LA TABLE RONDE

JANVIER 1949

SOMMAIRE

MARCEL AYMÉ :
Le Confort intellectuel (I) 5
HENRY DE MONTHERLANT :
Dramaturgie et tauromachie 32
THIERRY MAULNIER :
Terreur et Liberté 40
GRAHAM GREENE :
Routes sans lois (*fin*) 54
GUIDO PIOVENE :
La Gazette noire (I) 84

CHRONIQUES

LECTURES

CLAUDE ELSEN :
Inventaires de l'abîme 110
LOUIS PERCHE :
Les mots sont des personnages 114
RAOUL GIRARDET :
La marche du temps 117
GILBERT SIGAUX :
Aspects du drame contemporain 121
CLAUDE MAURIAC :
Brèves rencontres 124

SPECTACLES

ROBERT KANTERS :
Petit traité des autruches 132
C. E. :
Qu'est-ce que le cinéma? 137
HENRI HELL :
Walter Gieseking. 140

PROMENADES

JEAN-LOUIS CURTIS :
Le docteur Coaltar 142
RENÉ FALLET :
Un déménagement. 148
MARCEL SCHNEIDER :
Festin cannibale au XVIIIe siècle 152
JACQUES LAURENT :
Étrennes noires 157

★

FRANÇOIS NICARD :
Les lignes du mois 169

LE CONFORT INTELLECTUEL

I

C'est en 1935 ou 36 que je l'ai vu pour la première fois, à une représentation du *Misanthrope* au Français. J'étais son voisin. Grassouillet, il avait des yeux vifs, la physionomie d'un homme sensible et une large calvitie, coupée d'une oreille à l'autre par une mèche noire à quatre brins. De son vêtement, je ne me rappelle qu'un gilet de couleur crème, semé de fleurettes roses. Le reste m'a passé de la tête. Il avait vu la pièce souvent, il la suivait avec cet air de liberté discrète de l'habitué qui attend les acteurs aux bons endroits et approuve d'un sourire ou blâme d'un froncement de sourcils. Le lendemain, passant sur les quais, je le vis devant la boîte d'un bouquiniste, qui feuilletait un livre en peau de veau. Il ne tourna même pas les yeux de mon côté et la rencontre n'eut pas d'autre effet que d'assurer les traits de sa figure dans ma mémoire. Depuis, il m'est arrivé assez souvent de le reconnaître dans la rue, dans une boutique, dans un café. Au début de 1939, un soir de janvier, nous étions l'un et l'autre dans un petit théâtre de la rive gauche où m'avaient entraîné des amis. On jouait une pièce à trois personnages, qui allait lentement dans une lumière de lampe à pétrole et des recoins lourds de pénombre et de symbole. Un peu avant la fin du premier acte, j'entendis une voix irritée qui fit se tourner les têtes de ma rangée. Derrière moi, je reconnus mon homme, gilet à fleurettes, cette fois rouges

sur fond chamois. « Idiot, disait-il, bête à pleurer. » Des spectateurs l'ayant invité au silence, il se tut. Au moment où les acteurs saluèrent, il tira un sifflet de sa poche et siffla. Les spectateurs, qui ne sont pas habitués à ce genre de manifestation, le considéraient avec étonnement et en oubliaient d'applaudir. Enfin, mon homme rangea son sifflet, quitta sa place et, après avoir fait trois pas dans l'allée, se tourna vers les acteurs pour leur dire d'une voix claire et posée : « Je vous en ficherai, moi, des brumes nordiques. »

Il ne reparut pas à la fin de l'entracte et son fauteuil resta vide.

Pendant plusieurs jours, je réfléchis à l'aventure, cherchant à pénétrer le sens de ces brumes nordiques, mais il me resta aussi obscur que la pièce elle-même. Je ne devais comprendre que cinq ans plus tard.

En octobre de 1944, ma voisine de palier, une vieille demoiselle riche, fut assommée dans son lit entre minuit et une heure du matin. J'avais un bon alibi qui me mettait à Rambouillet à l'heure du crime, mais des voisins malveillants affirmaient avec insistance m'avoir aperçu dans l'escalier de service de l'immeuble au cours de la nuit fatale, si bien qu'il s'égara quelques soupçons sur ma personne. On m'interrogea plusieurs fois avec une rudesse qui me fit de la peine. Je m'accrochai à mon alibi, je protestai aussi qu'un artiste de ma suavité ne tuait pas à coups de marteau, ce qui ne fit qu'indisposer le magistrat instructeur. J'en étais là, lorsque des trois personnes qui témoignaient m'avoir vu dans l'escalier, deux furent arrêtées et envoyées à Drancy. Ces misérables avaient des opinions fascistes. Mon innocence ainsi établie, je redevins un homme fréquentable. Mais tous ces ennuis m'avaient affecté. L'atmosphère de la maison du crime m'était pénible. Certains locataires détournaient la tête à la rencontre et, lorsque j'avais affaire dans sa loge, le concierge me frappait sur l'épaule en souriant et en clignant de l'œil. D'autre

part, l'hiver promettait d'être rude et il m'avait fallu décommander deux tonnes de charbon à dix mille francs l'une, car j'appréhendais qu'au jour de la livraison, il se répandît dans le quartier que je me chauffais avec l'argent du crime. Je pris donc le parti de quitter Paris et d'aller pour trois mois dans un village de Seine-et-Marne entre Melun et Fontainebleau.

J'arrivai au village un soir de décembre vers six heures et me fis conduire à l'hôtel où ma chambre était retenue. On ne m'y attendait que le lendemain et il n'y avait pas de feu dans la chambre qu'on me destinait. En attendant l'heure du repas, je me réfugiai dans la salle du café. Mon homme était là, assis seul à une table. Je le reconnus aussitôt bien qu'il fût coiffé d'une casquette de loutre. Comme je m'asseyais à une table voisine, la servante lui servit un grog et j'en commandai un pour moi. Un peu abruti par le voyage, je me mis à sommeiller sur la banquette. Quand j'ouvris les yeux, mon grog fumait devant moi et l'homme à la casquette de loutre commençait une partie de jaquet avec le patron de l'hôtel. Appelé au téléphone, celui-ci revint une minute plus tard et s'excusa de devoir abandonner la partie. Une affaire imprévue et urgente l'appelait au dehors.

— Monsieur accepterait peut-être de me remplacer? dit-il en se tournant vers moi.

J'acquiesçai lâchement. Mes démêlés avec la police et l'attitude suspicieuse de mon voisinage m'avaient rendu craintif, avide de sympathies et sociable jusqu'à l'obséquiosité. L'homme à la casquette de loutre, avec une aisance aimable, protesta qu'il ne voulait pas m'importuner et me fit la retraite facile, mais malgré mon peu de goût pour le jaquet, je l'assurai, en rendant deux sourires pour un, du vif plaisir qu'il me procurait. Il se présenta : Monsieur Lepage.

Il n'habitait pas l'hôtel, mais une maison qu'il possédait dans le village où il passait ordinairement un mois ou

deux pendant la belle saison. N'ayant pas de quoi se chauffer à Paris, il avait pris le parti de venir hiverner dans sa propriété. Ce fut lui-même qui me fournit ces renseignements le lendemain de notre première entrevue, car il ne devait pas se passer de jour que nous ne nous rencontrions. Il me témoignait cette sorte de bienveillance que les gens d'une certaine assiette réservent à des individus estimables, mais un peu lunaires ou déclassés et qu'ils se gardent de prendre trop au sérieux. Il était avec moi d'une politesse exacte, souvent délicate. Peu à peu, il se départait de sa réserve du premier jour et se laissait aller à exprimer assez librement ses goûts et ses opinions, au moins sur certains sujets. La conscience de sa supériorité sur moi se marquait par un ton de voix, par une façon preste et souriante d'éluder un débat qu'il jugeait n'être pas à ma portée, ou par d'excessives précautions de politesse lorsqu'il lui arrivait de relever dans mon propos, ce qui n'était pas très rare, une erreur de logique ou d'information. Avant de le connaître autrement que de vue, j'avais imaginé un personnage cocasse et inconsistant et, en face de lui, j'avais justement l'impression d'être ce personnage-là. A mesure que nous nous connaissions mieux, l'écart s'accusait à mon désavantage. Mon monsieur Lepage se découvrait chaque jour un peu plus, comme pour me hausser sans à-coups à son niveau, toutes distances maintenues, et faire de moi un confident très convenable.

II

Un après-midi qu'il gelait à glace, au retour d'une promenade en forêt, je rencontrai M. Lepage qui m'invita à venir chez lui me réchauffer d'une boisson chaude. Je ne connaissais sa maison que de l'extérieur, une belle maison du XVIII[e] siècle, sans étage. Il me fit entrer dans une grande pièce, agréablement meublée, et chauffée par

un gros poêle en faïence. Un feu de bois brûlait en outre dans la cheminée. M. Lepage prépara des grogs. Je le complimentai sur sa maison, son chauffage, son rhum d'avant guerre.

— J'aime le confort, dit-il d'un ton pénétré. Le confort matériel et le confort intellectuel.

— Ce que j'aperçois de votre façon de vivre me permet de comprendre ce que vous entendez par confort matériel. Mais j'avoue mon ignorance pour ce qui est du confort intellectuel.

— C'est tout simplement ce qui assure la santé de l'esprit, son bien-être, ses joies et ses aises dans la sécurité.

Je fis plusieurs fois « Ah! ah! » et sur plusieurs tons avec un sourire d'indulgente bonté.

— Vous semblez vous amuser, fit observer M. Lepage. Vous trouvez sans doute que le mot « sécurité » est plaisamment tendancieux.

— Il m'inquiète, mais j'ai peut-être tort et vous pouvez facilement me rassurer. Faut-il croire que les juges qui condamnèrent *Les Fleurs du Mal* et *Madame Bovary* s'employaient pour le confort intellectuel de leurs contemporains?

— Certainement. Il ne s'ensuit pas que ces juges aient été des béotiens. Ils ont prononcé non pas contre la valeur artistique des œuvres, mais contre leur valeur sociale.

— Je commence à comprendre ce que vous appelez confort intellectuel.

— Ne vous flattez pas. Vous pensez sans doute que le confort intellectuel est une obscurité commode où un bourgeois de mon espèce souhaiterait maintenir les esprits pour leur dérober certaines vérités qui pourraient ébranler l'ordre social et mettre fin à des privilèges abusifs. Si vous pensez cela, vous êtes dans l'erreur. Il ne s'agit pas de limiter la connaissance, mais d'en assurer le bon usage. Pour la bourgeoisie d'il y a cent ans, le péril social résidait

moins dans les appétits du prolétariat que dans les tentations généreuses qui auraient pu la solliciter elle-même. Aussi craignait-elle par-dessus tout de voir le virus des nouveautés littéraires (je souligne littéraires) se répandre parmi ses propres fils et, les imprégnant peu à peu, détendre les ressorts de leur vigilance et de leur égoïsme. Ce qui était menaçant, ce n'était pas Marx, mais Baudelaire, Delacroix et leurs émules. A lui seul, en supposant même qu'il eût été lu et compris, Marx n'aurait jamais réussi à persuader la classe bourgeoise de se suicider, sans compter qu'à des raisons, il est toujours possible d'opposer des raisons, voire des bonnes. Mais un poème obscur, une image violente, un beau vers, plein d'ombre et de vague, une harmonie trouble, une sonorité rare, le mystère d'un mot somptueux et insignifiant, agissent à la façon d'un alcool et introduisent dans l'organisme même des habitudes de sentir et de penser qui n'auraient pas trouvé d'accès par les voies de la raison. Accueillir une révolution dans l'art poétique et en goûter la nouveauté, c'est se familiariser avec l'idée de révolution tout court et, bien souvent, avec les rudiments de son vocabulaire. En outre, le commerce d'une certaine poésie habitue l'esprit au mépris du sens exact des mots, aux idées floues, aux vagabondages métaphysiques et à tous les hasards de l'impressionnisme verbal. La soumission au prestige des mots ne dispose guère aux rigueurs de la logique dont l'instrument s'altère peu à peu. Comment raisonner juste quand on n'est plus sûr du sens des mots qu'on emploie? Quand toute une littérature nous incite à penser avec notre peau, avec nos mains, avec nos pieds? Quand, forçant un mouvement qui nous est déjà naturel, nous prenons pour des pensées les dérèglements d'une sensibilité pourrie de poésie et de littérature? Ah! Monsieur, on ne se méfiera jamais assez de la poésie. Je parle de la vraie, celle qui consiste à dire des choses fausses ou à ne rien dire. Elle prépare immanquablement le règne de la confusion, de l'anarchie,

et de toutes les déviations mentales et sentimentales. Ennemie numéro un du confort intellectuel, elle l'est aussi, par voie de conséquence, du confort matériel.

— En somme, votre confort intellectuel est bien ce que je pensais : une arme de défense de la bourgeoisie.

— C'est vrai, mais il est en même temps une hygiène. Notez que la Russie soviétique pratique cette hygiène-là avec vigilance. En France même, nos écrivains communistes sont depuis longtemps très ouverts à la notion de confort intellectuel. Ils savent que la poésie est un alcool et que moins on en prend, mieux on se porte. Ils ont compris que la vie est une chose et que la littérature en est une autre. Bien entendu, leur confort intellectuel ne peut pas être le mien. Ce qui n'est pour eux qu'une hygiène est pour moi bien davantage : un humanisme.

— Oh! Oh! dis-je.

— Parfaitement, un humanisme. Je ne m'étonne pas de vous voir sourire. Vous êtes du parti des littérateurs, vous croyez que tout ce qui est étrange, original, singulier, violent, mystérieux, troublant, est une bonne pâture pour les hommes et que toute acquisition de la sensibilité constitue un enrichissement. C'est une extraordinaire naïveté. Est-ce que vous croyez aussi que les fruits de la terre sont tous bons à manger et qu'il n'en existe pas d'indigestes, ni d'empoisonnés? Certainement non. Vous avez peut-être des goûts très libres en matière de cuisine, mais vous admettez sans discussion la valeur d'un répertoire alimentaire écartant les plantes vénéneuses ou dépourvues de vertu nutritive. Si vous vous promenez en forêt à l'automne, vous ne mordez pas dans n'importe quel champignon sous prétexte qu'il est d'une couleur étrange ou même d'une saveur agréable. Le confort intellectuel consiste justement à prendre des précautions et des assurances contre certains aliments qui, en dépit de leurs très réelles séductions, peuvent être un poison pour l'intelligence et la sensibilité. Il n'est donc pas difficile d'ima-

giner comment il peut devenir un moyen très efficace de perfectionnement.

— Mon cher monsieur Lepage, je vous vois venir. Vous allez me dire que vous êtes pour les censures.

— Je n'y pense même pas. Est-ce qu'il y a besoin d'une censure pour empêcher les gens de manger des frelons, des géraniums ou des champignons vénéneux? Du moment où nous avons le sens du confort intellectuel, nous n'avons que faire d'une censure. Nous éliminons de nous-mêmes ce qui nous paraît devoir constituer pour nous un danger. La difficulté, penserez-vous, est précisément de distinguer entre la littérature saine, tonique, nourrissante, et la littérature vénéneuse ou débilitante. Eh bien! non, il n'y a là aucune difficulté. Dans une société qui fonctionne comme un organisme robuste, l'élimination se fait toute seule. Voyez le XVIIe siècle français. Il a eu ses décadents, mais ce ne sont pas eux qui ont façonné l'esprit du siècle. En revanche, le XIXe s'est laissé déborder peu à peu par un laisser-aller poétique dont les ravages, pour être souterrains, n'en étaient pas moins profonds. Il est juste de souligner que les poètes nouveaux, avant de triompher, ont eu à vaincre une résistance énergique. La bourgeoisie, consciente des dangers qui menaçaient ses privilèges et son existence, accueillait avec une hostilité intelligente et brutale les raffinements littéraires qui lui semblaient propres à transporter des notions subversives. Elle jugeait un peu lourdement, mais ce n'était pas si mal. Après tout, la littérature est chose humaine. Les réactions qu'elle provoque chez un notaire ou un épicier en gros ont une valeur hautement humaine. Que l'épicier pâlisse de dégoût à la lecture d'un vers de Baudelaire, sa pâleur m'est un enseignement plus précieux que la rhétorique d'un critique patenté. Hélas! la bourgeoisie ne comptait pas que des notaires et des boutiquiers. Elle avait son élite ou soi-disant telle : banquiers, avocats distingués, grands affairistes, opulentes familles, jeunesse

dorée, cent mille francs de rente, tout un monde de grands bourgeois cherchant à se distinguer des moyens, à faire briller leurs fortunes, leurs talents, leurs épouses. La poésie faisait partie du train de vie, elle bourdonnait dans les salons, s'infiltrait dans les têtes vaniteuses. « Ni ducs, ni pairs, disaient les avocats, financiers et autres faiseurs d'argent, nous sommes l'aristocratie de l'esprit et la preuve, c'est que nous savons par cœur *Le Lac, La nuit d'Octobre* et *Une Charogne*. La preuve encore, c'est que nous aimons les cathédrales gothiques, la mer immense, les clairs de lune, les ruines pensives, l'infini de la douleur, les solitudes sauvages, les majuscules ». Le notaire et l'épicier avaient beau montrer les dents à la poésie nouvelle, ils étaient débordés par en haut. La bourgeoisie fermait mal. Le fils du notaire allait en classe chez les Jésuites, mais il y coudoyait le fils de l'avocat, qui lui passait Alfred de Musset. Ainsi se pervertissait toute une belle jeunesse qui, autrement, n'eût demandé qu'à être dure avec les pauvres et à vivre quiètement de ses privilèges. « Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie », disait le poète. Est-ce que c'est une chose à dire à un jeune homme de bonne famille? Le cœur! Le génie! Voilà pourtant de quoi s'entretenaient les enfants des riches, il y a cent ans. Et on s'étonne aujourd'hui qu'il soit si difficile de vivre de ses rentes. Mon père me le disait souvent : « La poésie est bonne pour les pauvres. » C'était un homme d'autant de cœur que d'esprit. Je me souviens qu'il avait coutume de dire également : « Les pauvres sont faits pour sentir, les riches pour comprendre et en abuser raisonnablement. » Cher papa. Comme il voyait juste. Mais les riches sont trop souvent insatiables. Il ne leur suffit pas d'être installés dans leurs abus et d'en jouir avec lucidité. Il leur faut encore le frisson du pauvre. C'est un luxe qui finit par leur coûter cher et, en premier lieu, leur confort intellectuel.

— Votre notion du confort intellectuel me paraît maintenant très intelligible, mais comme ce confort comporte

essentiellement un choix, j'aimerais avoir quelques précisions à ce sujet. Faut-il croire que toute poésie est inconfortable? Sinon, laquelle convient-il de rejeter? Et la prose, quel sort lui faites-vous?

— En principe, répondit M. Lepage, je suis contre toute poésie. Je ne crois pas qu'il y en ait de profitable. On a pu dire que l'histoire est un boulet que l'humanité traîne derrière elle. Je crois que la poésie est un boulet plus lourd encore. Sous des aspects séduisants, elle cristallise des modes de vivre, de sentir et de raisonner, qu'elle perpétue dans des époques où ils n'ont rien à faire. Qui peut dire ce que le chauvinisme et le militarisme français doivent à Corneille, Béranger, Hugo, Déroulède? Et le césarisme à *Cinna*? Plus généralement, est-ce que la tragédie classique et la poésie épique ne sont pas une constante exaltation de l'orgueil, du geste vain et de toute espèce de sentiments excessifs qui mèneraient facilement un homme en Cour d'Assises? Moi, je vous dis que la poésie est un fléau. Tenez, je vous parlais de chauvinisme, mais au XVIIIe siècle, c'est un fait que le nationalisme allemand est né d'un mouvement poétique et, c'est là le plus édifiant, en réaction contre le classicisme français. Naturellement, personne n'ira jamais penser que Racine et Lessing sont, pour une bonne part, responsables des conflits désastreux qui ont opposé leurs deux peuples. Poésie aussi, l'imbécile chauvinisme français. *Un couplet qu'on s'en va chantant — Efface-t-il la trace altière — Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?* Non, un couplet n'efface pas de telles images, il les éternise et il en fait surgir de nouvelles, toujours plus violentes, plus suggestives. Il y aurait encore beaucoup à dire sur les méfaits de la poésie. Le genre élégiaque et ses sous-produits, par exemple, en coupant obstinément l'amour de ses bases physiologiques, en le réduisant à n'être jamais qu'une vapeur de mélancolie, une appétence de séraphins, auront engendré bien des misères, des désordres, des désespoirs. Mais n'y pensons

pas trop et gardons-nous de généraliser à l'excès. Après tout, je n'en veux pas à l'existence de la poésie. Quels que soient ses inconvénients, ses dangers, elle est pour chacun de nous un besoin et je ne peux pas oublier non plus qu'elle répond avec bonté à toutes les questions que nous sommes impuissants à formuler. Vive donc la poésie, du moins celle qui ne détruit pas notre confort intellectuel. C'est vous dire que je distingue entre la bonne et la mauvaise. La meilleure, l'irréprochable, à mon sens, est celle des Grecs, des Latins, des Anglais, des Allemands et de tous les peuples étrangers, anciens et modernes. A mes yeux de Français, toute poésie étrangère a le mérite d'apaiser certaine soif de mon cœur et de mon esprit sans user les mots de ma langue maternelle, sans altérer dans ma faible tête ni affaiblir la valeur d'un vocabulaire dont j'ai besoin pour vivre bien. En espagnol ou en anglais, je peux m'offrir les excès poétiques les plus corsés, me saouler des auteurs les plus abscons comme les plus ténébreux, m'enchanter à toutes les hardiesses, à tous les triturages et subversions de mots. Je ne dis pas que cet exercice soit sans danger, mais au moins, une fois le livre fermé, je retrouve intact l'outil avec lequel je pense et je m'exprime. Si le jardinier me dit : « Je plante des haricots », je n'irai pas douter du sens de ses paroles pour les avoir lues dans l'acception détournée où les aurait prises quelque poète français. — Voilà ce que je sauve en ne lisant que des poètes étrangers. Malheureusement, je ne connais en fait de langue que la mienne. Il me faut donc lire les poètes français et je choisirai naturellement ceux qui s'expriment sans ambiguïté. Des poètes tels que Corneille, Racine, Chénier, ne se servent de la langue française que conformément à l'usage établi et toute liberté prise à l'égard de cet usage leur eût semblé une faute, un solécisme. L'idée de détourner un mot de sa signification communément admise ne leur viendrait pas plus que d'appeler un homme par le nom d'un autre. Un Allemand, s'il apprend à lire le français dans Corneille

aura, du même coup, appris à comprendre Molière ou Chénier. En somme, les poètes classiques usaient d'une langue démocratique, celle de tout le monde. Ce n'est pas qu'ils aient ignoré la valeur poétique des mots ou, comme on dit maintenant, leur pouvoir magique, et les œuvres qu'ils nous ont laissées en témoignent, mais il ne s'agit jamais d'un jeu gratuit, car ils considèrent les mots comme étant avant tout les matériaux de l'idée. Ils tiennent la clarté pour une vertu primordiale de la poésie et ne sacrifient pas l'expression à la recherche d'un obscur inexprimable. On n'en voit aucun affecter de dire plus que les mots ne signifient ou de détenir dans sa petite cervelle tout un monde de mystères. Leurs œuvres, quelle qu'en soit la valeur, sont toujours loyales. Je veux dire que les mots qu'elles contiennent, le lecteur peut lui-même les utiliser pour écrire et parler sans courir le risque d'être mal compris ou de penser de travers. Tout compte fait, les garanties qu'exige d'un poète notre confort intellectuel, sont des plus réduites. C'est là un strict minimum sans lequel la tâche d'un éducateur est impossible, à quelque échelon que ce soit. Qu'en dites-vous?

— Vous avez raison, acquiesçai-je. Nul ne songe d'ailleurs à nier la nécessité d'un langage intelligible et il semble que chacun s'y soumette volontiers. J'ose dire que jusqu'à présent, vous ne vous êtes pas risqué beaucoup, et que votre jugement n'a rien d'original.

— Pourquoi voulez-vous qu'un jugement soit original? Pensez-vous qu'il en serait meilleur?

— Non, mais c'est que je vous attends à la poésie inconfortable. Je doute que vous puissiez la condamner avec des raisons aussi simples.

— C'est pourtant ce que je vais faire, affirma M. Lepage. Ne vous attendez pas à un cours de littérature, ni à des découvertes. Je me bornerai à dire ou plutôt à résumer ce que chacun sait.

Il mit une bûche dans l'âtre et nous servit à boire.

III

— Les propos que je viens de tenir sur la poésie classique vous auront certainement averti de mes sentiments à l'égard du romantisme. Je dois dire que, par romantisme, j'entends bien moins cette poussée lyrique du début de l'autre siècle, qu'un grand mouvement de dénaturalisation du langage, entrepris par la jeune école des Hugo, Musset, Dumas père, et dont les promesses se sont accomplies avec le surréalisme et ses héritiers. Pour moi, nous nous trouvons, en 1945, à l'apogée du romantisme, à moins qu'il ne soit promis à des triomphes encore plus éclatants, et c'est bien possible. A l'origine, les poètes romantiques étaient bien loin de ces perspectives. Toutefois, ils manifestaient un penchant certain pour le vague, le nébuleux, les superlatifs et les outrances où les contours de la pensée s'estompent aisément. Ils se plaisaient aux effusions, aux confidences, aux gémissements, aux incantations et usaient volontiers des mots qui, sans rien signifier de fixe ni d'exact, font surgir des brouillards et des drapés métaphysiques : Dieu, le ciel, l'âme, la douleur, la liberté, le poète, la mer, la beauté, la nuit, le rêve, l'ennui, les ténèbres, l'amour, le cœur, etc... Moins respectueux qu'amoureux de la langue, ils commencent à la caresser et à l'aimer pour elle-même sans se montrer très attentifs à son contenu. A vue de nez, le mal ne paraît pas très profond. Un notaire de bon sens et d'un peu de lettres devait être choqué par le bariolage verbal de certaines œuvres romantiques, par leurs épanchements souffreteux, leur égocentrisme impudique et leurs attitudes excessives. Ce foisonnement d'entités, de divinités spongieuses (la femme, la beauté, la solitude) où on essayait de l'attirer lui causait un vague malaise, mais il ne pouvait pas soupçonner que les moyens d'expression étaient déjà frelatés. Quant on lit les premiers romantiques, on a l'impression de les suivre facilement, de mouler à chaque instant sa pensée à la leur.

Pourtant, ces ravages sont déjà sensibles. Bien qu'ils soient dilués dans une certaine facilité généreuse, il suffirait d'un peu d'attention pour les déceler. Mais c'est à la lecture de Baudelaire, dont l'œuvre poétique est déjà un aboutissement et un condensé du romantisme, que cette misère apparaît avec insolence. Vous ne me croyez pas? Nous allons, ensemble, jeter un coup d'œil sur *Les Fleurs du Mal*.

M. Lepage quitta son fauteuil et s'en fut à l'autre bout de la pièce ouvrir une armoire vitrée qu'il appelait l'armoire aux poisons. Il en revint avec un exemplaire des *Fleurs du Mal*.

— J'aurais beau jeu, dit-il en se rasseyant, de choisir l'une de ses œuvres les plus médiocres où éclatent l'indigence et le mauvais goût. Ce ne serait ni loyal, ni concluant. Nous retiendrons donc l'un de ses poèmes les plus célèbres, consacrés et révérés par sa postérité.

Ayant examiné ensemble la table des matières, nous tombâmes d'accord sur *La Beauté*. Mon hôte me pria de lire le sonnet à haute voix.

LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles;
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles!

— Admirable, dis-je. C'est vraiment un des plus beaux.

— Heureux de vous l'entendre dire. Nous allons maintenant l'éplucher un peu. Voyons le premier vers : *Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre.* Ça ne veut rien dire. Un rêve de pierre peut être beau ou laid. Donc, pour nous faire connaître la Beauté, l'auteur la compare à une chose vague, indéterminée, dont la notion nous est encore plus incertaine que celle de l'objet à connaître. Ce premier vers est un assemblage de mots qui ne nous apprend absolument rien. Passons au deuxième : *Et mon sein où chacun s'est meurtri tour à tour...* Je veux bien que « meurtri » soit figuratif, mais il rappelle fâcheusement la comparaison du premier vers et impose abusivement l'image d'un sein en pierre. Je relève dans ce second vers une faute magistrale qu'il faut bien appeler solécisme. « Tour à tour » signifie en effet l'un après l'autre ou alternativement. On n'est pas plus fondé à écrire « chacun s'est meurtri tour à tour » que « chacun s'est meurtri à tour de rôle ». Il aurait fallu dire : « Où chacun s'est meurtri à son tour. » Qu'une faute de cette dimension ait trouvé place dans un sonnet aussi corseté, voilà qui est regrettable, mais le plus fâcheusement significatif est qu'aucun de ses innombrables admirateurs n'ait, à ma connaissance, relevé cette énormité. Passons aux deux vers suivants : *Est fait pour inspirer au poète un amour — Éternel et muet ainsi que la matière.* N'oublions pas que c'est le sein de la Beauté qui inspire cet amour. Ç'aurait pu être le visage, le dos, les cuisses ou l'ensemble, mais c'est le sein. Il doit y avoir à cela des raisons que nous ne connaîtrons pas et il faut nous contenter de l'affirmation gratuite. L'amour inspiré par ce sein est « éternel et muet ainsi que la matière ». Rien à dire contre éternel, sinon que le mot, qualifiant un amour, est peu signifiant. En revanche, il n'y a pas de raison valable pour que l'amour du poète soit muet. Tout le monde sait bien que les poètes

sont très diserts sur ce point et Baudelaire le sait mieux que personne puisque pour sa part, il dédie un sonnet à la beauté et, ailleurs, un hymne. « Muet ainsi que la matière », est-il dit. Matière est un mot d'une portée bien générale pour une telle comparaison. En fait, dans le bon langage ordinaire, on dit muet comme une carpe, comme la tombe ou comme une pierre. Ce rapprochement d'amour et de matière, lourdement chevillé, est une recherche inutile et, à vrai dire, il eût mieux valu s'abstenir de toute comparaison. Mais matière vous a un fumet philosophique des plus tentants. Voyons le second quatrain : *Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris*. Que la Beauté trône, j'y consens, mais dans l'azur? Et ce sphinx incompris est-il assez platement redondant? Sans compter que là non plus, la comparaison ne s'impose pas irrésistiblement. Passons. *J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes*. Je sais ce que sont un cœur de boue, un cœur de pierre, un cœur d'artichaut, mais je vous défie de me dire ce que c'est qu'un cœur de neige. Est-ce pureté, froideur, indifférence, inviolabilité? Nous n'en saurons rien. Quant à la blancheur des cygnes, il s'agit très probablement de la couleur de la peau. Imaginez un corps blanc comme le plumage des cygnes. Ce serait assez dégoûtant. D'autre part, ce que nous savons de Baudelaire nous permet d'avancer qu'il avait peu d'inclination pour ce genre de peau. Mais il a suffi que cet assemblage de mots lui semble d'un effet heureux et il a renié ses préférences. Et voici maintenant ce fameux vers tant admiré, tant célébré : *Je hais le mouvement qui déplace les lignes*. C'est absurde. Quelque idée qu'un poète se fasse de la beauté, il ne peut refuser de la voir dans le mouvement, dans la vie, dans le déplacement des lignes. Et Baudelaire moins que tout autre, lui qui a aimé la danse. Je le soupçonne d'être victime de l'expression « beauté sculpturale ». Et le vers suivant n'est pas plus heureux. *Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris*. Les seuls renseignements certains que nous fournit l'auteur

sur la Beauté, en y joignant celui-ci, nous la font voir assise sur un trône dans l'azur, et prenant la pose pour le photographe. On peut penser aussi à une vieille coquette clouée par les rhumatismes et n'osant ciller de peur de faire apparaître les rides sous son maquillage. *Les poètes, devant mes grandes attitudes...* Encore le photographe. Au fait, qu'est-ce que c'est que des grandes attitudes? nobles, majestueuses, royales? Et en effet, le trône, les grandes attitudes concourent à imposer l'idée de royauté. La blancheur des cygnes, c'était peut-être le manteau d'hermine. Entre nous, cette image d'une reine sur le trône, c'est assez pompier. *Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments...* Pas d'objection à ce vers-là. Il est faible, il est plat, mais ce n'est pas la question. Tout de même, il est juste de noter qu'il ne signifie rien de précis. *Consumeront leurs jours en d'austères études...* Joli, mais bien exagéré. Ces façons de parler ne s'ajustent pas du tout à la réalité. Elles visent à donner du poète une image dramatique, éminemment fausse, et font de lui une espèce de prêtre-sorcier qu'il est en effet devenu dans nombre d'imaginations. Observez aussi que « les grandes attitudes » sont la cause de cette consomption et dites-moi pourquoi si vous pouvez. *Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants — De purs miroirs qui font toutes choses plus belles...* Notez le « car » qui exprime un rapport de causalité. Vous trouvez naturel que la fascination exercée par les yeux de cette Beauté sur de dociles amants contraignent ceux-ci à d'austères études? Vous voyez là un enchaînement aussi nécessaire que tendrait à nous le faire croire le « car »? Pour moi, c'est simplement du charabia. Et les purs miroirs qui font toutes choses plus belles, est-ce que ça a un sens? De ce que la beauté existe, il ne s'ensuit pas que les choses laides se trouvent embellies. On attendrait même plutôt le contraire. Vu à côté d'une jolie femme, un laideron paraît encore plus laid, tout le monde sait ça. En écrivant ce vers que je me plais à reconnaître presti-

gieux, le poète en a certainement pesé le sens et il n'a pas pu lui échapper qu'il péchait contre la logique, l'évidence. A moins qu'il n'ait écrit sans réfléchir. Les deux hypothèses sont troublantes. Allons, finissons-en. Voici le dernier vers : *Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles!* D'abord, j'aimerais savoir ce que c'est que de larges yeux. Supposez qu'on vous dise d'une femme : « Elle a l'œil large. » Qu'est-ce que vous comprendrez? Cela ne peut vouloir dire qu'elle a de longs yeux puisque, dans l'ordre des dimensions, la longueur est le contraire de la largeur. De grands yeux? Non plus, car l'adjectif large ne peut pas, comme l'adjectif grand, exprimer le plus ou moins d'étendue d'une surface. Reste que large mesure un écart remarquable entre la paupière supérieure et l'inférieure. C'est ce que l'on exprime couramment en disant de quelqu'un qu'il a de gros yeux ronds ou en boules de lotos. Aucun doute, ce n'est pas là ce qu'a voulu dire l'auteur. Alors? Eh bien, rien. L'auteur a posé là un mot vide de sens. Pour ce qui est des « clartés éternelles », je ne suis guère moins embarrassé. Lorsque Corneille fait dire à Polyeucte : « Éternelles clartés! » nous savons de quel ordre sont ces clartés, même si, n'étant pas touchés par la grâce, nous sommes incapables de nous les représenter. Dans le sonnet qui nous occupe, impossible de préciser s'il s'agit d'une lumière spirituelle ou d'un certain éclat du regard qui ajouterait à la beauté de la Beauté. « Éternelles », mot spécifiquement vague, mais qui appartient à l'arsenal de la spiritualité, ferait pencher pour la première supposition, mais le rayonnement spirituel implique une sorte de générosité qui ne s'accorde pas avec la majesté glacée de la Beauté. Qui sait même si ces clartés ne seraient pas de très baudelairiennes clartés de l'Enfer? Bref, nous finissons en plein vague. Après avoir, tout au long de son sonnet, prodigué les non-sens, les absurdités, les obscurités, les impropriétés, les imprécisions, le poète termine sur une apothéose de flou. Et voilà comment on

torche une œuvre impérissable, en coulant des sottises dans un moule assez beau, mais non pas irréprochable.

M. Lepage referma le livre et me demanda si je croyais que ses critiques fussent exagérées ou déloyales. Je le rassurai poliment, mais je maintins que le sonnet était beau.

— Est-ce que je dis le contraire? Pour que tant d'âneries accumulées en si peu de vers transportent d'aise les gens de goût, il faut bien qu'elles leur soient offertes sous une apparence séduisante. On ne comprendrait pas, s'il en était autrement, l'influence qu'a exercée Baudelaire sur les générations qui l'ont suivi. Influence n'est du reste pas assez dire. Il a exercé sur les esprits une véritable fascination et je le tiens pour le plus funeste de nos poètes. Toutes ces sottises que nous venons de relever, on en trouverait à peu près l'équivalent dans les romantiques qui l'ont précédé, mais il y avait chez ceux-ci une certaine candeur, une générosité de cœur et de langue et une abondance qui en atténuaient la portée. Dans leurs œuvres circule un courant de vie qui entretient chez le lecteur le goût et le sens de la vérité. La tristesse y est encore chaleureuse et la joie, le bonheur de vivre, la gaieté même n'en sont pas absents. Baudelaire, lui, est terriblement sérieux. Il a une façon contractée, avare et pontifiante de distiller ses poèmes, et les mots les plus creux, les propositions les plus dépourvues de sens, il les assemble, il les guinde, il les sangle avec une économie et une assurance sentencieuses qui font croire à des paroles définitives, sur lesquelles il n'y a pas à revenir. Quand un garçon de vingt ans lit aujourd'hui le *Rolla* de Musset, il ne marche pas. Cette grande machine romantique est trop délayée, trop lâche pour qu'il n'en voie pas les faiblesses et les ridicules. Mais Baudelaire ne laisse pas le temps de penser. Il a une manière concentrée et un ton péremptoire qui masquent l'inanité des mots. Tenez, rouvrons *Les Fleurs du Mal*. Voici *L'Homme et la Mer*. Rassurez-vous, je me bornerai

à en lire le premier vers : *Homme libre, toujours tu chériras la mer.* Affirmation péremptoire et gratuite. Un homme libre peut très bien détester la mer. Voyons maintenant *Les Chats.* Le sonnet commence ainsi : *Les amoureux fervents et les savants austères — Aiment également en leur mûre saison — Les chats puissants et doux...* Je vous le demande, pourquoi les amoureux et les savants aimeraient-ils nécessairement les chats et pourquoi en leur mûre saison? Moi, ça me fout en colère quand je pense que tout ce qui se pique en France d'être cultivé, vénère de semblables imbécillités. Que voulez-vous que les gens, et en particulier les jeunes, retirent de la lecture de Baudelaire? Ils y apprendront à penser faux, et les plus avisés à penser que la vérité n'a pas d'importance, comptant seule la manière dont est tournée une phrase ou un vers. C'est ce qui n'a pas manqué de se produire. Et dire que sans ce misérable, le romantisme français serait probablement mort de n'avoir plus rien à dire. Mais Baudelaire lui a pris le pire : ses ténèbres, ses hiboux, ses pierres tombales, ses corbillards, ses gouges et ses diableries. De tout cela, il a fait un concentré, un jus noir ne contenant rien de plus que ce qu'il y a mis et qui est pourtant notre nourriture d'aujourd'hui. Le romantisme...

— Monsieur Lepage, pardonnez-moi, si j'ose vous interrompre, mais je vous prends en flagrant délit d'exagération. En réalité, le jus noir dont vous parlez ne constitue qu'une infime partie de notre nourriture, et vous méritez vous-même le reproche que vous faites à Baudelaire de gratuité et d'imprécision.

— Je n'ai pas voulu dire que *Les Fleurs du Mal* étaient devenues notre bible nationale. Ce serait, en effet, très exagéré. Vous m'accorderez pourtant qu'elles occupent dans notre littérature poétique une place de tout premier plan. Je suis sûr que si on organisait un referendum dans notre jeunesse à lunettes pour lui demander de désigner le plus grand poète français, Baudelaire l'emporterait à

une forte majorité. Et je dis qu'il est devenu notre nourriture parce qu'il a appris, d'une part au public plus ou moins lettré à lire sans comprendre, d'autre part à nos modernes poètes à écrire sans souci d'être compris. Pour moi, c'est lire sans comprendre que de s'enchanter aux cadences et aux sonorités d'un texte sans égard à la signification des mots, ce qui est, nous l'avons vu, le cas des lecteurs de *La Beauté* ou *des Chats*. Les gens qui n'ont pas un mouvement de refus ou d'indignation en lisant les vers déjà cités : *Les amoureux fervents et les savants austères — Aiment également en leur mûre saison — Les chats puissants et doux...*, ces gens-là, combien nombreux, sont mûrs pour se satisfaire aux pires insanités. Ils ne sont pas tout à fait dupes. Parfois, relisant tels vers de Baudelaire, ils ne sont pas sans s'apercevoir que quelque chose échappe à leur compréhension, mais ils se refusent à ergoter comme je l'ai fait tout à l'heure et passent outre avec une mauvaise conscience. Aussi sont-ils débordants de gratitude et d'enthousiasme pour ceux de nos poètes qui, jouant franc jeu, renoncent délibérément et ostensiblement à être intelligibles.

IV

Le lendemain, comme nous reprenions l'entretien, M. Lepage en vint à me dire :

— Si Baudelaire a connu depuis sa mort une extraordinaire fortune, s'il continue à commander la sensibilité de nos élites bourgeoises, croyez qu'il le doit beaucoup moins à ses dons poétiques qu'à ses péchés contre la langue et à sa malhonnêteté verbale, pour ne rien dire de son mauvais goût. Ses enchantements macabres, nuiteux et fuligineux, qui assurent sa gloire, ne sont pas les seuls dont se puisse enorgueillir la littérature française. Dans le genre cauchemardesque, la poésie des *Chants de Maldoror* est allée beaucoup plus loin avec beaucoup plus de tenue et a délivré toute une région du rêve et de la fan-

tasmagorie la plus douloureuse, la plus hagarde, qui aurait dû faire oublier *Les Fleurs du Mal*. Pourtant, Lautréamont est très peu lu, presque inconnu à l'heure actuelle. Le surréalisme, qui l'a hautement revendiqué comme un précurseur, ne lui devait rien et ne pouvait rien devoir à un poète chez lequel le rêve, la fantaisie, l'invention, vont toujours de pair avec le souci de la construction et du métier rigoureux. Lautréamont a pu fournir des « sujets » à quelques peintres surréalistes. Il n'a pas eu de postérité poétique. Et si vous voulez savoir pourquoi il n'a obtenu de notre époque que quelques marques extérieures de respect, relisez-le. Vous verrez qu'il écrit honnêtement et qu'il donne aux mots leur valeur exacte. Il n'en faut pas plus...

Ici, j'interrompis M. Lepage pour lui demander si la lecture de Lautréamont lui paraissait compatible avec le souci du confort intellectuel.

— Je ne la recommanderais pas à un fils de famille, me répondit-il. Une manifestation d'indépendance artistique, même si elle n'est pas en soi un danger, risque d'incliner les esprits vers la recherche du singulier et contient toujours un de ces détestables germes mystiques dont le développement, échappant au contrôle de toute institution solide et prudente, amène bien souvent des désastres. Mais enfin, en ce qui concerne Lautréamont, je me montrerais plutôt libéral. Après tout, le péril ne réside pas essentiellement dans les imaginations débridées ni même dans les idées fausses. Je n'ai jamais été un ennemi du lyrisme, fût-il un peu sombre, un peu trouble et j'y verrais plutôt quelque chose de sain, une espèce de mouvement sportif de la sensibilité. Pour les idées fausses, nous les sécrétons si naturellement, si abondamment, qu'il serait vain de s'en effrayer. Elles vont et viennent dans nos têtes commes les microbes dans l'organisme. Vaccinés au départ par une solide éducation, nous trouvons encore des secours efficaces dans la société de

nos chers parents, dans celle d'un milieu bien choisi, dans les conseils de monsieur le Curé, dans la lecture des bons journaux et des bons auteurs. Les idées fausses ne sont d'ailleurs pas toutes mauvaises. Il en est d'utiles. Non, voyez-vous, le vrai péril, on ne le répétera jamais assez, est dans la confusion du langage. Quand les mots se mettent à enfler, quand leur sens devient ambigu, incertain, et que le vocabulaire se charge de flou, d'obscurité et de néant péremptoire, il n'y a plus de recours pour l'esprit. On ne pèse pas avec des faux poids ni avec de fausses balances. Est-ce que la plupart des mots sur lesquels nous vivons aujourd'hui, ceux qui nous servent à exprimer notre position d'homme par rapport aux autres hommes, ne sont pas faussés, dénaturés? Quand je prononce devant vous les mots liberté, peuple, bourgeois, socialisme, révolution, démocratie, pouvez-vous vous flatter de comprendre ce qu'ils signifient pour moi? Mais aujourd'hui, on ne se soucie guère de mettre les points sur les i, ni de comprendre son interlocuteur. On peut, sur n'importe quel sujet, disputer savamment et subtilement sans rien dire d'intelligible et, certes, il en a toujours été ainsi, mais maintenant, on emploie les mots à contresens, on les substitue les uns aux autres, on en change le contenu selon l'humeur du moment et personne n'y prête attention, tout fait ventre. La semaine dernière, j'étais à Paris à une exposition de peinture et j'ai entendu Chose, l'illustre académicien et grand écrivain, s'écrier devant un tableau : « Cette petite toile est une chose inouïe! » Et pourquoi pas? J'ai bien entendu dire par Mme de G..., qui tient salon littéraire : « J'ai rarement vu une voix aussi prenante. » Tenez, hier soir, après dîner, je relisais un morceau des *Nourritures Terrestres* et j'ai fait cette découverte au bas de la page 73 : « ...Hilaire qui me départissait l'an d'avant de ce que mon humeur avait... » Je ne suis pas un cuistre, je n'irai pas faire grief d'une minute d'absence à un écrivain qui se recommande justement

par la pureté et l'exactitude de son style. Ce qui me paraît significatif, c'est que des dizaines et des dizaines de milliers de lecteurs fervents, au nombre desquels nos plus brillants lettrés, aient lu ce passage-là sans y relever le barbarisme, le solécisme et le faux sens qu'il contient. Le fait est d'autant plus remarquable que Gide n'a pas manqué d'ennemis et des plus malveillants. Mais aujourd'hui, c'est bien ce que je disais, on ne se soucie guère du sens des mots, ni de leur valeur et quand on lit un livre, ce n'est plus que pour y chercher une petite musique ou un climat philosophique ou esthétique. Des foutaises, quoi. Et voilà où en sont les Français après cent cinquante ans de romantisme. Ils n'ont plus à leur service qu'une langue frelatée dont les incertitudes et les ambiguïtés ne les gênent d'ailleurs pas dans leurs radotages.

— Monsieur Lepage, il me semble que vous vous faites une montagne de peu. De tout temps, le sens des mots s'est altéré ou dévalué ou compliqué. Feuilletez un dictionnaire étymologique, vous constaterez qu'au cours des siècles, un grand nombre d'entre eux ont désigné successivement des objets différents. Quant aux incertitudes et aux ambiguïtés, consultez tout bonnement le Larousse, et vous verrez que la langue française ne manque pas de mots ayant chacun plusieurs significations. Ceci dit vous affligerez-vous de ce que le sens de certains mots se soit récemment élargi? Le fait que ces acquisitions nouvelles ne figurent pas au dictionnaire vous les rendrait-il suspectes? Auriez-vous la religion des dictionnaires?

— J'apprécie toute l'ironie de vos questions, répondit sombrement M. Lepage. Votre légèreté d'humeur m'enchante et je vous l'envie, mais l'autorité à laquelle prétendent les dictionnaires ne repose pas, comme vous semblez le croire, sur une simple convention. Nous vivons dans un monde où les problèmes de l'existence tendent à être des problèmes précis et où le besoin de références exactes, fixes, est évidemment primordial. Si le langage,

qui est à la base de nos échanges, devient mouvant, s'il n'est propre qu'à exprimer des idées floues, des impressions vagues et s'il efface le contour des réalités dans une frange de brumes, nous allons au chaos à grands pas. Vous dites qu'au cours des siècles, le sens de certains mots s'est constamment modifié ou déplacé. Rien ne prouve que ces variations de la langue n'aient pas été dommageables aux Français qui les ont subies. Il est vrai que les époques de mysticisme auxquelles vous faites allusion s'accommodaient mieux que la nôtre d'un vocabulaire instable. D'autre part, il est permis de penser que ces apports et transports de sens, opérés par le concours de toutes les couches sociales du royaume, répondaient à des nécessités profondes. Je veux dire par là qu'ils n'avaient rien d'artificiel. Ce qui est grave, à notre époque, justement, c'est qu'ils sont le fait des littérateurs.

— Pourquoi, dis-je (car ses dernières paroles m'avaient piqué) pourquoi les littérateurs ne seraient-ils pas, eux aussi, les instruments de nécessités profondes, comme vous dites?

— Vous ne me passez rien, dit M. Lepage, et je vous en suis reconnaissant. Je m'accuse humblement d'avoir parlé de « nécessités profondes », ce qui ne veut rien dire du tout et appartient au sous-sol de la métaphysique. Que voulez-vous, c'est une expression qu'on rencontre cent fois par jour dans les journaux et dans les livres et vous comprenez maintenant comment un esprit critique, bandé contre la sottise ambiante, finit par s'y fondre un jour ou l'autre. Pour les littérateurs, je voulais vous dire qu'ils se font un jeu de fausser les mots sans autres raisons que de convenance personnelle, par légèreté ou par désir de briller. Je vous parlais hier des abus commis par Baudelaire. Voulez-vous un exemple plus lourd? Examinez la carrière du mot « bourgeois ». Elle est instructive.

— Allons-nous en faire l'historique?

— Ce serait inutile. Prenons le mot tel qu'il était entendu au dix-huitième, à la veille de la Révolution. Socialement parlant, il désignait un homme de condition moyenne, n'appartenant ni à la noblesse, ni au clergé, ni au peuple des manuels. Esthétiquement, il désignait un être prosaïque, sans goût, enfermé dans l'exercice de sa charge ou de son négoce et dont les vertus les plus estimables n'auraient su faire un homme de bonne compagnie. Mais, pris dans cette acception, le mot n'était employé que par la noblesse qui entendait ainsi souligner une distance entre les gens bien nés et la roture dorée. Rien n'était d'ailleurs plus injuste, car la poésie et l'intelligence n'avaient brillé en France que grâce aux fils de notaires et de boutiquiers. Au XVII[e] siècle, par exemple, à côté des Pascal, Corneille, Molière, Racine et autres, la noblesse n'avait eu à produire qu'un esprit sentencieux comme le duc de la Rochefoucauld et des journalistes mondains tels que la marquise de Sévigné et le duc de Saint-Simon. Et au XVIII[e] la roture était restée sans rival. Il aurait été logique et de bonne guerre qu'après avoir fait leur révolution, les boutiquiers et les notaires fissent justice d'un abus de langage qui leur faisait le plus grand tort. Au contraire, l'abus allait s'enraciner et s'aggraver. Les romantiques, héritiers de la Révolution, prononcèrent eux-mêmes que le mot « bourgeois » s'appliquait non seulement aux indurations de la sensibilité et de l'entendement, mais aussi bien à la bassesse de cœur. Ainsi n'était-il plus comme autrefois l'expression d'un mépris de caste. D'autre part, il ne visait pas une catégorie de privilégiés et n'avait aucun contenu revendicatif. C'était une expression purement littéraire et tout aussi gratuite que son synonyme « philistin ». En somme, on avait simplement décrété que le qualificatif « bourgeois » s'ajustait à certains défauts. Mais, par un curieux détour, on prit bientôt l'habitude de considérer ces mêmes défauts comme caractéristiques de la condition bourgeoise. C'était absurde. La sensibilité

des êtres, leurs dispositions artistiques n'ont rien à faire avec les catégories sociales et les professions. Mais les mots, détournés de leur vrai sens, ont le pouvoir de mettre l'évidence en échec, et c'est ainsi qu'on a pu voir un Flaubert, qui passe pour un écrivain sérieux, définir le bourgeois comme étant l'antipoète. On ne s'étonnera donc pas si, par la suite, les crétins les plus avérés, du seul fait qu'ils portaient un sombrero noir et qu'ils fumaient des pipes à longs tuyaux, se sont crus, par essence, de mille coudées supérieurs à tout homme coiffé d'un chapeau melon. Depuis Flaubert, la lutte des classes a enrichi le mot bourgeois d'autres sens qui s'entremêlent et interfèrent avec les premiers, si bien qu'aujourd'hui, pour le comprendre très approximativement, il faut d'abord examiner la personne qui le prononce, évaluer ses moyens d'existence, deviner son passé, ses opinions politiques, ses goûts artistiques. Selon ces données et compte tenu de l'intonation, il est possible d'y reconnaître une intention ou un sentiment avec toutes les nuances qui vont de la considération à la haine et au dégoût. A remarquer qu'il n'est nulle part employé avec plus de mépris que dans la bourgeoisie, nulle part dans un sens plus foncièrement péjoratif. Ainsi peut-on entendre dire d'un Crésus de notre époque « qu'il est colossalement riche, mais pas bourgeois pour un sou, au contraire fin, sensible, cultivé ». Et d'un modeste fonctionnaire gagnant juste de quoi subsister : « un esprit bourgeois, poussiéreux et rétréci. » Entendu de la sorte et visant un type d'humanité, le mot reste inséparable du sens, d'ailleurs incertain, que lui attribuent les ennemis de classe de la bourgeoisie. Pratiquement, il résulte de cette confusion que nombre de bourgeois ne se connaissent pas pour tels, en particulier ceux qui s'intéressent à l'art ou à la littérature ou qui font semblant. Victimes d'une illusion d'optique littéraire, ils sont persuadés qu'il a suffi de certains goûts plus ou moins sincères, de certaines affinités ou tournures d'esprit, pour les préserver

des atteintes du mot ambigu et, en même temps, les retrancher de la catégorie sociale qu'il flétrit. Il existe, par exemple, des écrivains, bourgeois par leur famille, leur éducation, leur manière de vivre et auxquels l'idée ne vient pas qu'ils puissent l'être si peu que ce soit, simplement parce qu'ils ont des opinions politiques avancées ou qu'ils sont les champions d'une esthétique un peu hardie. D'ailleurs, qui pourrait les détromper? Qui donc, aujourd'hui, oserait décider si être bourgeois est un fait ou une façon de sentir et de comprendre? Mais vous-même, cher ami, qu'en pensez-vous?

— Bien sûr que le mot est un peu ambigu et qu'il ne cerne rien de très précis. Pourtant, j'avoue l'employer très souvent et n'en éprouver aucune gêne. Je dirai même que je le trouve commode.

— Naturellement. Les mots vagues sont d'un usage très commode, mais il faut toujours en venir aux résultats. Dans le cas particulier, ils sont édifiants. Hypnotisée par un mot qui a fini par revêtir une sorte de mystère métaphysique, la bourgeoisie, se reniant elle-même, proclame froidement qu'être bourgeois, c'est être une bête. Ne nous étonnons pas si, à présent, les poètes maudits épanchent leurs ivresses créatrices dans le giron des précieuses de l'industrie lourde et si les gens cossus dévorent les livres d'écrivains qui, pour leur plaire, les tournent en ridicule et leur promettent une fin ignominieuse. Est-ce que tout ça n'est pas d'un comique achevé? Je sais bien que pour ma part, si j'étais fils de plombier, sans sou ni maille, je m'en amuserais franchement. Mais j'ai du bien au soleil, moi. Je suis un bourgeois conscient qui tient à son confort matériel et à son confort intellectuel.

(A suivre.) MARCEL AYMÉ.

DRAMATURGIE ET TAUROMACHIE

Les Espagnols appellent *faena* une série limitée de passes, de cape ou de *muleta*, faite par le matador au taureau. Cela se dit surtout des passes de muleta (qui est le drapelet rouge, fixé à un bâton, dont se sert le matador pour préparer le taureau au coup d'épée).

Il y a trente ans (j'ignore ce qu'il en est aujourd'hui), il y avait, pour la façon de *torear*, et notamment pour la façon de conduire une *faena*, une école cordouane, sobre, « classique », tout en substance et en efficacité, et une école sévillane, « romantique », où le matador se permettait des enjolivures brillantes mais inutiles, des *effets*. Chacune de ces écoles avait ses partisans. Pour moi, je goûtais les deux, quoique la première m'imposât davantage.

L'art dramatique vers lequel je tends aujourd'hui a de plus en plus la facture de la *faena* à la cordouane. La pièce y est courte; et une *faena*, en principe, ne dure pas plus de cinq minutes. Je cherche à y atteindre le maximum d'effet, avec le minimum de moyens, et de moyens simples. Une partie de la force de la pièce est faite de tout ce qu'elle se refuse.

Au cours de la *faena* taurine il n'y a pas de suspension longue, mais de brèves pauses que marque le matador (d'ordinaire, une fois au cours de la *faena;* et une fois à sa fin, quand il enroule la muleta avant de se profiler pour mettre à mort), qui permettent au matador, au taureau et au spectateur de respirer. La pièce-*faena* n'a pas d'entracte, mais le rideau s'y baisse deux fois durant quelques instants.

L'auteur mène la pièce où il veut et comme il veut, *la fait tourner autour de lui* comme le matador, s'il domine bien son taureau, le mène et le fait tourner autour de lui avec sa muleta. Il y a là un *lié* qui n'est rompu que par les deux ou trois volontés de suspension du matador.

Le rideau se baisse tout de bon sur une double mise à mort : celle de la pièce et celle du public, rendus à merci par l'auteur. Car, dans tout cela, la pièce et le public, comme aux arènes le public et le taureau, ne forment en réalité qu'un, puisque, en dominant la pièce, comme en dominant le taureau, ce qui est dominé, à la fin, c'est toujours le public.

★

Ce que je viens d'écrire peut porter peut-être à une équivoque. Quelques-uns diront peut-être, avec dérision : « Il construit ses pièces en s'inspirant de données tauromachiques! » C'est intervertir les mouvements. Nul esprit moins systématique que le mien. Je constate en moi, dans ma vie, dans la suite de mes œuvres, un certain rythme d'alternance, et *alors* je parle d'alternance. De même, certaines de mes pièces une fois écrites, j'y constate un rythme tauromachique. Je ne les crée pas selon lui. Je le découvre en elles après les avoir créées.

★

Mes pièces, à ce jour, peuvent être distribuées en deux groupes. L'un, de pièces longues (généralement en quatre actes, ou l'équivalent de quatre actes, et à jouer avec un entracte), touffues, traitées de façon assez lâche, avec des digressions et des ornements : *Port Royal*, *La Reine Morte*, *Malatesta*. L'autre, de pièces nouées, dépouillées, courtes (une heure et demie au maximum; et à jouer sans entracte) : *Fils de Personne*, *Le Maître de Santiago*, et les deux pièces inédites que j'ai écrites au cours de l'année 1948. C'est ce

dernier groupe de pièces, bien entendu, qui constitue les pièces-*faena*.

★

Dans le programme de la reprise de *Fils de Personne* au théâtre Hébertot, on a reproduit une photo où l'on me voit « citant » de la cape un taureau (lui présentant la cape pour qu'il fonce). J'ai choisi cette photo parce que — bien des années avant qu'une telle pratique fût entrée en usage chez les toreros — j'y cite en ramassant les plis de la cape, afin que la surface du « leurre » soit moins étendue, ce qui rend la passe plus risquée et méritoire. Dans *Fils de Personne,* pour la première fois, j'ai *ramassé* de la même façon la matière avec laquelle je toréais ensemble mon ouvrage et le public.

★

Aux dernières répétitions du *Maître de Santiago,* à mesure que se déroulait ma pièce, non seulement je prenais conscience qu'elle se déroulait avec la netteté, l'économie et l'efficacité d'une *faena* à la cordouane, mais j'étais frappé de la construction tauromachique du dernier acte.

Mariana fait irruption, comme un taureau dans l'arène. Quelques jeux secondaires, où le comte de Soria figure les picadores et les banderilleros. Puis voici Mariana et Alvaro seuls, debout l'un devant l'autre, à quatre mètres de distance, immobiles. A ce moment, Mariano Andreu et moi, spontanément, le même cri jaillit de nos lèvres : « *Ahora!* » « *Ahora!* » (« Et maintenant! »), c'est le cri classique de l'aficionado quand, tout le secondaire étant dépassé ou écarté, le matador et le taureau se trouvent face à face pour l'acte suprême : « Et maintenant, voici le sérieux, voici l'heure de la vérité! » Alvaro traverse la scène, s'avance vers sa fille à pas lents, exactement comme le matador s'avance avec lenteur vers le taureau. Alors commencent les passes : une passe du pardon (« *olé!* »), deux passes de tendresse (« *olé!* »), une passe de l'humilité (« *olé!* »)... (p. 122 à p. 124).

Puis Alvaro enroule la muleta; c'est l'instant où il décide la mort (la mort au « siècle ») de sa fille, que j'appelle l'instant où il enroule la muleta, car l'acte d'enrouler la muleta signifie que les passes sont finies, et que l'homme va mettre à mort. Cet instant est celui où Alvaro dit à sa fille : « A moins que... Pourquoi pas? Laisse-moi t'entraîner dans ce Dieu qui m'entraîne. » Cependant le taureau *a bougé :* Mariana *bouge* dans ses deux répliques de la p. 124, quand elle regrette le siècle. Il faut la *cuadrar* à nouveau (faire en sorte que le taureau ait les quatre pattes d'aplomb : position favorable à la mise à mort). Alvaro s'y emploie par ses répliques de la page 125, où il cherche à installer Mariana : il veut s'assurer bien de son sacrifice, il veut qu'elle vienne, cette nuit, lui confirmer qu'elle se sacrifie. Il la bouscule, il l'ahurit encore de quelques passes sèches et brutales, il lui dit, comme le matador le dit peut-être au taureau, quand ils se frôlent, dans les cris inarticulés qu'il lui jette : « Lutte, souffre davantage! Où il n'y a pas de combat il n'y pas de rédemption. » (Dans la N. R. F., il y a une douzaine d'années, fut annoncé un essai de moi intitulé : « La rédemption par les bêtes. » Précisément, c'était à cette rédemption par les taureaux que je pensais alors.) Alvaro souffle un instant; de nouveau il prend de la distance, ouvre le manteau de l'Ordre (la cape), et, à quatre mètres de Mariana, la *cite*, la provoque à foncer. Ici, le geste que, *d'instinct*, faisait Paul Oettly, qui reprit le rôle d'Alvaro après Henri Rollan, était tellement le geste classique du torero qui ouvre sa cape devant le taureau pour le *citer*, que je dus lui dire de modifier cela un peu : j'avais l'impression que le public croirait à une parodie. Alvaro enveloppe Mariana dans sa cape; c'est l'acte d'*empapar* du *toreo :* le torero enveloppe le taureau dans sa cape, pour le mener où il veut. Alvaro mène Mariana à l'endroit qu'il a choisi pour sa mort, c'est-à-dire aux pieds du crucifix de ce Christ auquel il la dévoue, comme le matador mène son taureau jusque sous les gradins où se

trouve la personne à qui sa mort est dédiée. Alvaro tue sa fille. Elle s'écroule. « Prosternée! Prosternée! Le front à terre devant Celui que je sens! » Avec elle, la pièce et le public, rendus à merci, sont mis à mort. L'œuvre de fascination accomplie par Alvaro sur sa fille ne fait qu'un avec l'œuvre de fascination accomplie par l'auteur sur le public; et cette œuvre de fascination est la même qu'accomplit le matador sur le taureau. Un correspondant m'écrivait, après une représentation de *Fils de Personne :* « Le public sort de là *hagard.* » C'était tout juste cet air hagard qu'avaient les spectateurs des deux cent cinquante représentations parisiennes de *Santiago,* lorsqu'ils sortaient ayant suivi, où il voulait les conduire, un auteur qu'ils n'aimaient pas, qui les avait toréés avec une pièce à laquelle ils n'entendaient goutte, et un personnage de théâtre qui leur faisait horreur. Et cet air hagard est l'air même — il n'y a pas d'autre mot — qu'a le taureau quand enfin il s'effondre.

Des personnes ont cru distinguer, aux lumières de la psychanalyse, un peu d'inceste dans le IIIe acte de *Santiago.* Ces personnes se trompaient : c'est autre chose qu'on y découvre. Et je pense que les psychanalystes qui seraient au courant de la réalité comme de l'idéologie de la course de taureaux, y découvriraient bien plus encore que je ne l'ai fait ici.

Et je répéterai encore que je n'entrevis ces correspondances qu'après coup, aux répétitions ou aux représentations de la pièce. Jamais pendant que je l'écrivais.

*

Dans *Combat,* M. Jacques Lemarchand a écrit de *La Reine Morte* qu'elle était « construite, consciemment ou non, selon les lois nobles et cruelles de la tauromachie ». Et il a entrepris de le démontrer : l'Infante est le matador, Inès le taureau, Ferrante le président de course, les mé-

chants conseillers sont les picadores. Il déroule sa comparaison en plus de quarante lignes, mais avoue n'y voir qu'un amusement, et j'avoue à mon tour n'en pas sentir très fort la pertinence. Je crois, comme Jacques Lemarchand, qu'il n'y a là qu'une fantaisie de sa part. Il est quand même intéressant qu'elle lui soit venue à l'esprit.

★

Une des notes de *Fils de Personne,* qu'on trouve à la suite de la pièce dans le volume, contient ceci : « Il y a des taureaux dits « faciles » : ceux qui font tout ce que veut le torero. *Fils de Personne* a été pour moi un taureau facile. J'ai fait aller ces quatre actes où je voulais, comme un matador, avec sa muleta, fait tourner autour de lui un taureau facile. » Ainsi, dès 1943, la fabrication de ma pièce se présentait à moi sous l'aspect d'une *faena.*

Mais, cela étant, y avait-il aussi, dans son sujet, dans sa substance, quelque chose qui rappelât la corrida? Certains taureaux sont intoréables — impossibles à *torear,* — parce que le torero ne peut parvenir à les fixer, à les retenir à portée des instruments de son art. Ils sortent de la cape, prennent irrésistiblement le large, galopent à l'aventure, poursuivis d'un côté à l'autre de l'arène par l'essaim des toreros catastrophés. Avec eux, la muleta en main, il ne s'agit que de faire n'importe quoi, et, l'épée en main, de s'en débarrasser n'importe comment.

Cette instabilité fait partie du génie propre de l'enfance et de la première adolescence. Fixer l'esprit d'un enfant sur quelque chose, fixer son cœur sur quelqu'un, fixer seulement sur soi son regard...

Il suffit de tes yeux pour t'en persuader
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.

(Phèdre).

Mais non, ils regardent au delà de vous, ils regardent à côté de vous, ils regardent tout ce qui n'est pas vous...

Je pense que vous discernez, dès à présent, où est la tauromachie dans *Fils de Personne.*

Georges cherche désespérément à fixer son fils. Il cherche à le capter dans les plis de sa tendresse, dans les plis de sa jalousie, dans les plis de sa colère, comme le torero cherche à prendre dans les plis de sa cape le taureau instable, à le ramener vers soi *(recoger)* et à l'y retenir. Peine perdue, le taureau donne un vague coup de tête du côté de la cape, et passe outre; Gillou paraît s'intéresser un instant à ce que lui dit son père, puis se dérobe. Georges cherche le contact avec Gillou, pour le vaincre en lui imposant son influence, pour affirmer sa propre personnalité au détriment de la sienne, pour se nourrir, en un mot, de son être, comme le matador cherche à se nourrir de la force du taureau en le domptant et en le sacrifiant (c'est le sens du sacrifice dans les religions antiques, et dans la tauromachie; cf. *Les Bestiaires*). Gillou incessamment refuse le contact. Si Georges, à la fin, envoie son fils vers une mort possible (les risques de bombardement, au Havre), ce serait une erreur de situer là le meurtre rituel; c'est au contraire le matador désemparé qui, impuissant à dominer son taureau, à le cadrer, et à le mettre à mort, renonce, et se voit emmené en prison, comme incapable, pendant que les bœufs de labour reconduisent au toril la bête « de mauvaise qualité » — la « mauvaise qualité » de Gillou, — mais provisoirement victorieuse (1).

★

Ces correspondances, qui sont réelles, risqueraient de se gâter à devenir trop conscientes. Tâchons de les oublier pour un temps.

HENRY DE MONTHERLANT.

(1) Provisoirement, car les garçons d'abattoir vont l'immoler dans le toril. Ainsi, quand le rideau tombe, Gillou a bien « eu » son père, mais pour aboutir à quoi?

TERREUR ET LIBERTÉ

I

Les journaux ont publié quelques-uns des articles de la nouvelle loi signée le 18 octobre dernier par le Président Gottwald, pour la défense de la démocratie populaire. On a lu ces textes. Il est bon de les relire. L'article premier annonce : « Quiconque tentera de porter atteinte aux institutions politiques de la démocratie populaire sera passible d'une peine de dix à vingt-cinq ans de travaux forcés ou de travaux forcés à perpétuité. » L'article 15 annonce : « Quiconque tentera de nuire au Président de la République, à son remplaçant ou au Gouvernement sera passible d'une peine de 10 à 25 ans de travaux forcés ou des travaux forcés à perpétuité. » L'article 20 : « Quiconque incitera les fonctionnaires à la désobéissance sera passible d'une peine d'un à cinq ans de travaux forcés. » L'article 21 : « Quiconque s'oppose à l'accomplissement des fonctions des employés de l'État est passible d'une peine de cinq à dix ans de travaux forcés. » L'article 30 : « Quiconque dans le but de nuire à l'État n'effectue pas le travail qui lui est confié est passible d'une peine de un à cinq ans de travaux forcés. » Il y a bien d'autres articles, pour punir par exemple l'adhésion à une organisation hostile au Gouvernement, la paresse ou la négligence dans le travail, et, en somme, à peu près tout ce qui n'est pas l'adhésion sans réserve à la doctrine régnante, l'obéissance empressée et exacte à toutes les consignes de l'autorité, l'assiduité et

la ponctualité absolues de chaque citoyen dans les tâches assignées par le pouvoir.

Ce qui me paraît, dans cette loi, particulièrement caractéristique de l'âge de la Terreur, c'est moins la rigueur des peines que le défaut calculé de rigueur dans les définitions. Celles-ci sont faites pour ne rien définir, pour embrasser tous les cas prévisibles et imprévisibles avec la plus complaisante élasticité. Qu'est-ce que « porter atteinte aux institutions » ? Ce peut être, par exemple, organiser un complot, ce peut être aussi dire dans un lieu public, ou même dans un lieu privé, qu'une loi est abusive, ou injuste. Qu'est-ce que « tenter de porter atteinte »? Ce peut être manquer, par maladresse, un attentat. Ce peut être aussi jeter sur le papier, dans son bureau, le brouillon d'une pétition pour obtenir une réforme. Qu'est-ce que « tenter de nuire au Président de la République? » Qu'est-ce qu'une « organisation hostile au Gouvernement? » Qu'est-ce que « s'opposer à l'accomplissement des fonctions d'un employé de l'État? » Exactement tout ce que l'on voudra. Qu'est-ce que la paresse, ou que la négligence? Arriver avec cinq minutes de retard à l'atelier ou au bureau devient un acte de rebellion, une audace criminelle qu'attend un châtiment redoutable. « Exagération, mauvaise foi, dira peut-être un admirateur de M. Gottwald. La loi n'est pas faite pour les retardataires de cinq minutes. » Elle n'est peut-être pas faite pour eux, en effet, mais elle peut leur être appliquée. Si le retardataire de cinq minutes a donné des étrennes trop maigres à son concierge, responsable d'immeuble, ou s'il dispute à son chef de bureau les faveurs d'une secrétaire, le voilà perdu.

La loi Gottwald, telle qu'elle est, paraît d'ailleurs surchargée d'une complication inutile. A quoi bon tant d'articles, lorsqu'un article suffirait : « Quiconque tentera de porter atteinte, de quelque manière que ce soit, à la démocratie populaire sera passible d'une peine d'un à vingt-cinq ans de travaux forcés, des travaux forcés à

perpétuité ou de la mort selon la gravité des faits, laissée à l'appréciation du tribunal. » Ce seul article ferait face à toutes les situations; prononcer des paroles désobligeantes au sujet d'un ministre ou d'un fonctionnaire, c'est « tenter de porter atteinte », puisque ministres et fonctionnaires doivent être respectés; contester une loi, c'est « tenter de porter atteinte », puisque les lois, pour être obéies, doivent être estimées parfaites; être négligent dans son travail, c'est « tenter de porter atteinte », puisque la démocratie populaire a besoin du travail acharné de tous. Avec cinq lignes, on pouvait mettre en prison autant de gens qu'avec cinquante articles. Pourquoi donc les cinquante articles? En vertu, sans doute, des habitudes d'esprit léguées par les démocraties libérales, par les démocraties non populaires, où l'on cherche à donner des garanties aux citoyens en caractérisant les délits de façon aussi précise que possible, ce qui exige qu'on les classe en catégories nombreuses, et de limiter étroitement les cas où la loi peut être appliquée. Dans les sociétés où nous avons l'habitude de vivre, l'État se pose à lui-même des entraves. Il annonce : « Voilà le domaine où je puis agir. Je n'irai pas plus loin. » La signification de la loi, en régime totalitaire, est tout autre. Ce qui est dit au citoyen est à peu près ceci : « De quelque façon que tu prétendes m'échapper, je saurai bien aller te chercher. »

Mais l'imprécision préméditée dont je parle n'est pas seulement une arme de la Terreur en ce qu'elle permet l'action répressive de l'État contre tout acte, et même contre toute pensée susceptible de lui nuire directement ou indirectement. Elle est surtout une arme de la Terreur en ce qu'elle introduit, dans l'âme de chaque citoyen, le sentiment de l'insécurité, j'oserai dire : le sentiment de la culpabilité.

En fait, le but d'une loi comme la loi Gottwald est peut-être moins de pourvoir l'État populaire d'un armement répressif efficace que d'introduire dans l'esprit de tous les

citoyens le sentiment d'une insécurité permanente et d'une culpabilité virtuelle, de briser définitivement les barrières de ce domaine où l'individu de la société traditionnelle, qu'elle fût monarchique, démocratique ou même autoritaire, se sentait libre de ses pensées et de ses actes, en état d'immunité, à l'abri de la pression sociale, hors d'atteinte. Là où règne une loi de l'espèce de celle dont je parle, l'individu n'est jamais *quitte* envers la société, et ne peut être quitte. S'il n'a rien fait contre elle, il n'est jamais sûr de n'avoir pas eu dans son cœur une pensée d'opposition, de n'avoir pas laissé échapper quelque mot qui puisse lui nuire, de n'avoir pas été coupable d'intention, et il n'y a pas de limite précise entre une intention et une tentative. S'il a fait quelque chose pour elle, il n'est jamais sûr d'avoir fait assez, et par conséquent il est peut être coupable de paresse ou de négligence. Il fume tranquillement une cigarette, assis sur le banc d'un jardin public, en dehors de ses heures de travail. C'est, en principe, l'attitude même de l'innocence. Mais les membres des organisations clandestines d'opposition ne se donnent-ils pas, précisément, rendez-vous dans les jardins publics? Son attitude ne va-t-elle pas sembler suspecte? Et puis, il songe tout à coup qu'il n'a pas pensé, en sortant de son travail, à jeter un regard sur le tableau où sont affichées les indications de service. S'il y avait une convocation invitant les travailleurs de l'entreprise à fournir deux heures supplémentaires pour la réalisation du plan de quatre ans, ou pour la reconstruction des quartiers bombardés? Ou l'annonce d'une conférence éducative organisée par le cercle politique? Voilà sa quiétude empoisonnée. Il rentre chez lui. Il se couche. Il remonte son réveil pour le lendemain matin. Mais il a le sommeil lourd. S'il n'entendait pas le réveil? Aucune ligne de démarcation rigoureuse n'existe entre le retard involontaire et la négligence, entre la négligence et le sabotage.. Dans un geste aussi simple que celui de remonter son réveil, il faut que la pensée le traverse de la

faute grave qu'il peut commettre sans le vouloir, et des six mois de camp de travail forcé, c'est-à-dire de bagne, qui peuvent en être la sanction. Quant il serait irréprochable, il y a toujours la possibilité de la dénonciation calomnieuse, ou de l'erreur. Il s'appelle Dupont. Il y a un autre Dupont à l'atelier. Si l'autre Dupont se conduit mal, la police politique ne se trompera-t-elle pas de Dupont? « Justement, l'autre Dupont a craché, l'autre jour, en passant devant le portrait du Président, dans le vestibule. C'était peut-être un pur hasard. Il avait peut être un peu de bronchite. Mais enfin c'était devant le portrait du Président, je l'ai vu. Quelqu'un d'autre l'a vu aussi, peut-être, et a vu que je l'avais vu. Si ce quelqu'un a rapporté le fait, il aura peut-être rapporté aussi que j'étais là. Alors, on sera étonné que je n'aie rien dit. La non-dénonciation d'une manifestation hostile au Gouvernement est un crime grave. Il vaut mieux que j'aille dire au directeur que l'autre Dupont a craché. Il fera ce qu'il voudra. Moi, je m'en serai lavé les mains. On ne pourra rien me reprocher. »

Ainsi, l'imprécision même de la loi totalitaire impose à chaque citoyen non seulement la pensée qu'il doit s'abstenir de tout acte ou de toute parole susceptible de nuire au régime, mais aussi le souci de servir le régime, dans son travail et hors de son travail, avec le maximum de zèle et d'empressement. Dans un régime où subsiste une liberté, l'innocence est une notion négative. Est innocent, du point de vue collectif, tout homme qui ne fait pas ce que la loi interdit de faire. Dans un régime totalitaire, l'innocence devient une notion positive. N'est innocent que celui qui en toute occasion, sans un instant de relâche, consacre au service du régime la totalité de ses forces et de ses possibilités. Ne pas donner quelque chose à la collectivité, c'est lui voler quelque chose : quelque chose qui lui appartient de droit.

Or, comme personne n'est jamais sûr d'avoir tout donné, comme personne n'a jamais tout donné aussi longtemps

qu'il existe, tout le monde est, plus ou moins, coupable : coupable devant la loi, et par conséquent susceptible d'être puni, sous la menace constante de la punition; coupable aussi devant lui-même, coupable en conscience, car, s'il adhère sincèrement à la doctrine régnante, s'il est un bon communiste, si loin qu'il pousse son zèle et son travail, il estiméra toujours qu'il pouvait faire davantage, qu'il aurait dû faire davantage. De là vient que dans la société révolutionnaire, ou terroriste, chaque individu se sent sous le coup d'une accusation possible, inquiet, et pour ainsi dire traqué. Non pas seulement l'opposant, qui se sait un mort ou un bagnard en sursis; non pas seulement le neutre, l'homme qui ne fait pas de politique, et qui déjà, en tant que tel, est suspect, et qui ne sait pas s'il ne sera pas désigné demain à la vengeance publique comme un représentant attardé de l'esprit petit-bourgeois, comme un dilettante, comme un tiède, — comme un contre-révolutionnaire; mais aussi le militant, si sincère qu'il soit, si dévoué qu'il soit, si pur qu'il soit, car c'est aussi au militant que s'appliquent la condamnation sociale et la loi répressive, s'il ne s'acquitte pas de ses devoirs, et comment pourrait-il être sûr de s'en être acquitté, puisqu'ils sont pratiquement sans limites, et puisque, d'autre part, la ligne politique du régime est sujette à des changements imprévisibles, qui transforment le bon citoyen en criminel pour peu qu'il ait un temps de retard dans l'adaptation? Les purges soviétiques fournissent d'innombrables exemples de ces revirements où un homme qui était, la veille, titulaire d'un poste important, comblé d'éloges, d'honneurs officiels, de félicitations, de puissance, se trouve en quelques heures destitué, dégradé, noté d'infamie, décrété saboteur et traître, forcé d'avouer, de crier lui-même qu'il est un saboteur et un traître, exécuté ou jeté dans un bagne lointain où il disparaîtra. Aucune position n'est assurée, aucun mérite n'est acquis. Personne, à l'exception de celui qui se trouve seul au sommet de la hiérarchie politique et la

commande tout entière, ne peut être certain qu'il ne couchera pas le lendemain en prison : et celui qui couche en prison voit quelquefois au matin suivant, passer dans le couloir de la prison, menottes aux poignets, celui qui l'a arrêté la veille. Car si l'activité policière est plus sûre que toutes les autres, puisqu'elle contrôle toutes les autres, elle ne procure pourtant pas à ceux qui l'exercent une véritable sécurité. Nous avons affaire à une forme de vie sociale où tout terrain est glissant, où à chaque pas s'ouvre une trappe, où il suffit non pas même d'une faute, mais d'une distraction, d'une erreur, d'une malchance, d'un excès de zèle pour disparaître et s'engloutir. L'appareil répressif de la révolution triomphante est tel qu'il doit faire régner la terreur, non pas seulement sur les adversaires de la révolution, mais sur les révolutionnaires.

La hiérarchie des valeurs humaines créées par la Révolution reflète d'ailleurs très exactement dans l'ordre de la morale sociale cette exigence dévorante dont la Terreur universelle est l'aspect institutionnel. Au bas de l'échelle, il y a l'ennemi de classe, l'espion à la solde de l'étranger, le saboteur. Non loin de lui, l'individualiste contre-révolutionnaire, l'hérétique gauchiste ou modérantiste, le petit bourgeois attaché aux traditions ou aux croyances de la société déchue, le paysan qui résiste à la collectivisation, l'ouvrier paresseux; plus haut, les indifférents, les neutres, les sans-parti qui n'opposent aux décisions du pouvoir aucun obstacle; plus haut encore, les membres du parti, les militants actifs capables d'encadrer la masse; tout au sommet, le héros socialiste, l'ouvrier de choc qui abat dans la mine plus de charbon que quiconque, le travailleur infatigable dont l'ardeur ou l'ingéniosité permettent d'obtenir des rendements fabuleux, le soldat courageux, le tireur d'élite qui a tué à lui seul des centaines d'ennemis. Aucun homme n'est évalué que selon sa capacité objective de nuire à la révolution ou de la servir. Celui qui est estimé le plus haut est celui qui est capable

de sacrifier à l'œuvre révolutionnaire ses heures de loisir, ses amitiés, ses affections familiales, sa santé, sa vie : celui qui est capable d'épouser totalement la révolution, de s'anéantir à tout ce qui n'est pas elle, de se fondre en elle absolument. Là où triomphe absolument le mythe collectif, on peut dire que la culpabilité commence avec la volonté d'exister pour soi-même. Être un individu, c'est déjà être un coupable, puisque c'est, par le fait même d'être un individu, commettre à l'égard de la collectivité une sorte de détournement.

L'exemple que j'ai choisi de la nouvelle loi tchécoslovaque est significatif en ce qu'il nous montre précisément le moment où l'appareil de la Terreur, utilisé d'abord pour intimider et épouvanter l'adversaire dans la période préparatoire à la conquête du pouvoir, utilisé ensuite pour paralyser et détruire l'adversaire dans la période de l'installation au pouvoir, trouve sa destination finale, qui est de mettre au service de la collectivité révolutionnaire toutes les forces des individus qui la composent, en faisant de ce service la seule raison de vivre et le seul moyen de vivre de chacun et en maintenant les énergies de chacun, consommées un profit de la collectivité, au suprême degré de tension par le sentiment de culpabilité et la crainte du châtiment qui doit accompagner le moindre relâchement. La destination finale de l'appareil terroriste est la confiscation totale de l'individu au profit de la société par ceux qui se sont rendus maîtres de la société. La Terreur est indispensable à la société totalitaire parce qu'il y a dans l'homme un penchant naturel ou acquis à exister pour lui-même et que c'est seulement la Terreur, c'est-à-dire d'*abord* la crainte du bagne ou de la mort, qui peut lui faire accepter, comme une forme d'existence définitive, la renonciation absolue à l'individualité : la renonciation à la liberté.

J'ai dit : d'*abord* la crainte du bagne et de la mort. Aux yeux des terroristes, cette crainte est en effet un commen-

cement. N'oublions pas que le point de vue marxiste sur la réalité humaine est un point de vue sociologique. La morale bourgeoise est aux yeux du doctrinaire marxiste une création de l'histoire, les notions que nous avons du bien et du mal, du permis et du défendu un système de contraintes et d'interdictions objectives, appuyées sur des sanctions objectives. Ce que nous jugeons immoral, c'est ce que la société punit, ou que du moins, pendant de longs siècles, elle a puni. Ce que nous appelons une faute, c'est ce qui est, ou a été pendant une longue période de l'histoire, l'objet d'un châtiment. Or, ceux qui veulent substituer à la « morale bourgeoise » une morale révolutionnaire sont fondés à croire que la morale révolutionnaire naîtra comme est née la morale bourgeoise, à partir des contraintes, des interdictions et des sanctions collectives. De ce point de vue, la Terreur est l'accoucheuse de la nouvelle morale. Il faut que dans l'esprit des hommes de la société révolutionnaire, la crainte du châtiment soit associée à la pensée des actes nuisibles à cette société de façon assez étroite et constante, pour que de nouvelles notions du bien et du mal soient progressivement élaborées, et pour que le sentiment de culpabilité, issu de la peur, vienne naturellement hanter toute tentative de détournement commise par l'individu à l'égard de la collectivité, c'est à-dire toute tentative de l'individu d'exister pour lui-même, tout exercice de la liberté. Nous, qui sommes imprégnés par la morale bourgeoise, nous croyons qu'il ne faut pas voler, et nous n'avons pas besoin pour croire cela de songer que le vol conduit en prison. De même, un certain nombre d'années, ou de siècles, de terreur révolutionnaire doivent nous apprendre qu'il faut dénoncer à la police un ami qui exécute mal son travail, un parent qui dit du mal du Gouvernement, et qu'il est immoral de ne pas le faire. C'est par le châtiment que le révolutionnaire entend imposer aux hommes une nouvelle notion de la culpabilité, c'est-à-dire une nouvelle morale.

C'est pourquoi, si intéressante et si juste en de nombreux points que soit l'analyse faite par M. David Rousset de « l'univers concentrationnaire », elle ne me semble pas avoir été poussée jusqu'à la racine du problème. En examinant comment, dans les camps de concentration allemands, se constituait par la force des choses une forme de société d'une horreur entièrement originale, un système de rapports humains entièrement différent de celui que nous connaissons dans le mode de vie occidental, M. David Rousset a bien vu que la société concentrationnaire était en quelque sorte le microcosme parfait de la société totalitaire. Auschwitz, ou Dachau, ou Mathausen, sont en quelque sorte une société totalitaire à l'état pur. Mais une question reste posée. Pourquoi les camps de concentration?

L'U. R. S. S. a célébré, voici un peu plus de deux mois, le trente et unième anniversaire de la révolution d'Octobre. Trente et un ans après la révolution d'Octobre, alors que le nouveau pouvoir est solidement établi, alors que la liquidation des anciennes classes dominantes russes a été poursuivie, durant la guerre civile et après la guerre civile, par les moyens les plus radicaux, alors que les hérétiques et les hétérodoxes ont été, eux aussi, exterminés à plusieurs reprises, alors qu'il n'existe pas en U.R.S.S. d'opposition politique agissante, les camps de déportation et les camps de travail forcé soviétiques contiennent derrière leurs barbelés une population de dix à vingt millions d'hommes et de femmes. Comme ce que l'on sait des conditions matérielles de l'existence dans ces camps interdit de croire que la vie puisse s'y prolonger normalement au delà de quatre ou cinq ans, on doit admettre que ces dix à vingt millions de détenus sont pour la plupart des condamnés relativement récents. Il ne s'agit donc pas des bourgeois contre-révolutionnaires, dont la race a disparu. Il s'agit ou de condamnés de droit commun, ou de minorités ethniques décrétées inassimilables (comme les Allemands de la Volga)

ou de la population des régions où l'on a eu des complaisances pour l'envahisseur allemand, ou de fonctionnaires tombés en disgrâce, ou de paysans et d'ouvriers coupables de quelque faute dans l'exercice de leur métier. On sait d'ailleurs que les négligences vénielles, celles qui font que dans d'autres pays le travailleur est purement et simplement congédié, comportent en outre, en U.R.S.S., la privation de la carte de travail, c'est-à-dire, pour l'intéressé, l'obligation de fait de rejoindre comme volontaire les chantiers disciplinaires des régions lointaines, où la carte de travail n'est pas exigée : de sorte que d'importants contingents de déportés libres — si l'on ose dire —, renforcent constamment les effectifs des déportés proprement dits. Ainsi, le phénomène des camps de concentration, s'il peut paraître, en Allemagne orientale où les camps de concentration nationaux-socialistes ont retrouvé des pensionnaires, ou dans les parties de l'Europe soumises depuis peu au pouvoir communiste, lié à la lutte contre l'opposant politique, contre le réactionnaire, contre le libéral, contre le bourgeois, prend en U.R.S.S., où le pouvoir communiste est depuis longtemps consolidé, une tout autre signification. Il ne s'agit plus de Terreur révolutionnaire, mais de Terreur post-révolutionnaire. Il s'agit du commencement de la Terreur permanente, que le régime issu de la Révolution fait peser sur l'ensemble de la société, c'est-à-dire d'abord sur ceux-là mêmes qui ont fait la Révolution. Quand elle a fini de servir à l'élimination des adversaires politiques, l'arme de la Terreur n'est pas remisée. Elle trouve au contraire un emploi plus général et plus durable, dans la répression des tendances doctrinales hétérodoxes et du mauvais rendement social. Elle est le moyen tout-puissant par lequel les individus sont, dans la société totalitaire, contraints d'adhérer sans réserve à l'idéologie sur laquelle le pouvoir se fonde et de se dévouer sans réserve aux tâches qu'il impose. Elle est le moyen par lequel les individus sont dépossédés de l'indi-

vidualité. Elle a pour rôle de détruire dans l'homme les comportements de la liberté et de leur substituer des comportements nouveaux, fondés sur la notion de leur responsabilité totale à l'égard de l'édification socialiste. Elle a pour but d'introduire au plus profond de chaque conscience le sentiment que la liberté est coupable.

De ce point de vue, la Terreur a dans la société totalitaire une signification qui dépasse de très loin les exigences de la lutte pour la destruction des anciens pouvoirs, ou la défense du pouvoir nouveau, dans la crise révolutionnaire. Elle est la forge brûlante où l'homme ancien, l'homme qui avait la prétention de trouver sa propre fin en soi-même, sur la terre ou dans le ciel, doit être ployé et broyé pour donner naissance à l'homme nouveau. Si implacablement que l'aristocratie nouvelle, maîtresse du pouvoir en U.R.S.S. défende ce pouvoir, cette dure tyrannie politique et policière ne suffit pas à justifier la nécessité de maintenir de façon permanente, dans les camps de répression, cinq à dix pour cent de la population totale. Quant à l'utilité économique du système, qui met à la disposition du pouvoir politique une main-d'œuvre pratiquement gratuite pour les grands travaux, et à la source de profits énorme que constitue, pour la police politique la location de cette main-d'œuvre aux entreprises, — le travailleur forcé étant un ouvrier dont la police politique perçoit le salaire, — ce sont là, certes, des éléments favorables à la prospérité du système, mais non pas la raison déterminante de son existence. D'un certain point de vue, l'apparition des camps de travail forcé est bien une résurrection de l'esclavage, puisque la condition du travailleur des camps, exploité par un maître qui fait de lui ce qu'il veut et a sur lui droit de vie et de mort, est à peu près exactement celle de l'esclave. Mais prenons garde à trois différences capitales : dans les anciennes sociétés esclavagistes, privées du secours des forces naturelles domestiquées, l'esclavage répondait à une nécessité économique de première urgence. Aucune

idée de châtiment n'était associée intimement à la condition d'esclave. Enfin, les citoyens libres étaient protégés contre l'esclavage par des garanties précises, et ne se sentaient pas de façon permanente et pour ainsi dire quotidienne, menacés d'être déchus de leur liberté et jetés dans l'esclavage. Au contraire, dans la société terroriste moderne, l'esclavage ne résulte pas de la pauvreté des ressources humaines en énergie naturelle; il est une sanction sociale appliquée à ceux que les détenteurs du pouvoir considèrent comme des criminels ou des individus dangereux; il constitue pour chaque homme, si haut placé soit-il, un danger permanent et une possibilité du lendemain. Le risque de l'esclavage, avec le risque de la mort, obsède tous les esprits dans la société terroriste. La terreur de l'esclavage et la terreur de la mort sont les deux formes principales de la Terreur.

Ces remarques nous aident à comprendre le rôle des camps de travail forcé dans le monde totalitaire. Ces camps ne répondent pas seulement, et ne répondent pas principalement, à des problèmes de technique gouvernementale ou de technique économique. Ils sont pour les hommes du monde totalitaire l'image constamment présente de la culpabilité à l'égard de la religion collective et du châtiment que cette culpabilité comporte. Ils sont exactement l'*Enfer* : je veux dire qu'ils tiennent dans la société terroriste la place que tient l'Enfer dans les croyances religieuses. Ils sont le lieu où sont relégués les réprouvés, ils sont ce qui m'attend, ce qui vous attend si nous manquons en quoi que ce soit, vous ou moi, aux grands impératifs sociaux qui se sont substitués aux impératifs moraux et religieux. De même que la société totalitaire ramène aux limites de la terre et de la vie terrestre les espérances humaines de perfection et de béatitude, de même c'est sur la terre et dans la vie terrestre qu'elle réintroduit les mythes effrayants qui épouvantent la conscience coupable. C'est la peur de la damnation qui était le principal auxi-

liaire de la foi pour maintenir le chrétien dans la voie droite. C'est la peur du poteau d'exécution, ou du camp de concentration, qui doit maintenir dans la voie droite, la pensée, le travail et le zèle du citoyen de la société totalitaire, lorsque l'enthousiasme pour la construction socialiste n'y suffit pas. De là la nécessité de rendre les exécutions secrètes comme des disparitions, d'entourer les barbelés des camps d'épouvante et de mystère, de créer autour de la répression sociale le sentiment du fatal et de l'irrémédiable. Il faut que l'univers concentrationnaire, l'univers des réprouvés s'étende sous les pas de tous les hommes, comme un gouffre de ténèbres où le premier faux pas peut faire rouler, et à la gueule duquel on laisse toute espérance. Les interrogatoires prolongés jour et nuit sous le feu des projecteurs, les souterrains où le condamné est abattu d'une balle dans la nuque, les bagnes où l'homme est acheminé vers sa fin par les voies de la torture et de la déchéance, le travail mortel dans les mines de sel, les marais, les steppes glacées sont pour la société totalitaire les mythes de la perdition et du châtiment suprême : le cercle des damnés où sont jetés sans retour ceux qui ne font pas ce qu'il faut faire et ne croient pas ce qu'il faut croire; l'*au-delà* terrifiant auquel sont promis les coupables du seul péché désormais reconnu, l'insubordination sociale sous toutes ses formes : l'Enfer qui attend les hommes libres.

THIERRY MAULNIER.

ROUTES SANS LOIS

Fin (1)

VERS LA MER

En descendant dans la plaine

J'étais content de quitter Mexico et ses magasins bourrés de bric à brac pour touristes : filigranes d'argent, gourdes, couvertures, puces mortes habillées en minuscules personnages logés à l'intérieur de coquilles de noix, toute cette fausse gaîté, ce chic de bazar. El Retiro, et le Bar Cucaracha, le Palais des Arts, l'Avenida Juarez et son odeur de sucreries, et la haine qui se cachait partout. Comme Lawrence avait raison lorsqu'il écrivait : « On sent flotter un malaise dans cette ville, le malaise du criminel qui prépare son prochain crime — un meurtre assez sordide », et plus loin : « Vraiment, je pense avec cynisme aux *patriotes* et aux *socialistes* de ce pays-ci. C'est un beau gâchis. (Il souligne les mots comme la reine Victoria). Vous savez que leur socialisme est une blague : c'est une balançoire à l'usage du peuple, surtout des sauvages. Or, soixante-dix pour cent de ces gens sont de vrais sauvages, exactement semblables à ce qu'ils étaient il y a trois cents ans. La population hispano-mexicaine ne fait que pourrir au sommet de la masse noire des indigènes primitifs. Et

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 11 et 12.

le socialisme d'ici est la farce des farces, fort dangereuse par surcroît. »

Certes, la farce était dangereuse, aussi dangereuse qu'un tramway électrique qui, échappant au contrôle du conducteur, descendrait à toute vitesse l'Embankment, en faisant des étincelles. Je lus dans mon journal, tandis qu'assis sur la banquette j'attendais le départ du train (un mendiant suivait le couloir — on ne pouvait leur échapper, même dans le compartiment) que le Président avait signé un décret expropriant les Compagnies pétrolières étrangères. On avait, bien entendu, au fond de l'esprit, l'impression que quelque chose mijotait; mais les choses mijotaient à ce moment-là depuis près d'un an — personne ne s'attendait à cette explosion brusque, insensée. Du moins parut-elle insensée les premiers jours, quand le pays hébété trembla pour ses économies et que le taux de la monnaie se mit à baisser en flèche.

C'est au milieu de décembre que le Ministère du Travail fédéral avait publié ses décisions arbitrales, après la grève de l'été précédent dans les puits de pétrole. Inutile d'entrer ici dans tous les détails — deux clauses montrent à elles seules, et de façon indiscutablement limpide, qu'aucune compagnie ne pouvait accepter l'arbitrage et continuer d'exister. Les jours ouvrables devaient être réduits à deux cent vingt-trois par an, et l'on devait donner aux ouvriers le droit de s'absenter de leur travail trois jours de suite, pour raison personnelle ou familiale, un nombre de fois indéterminé, ces journées leur étant payées à plein tarif. Il est superflu d'avoir la moindre notion de comptabilité — il n'est que de connaître la nature humaine — pour savoir que ces clauses étaient impossibles à appliquer. Le 1er mars, jour où j'arrivai à Monterrey, la Cour Suprême confirma la décision du Ministère du Travail, mais ce ne fut — semble-t-il — que le début de l'habituel et interminable litige destiné à mettre de l'argent dans la poche des juges, des conseillers et des avocats. Les sursis temporaires et les arrêts de sursis, les compagnies avaient pu y faire face, mais aucun Mexicain parmi ceux auxquels je parlai ne s'attendait à cette crise soudaine; ce dut être un rude choc

pour les gens de loi. J'étais destiné à en voir le résultat immédiat dans l'État de Chiapas : services sociaux fermant leurs portes, routes et réservoirs bloqués, partout des rumeurs annonçant la révolution.

Le train s'arrêta non loin de la chapelle de Guadalupe. C'était de grand matin, mais les petits éventaires où l'on vendait des tortillas étaient déjà dressés, et la foule mouvante tournait autour du sanctuaire. Elle se détachait des abords de la cité, parés d'un parisianisme misérable, pour gravir un long et vaste plateau, et atteindre les haciendas blanches et roses, aux façades dentelées et aux chapelles en ruines. A toutes les gares, les marchands passaient et nous offraient les mets les meilleurs qu'on puisse trouver au Mexique : cuisses de poulets frites et chaudes, qu'on mange avec les doigts et *tortillas* entourant d'anonymes et succulents morceaux de viande; à chaque gare surgissait un attrape-touriste différent — à Apizaco, de hideuses cannes peintes à la main, à Rinconada de petits mortiers à piler le maïs, en pierre grise, et décorés d'affreux becs d'oiseaux bleu et rouge vif.

Les deux volcans : Popocatepetl et Ixtacihuatl étaient cachés dans les nuages, comme ils l'avaient été pendant tout mon séjour à Mexico. Le Pic d'Orizaba, la plus haute montagne du Mexique, disparaissait dans la brume, de même manière. Deux petits garçons portant des guitares montèrent dans le train à San Marco et se mirent à jouer pour ramasser des centavos; ils chantaient avec de douces et mélancoliques voix de fausset, en roulant leurs grands yeux noirs d'une manière théâtrale. Puis, titubant sur les plaques mobiles, ils traversèrent le soufflet pour gagner la voiture Pullman. Sur l'étendue brune de la plaine, des tourbillons de vent montant par douzaines soulevaient des colonnes de poussière semblables aux cheminées d'une ville industrielle.

Puis, tout à coup, après Esperanza, à près de trois mille mètres d'altitude, la voie côtoie dramatiquement l'extrême bord du plateau : il fait froid à cet endroit, même à midi, même au soleil; l'air y est encore plus raréfié et plus déprimant qu'à Mexico. Mais sur les soixante-quatre milles qui

suivent, le train descend de deux mille trois cents mètres; par de larges courbes, il s'enfonce au cœur de l'été. Vous voyez par les vitres de la portière les saisons se succéder; l'atmosphère devient plus dense et vos poumons flasques se gonflent d'un air vivifiant — jusqu'à vous donner l'impression qu'après tout l'on peut être heureux dans ce pays. Très loin, au fond de l'énorme gorge boisée, à pic, s'étend Maltrata qui ressemble à une ville vue d'un avion, ou à un petit jouet allemand, parce que la distance et les grands courants d'air l'ont lavée de frais. Mais il faut près d'une heure pour y arriver, car le train descend par paliers graduels vers la plaine. De Boca des Monte, au bord de la falaise, jusqu'à Alta Luz, il n'y a que 15 kilomètres de route et l'altitude baisse de plus de mille pieds : les oreilles bourdonnent dans la descente et l'on éprouve un choc en constatant que les oiseaux qui planent sont encore bien au-dessous de la petite gare. L'été s'avance : fraises et citrons sont à vendre; et vous ne parvenez au fond de la vallée à Maltrata que pour voir que vous êtes au début d'une nouvelle descente — vers Santa Rosa, où les grands tulipiers écarlates sont en fleurs, où vous trouvez des roses et des magnolias en mars, et de brillants citrons jaunes sur les arbres; puis, passé Santa Rosa, c'est Orizaba, où les journaux arrivant de Vera Cruz annoncent que la Banque du Mexique a suspendu ses opérations en devises étrangères mais que le pays garde son calme — phrase sinistre.

ORIZABA

A première vue, l'on prendrait Orizaba pour une ville en train de se délabrer avec élégance : dans le patio de l'hôtel, des colombes roucoulaient et un jet d'eau chantait. Un orgue automatique gémissait doucement et un Américain à l'air sentimental se promenait autour des cages pleines d'oiseaux suspendues au premier étage, au-dessus du patio en gazouillant lui-même à voix basse. C'était le paradis de l'évasion : rien de nouveau ni de dangereux, rien d'amer : de petits ponts enjambaient de rapides

torrents, les montagnes proches vous entouraient et les nuages flottaient bas; dans les jardins publics discrets qu'envahissait l'herbe, on trouvait des fontaines et des Cupidons aux arcs brisés, comme dans un poème de De la Mare; des fleurs dans les patios des maisons particulières, peu de gens dans les rues, une sensation d'abandon. « N'y a-t-il personne ici? demanda le Voyageur. »

C'était la fête de saint Joseph, mais les églises elles-mêmes étaient désertes — à l'exception de deux qui étaient pleines de petits enfants dont les minces voix ne pouvaient porter très loin. Sur les marchés, des fleurs, des mouches, des ordures, le sommeil. Une femme lasse laissait traîner sur une table les longues mèches blanches de ses cheveux emmêlés; un jeune homme dormait, le dossier de sa chaise basculée appuyé à une cloison de bois — tignasse noire, visage de tuberculeux. Dans la cathédrale, une femme poussait des lamentations qui semblaient être le signe d'une inexprimable douleur physique, puis elle tombait dans le silence, secouait ses jupons et se relevait — ce n'avait été que l'expression d'une contrition banale; un Christ-péon, battu et saignant dans sa robe de pourpre, demeurait seul.

Il y avait toute une rue bordée de magasins de dentistes (c'est le métier le plus prospère au Mexique : l'on ne voit que dents aurifiées) montrant derrière leurs vitres en de petits salons d'attente vides, blanchis à la chaux, le haut de leurs fraiseuses. Les politiciens assis près de la rampe du balcon, au siège du C. R. O. M. ne faisaient rien. Pourrait-il se passer quelque chose dans un tel endroit? Ou bien, l'arc de Cupidon se couvrirait-il d'un peu plus de mousse, tandis que les fleurs sèmeraient leurs pétales, que les nuages descendraient et que quelqu'un, au fond d'une église désaffectée, se lamenterait en gémissements de convention, sur le sort d'une chose qui n'intéressait réellement personne, dans l'air parfumé, chaud et vide?

La réponse, évidemment, c'est qu'il s'était déjà passé quelque chose, il y avait six mois à peine. Jusque-là, toutes les églises étaient fermées dans l'état de Veracruz; des messes y étaient célébrées secrètement, comme au Chiapas, dans des maisons particulières. Puis, un certain

dimanche, à Orizaba, les agents de police prirent en filature une enfant qui venait d'entendre une messe; la petite se mit à courir pour leur échapper, les agents firent feu et la tuèrent, par un de ces brusques et inexplicables accès de brutalité qui sont communs au Mexique. Les Mexicains aiment les enfants, mais l'on dirait qu'une émanation du maléfique sol aztèque leur monte tout à coup au cerveau comme une ivresse, et fait jaillir leur pistolet de leur poche. La conséquence de cette mort fut une crise de zèle religieux qui s'étendit sur tout l'état de Veracruz; les paysans s'introduisirent dans les églises de la ville même de Veracruz, s'y enfermèrent à clef et sonnèrent les cloches; la police fut impuissante et le gouverneur céda : les églises furent ouvertes. L'indignation s'épuisa comme un spasme... Orizaba retomba dans le sommeil.

Je désirais me confesser — ce serait sans doute la dernière chance que j'aurais de le faire avant de revenir à Mexico, mais il n'était pas aisé de trouver un prêtre qui comprît l'anglais, et mes petites connaissances d'espagnol me permettaient d'exprimer les idées simples de la politique mieux que les nuances du péché humain. La nuit commençait à tomber : les enfants avaient abandonné à leur solitude les deux églises vides; les politiciens du C. R. O. M. continuaient à goinfrer paresseusement et à regarder ce qui se passait du haut de leur balcon — je suppose que c'était pour eux un grand jour, le jour de l'expropriation. Il y aurait des choses à gratter, pour tout le monde... sauf pour les ouvriers. Déjà, le Président dans son message au peuple avait annoncé qu'il allait falloir se serrer la ceinture. Toutefois, les salaires ne seraient pas touchés, si possible; les congés, les services sociaux — tout ce pour quoi l'on avait persuadé la classe ouvière de se battre — seraient réduits, et l'on allait lever un énorme emprunt pour verser des indemnités aux compagnies. Quel espoir pouvait conserver n'importe quel ouvrier de voir avant de mourir les conditions matérielles redevenir ce qu'elles étaient sous le régime capitaliste? Oh! comme on finit par se lasser d'une lutte soutenue uniquement pour aider les générations futures. J'errai d'église en église, à la

recherche d'une aide pour moi-même et non pour une âme qui n'avait pas encore quitté les limbes.

Je finis par trouver l'église consacrée à saint Joseph. On entendait des hauts-parleurs braire une musique sentimentale chez les marchands de postes de T. S. F. et les cloches de l'église leur répondre par leurs carillons. Le long du ruisseau était alignée une rangée de petites baraques où l'on pouvait acheter des chapelets, des bougies et des galettes de maïs. La vacillante lueur des lampes à acétylène éclairait les minces oriflammes de papier que tordait le vent froid de la haute montagne; dans l'église, quelques femmes priaient devant un tapis de fleurs. C'était une cérémonie modeste : pas beaucoup d'argent à dépenser et cette immense inanition qui absorbait toute piété. Ces gens avaient un jour atteint à leur moment suprême : la mort de l'enfant, tuée lorsqu'elle avait encore aux lèvres le goût fade de l'hostie. Mais ce grand moment passé, l'on avait à Orizaba l'impression qu'on dut avoir en Galilée, entre la Crucifixion et la Résurrection, tout enthousiasme étant épuisé.

La nuit du saint

Mais, brusquement, la soirée devint une de ces soirées où tout conspire pour le bonheur, où pendant un moment tout réussit, où pour quelques heures l'on goûte la paix.

Dans sa *Vie de Jésus*, Mauriac parle du catholique qui, ayant pris l'habitude de changer fréquemment de confesseur, reçoit tout à coup d'un prêtre inconnu un réconfort inattendu. C'est ainsi qu'à Orizaba, un homme maigre, mal rasé, l'air besogneux, connaissant à peine quatre mots d'anglais me communiqua cette impression de paix, de bonté, de patience qui, semblable à la vertu antique, engendre le courage et la ténacité. Il avait enduré tant de choses! Quel droit un catholique anglais avait-il de ressentir amertume ou horreur devant l'humanité quand ce prêtre mexicain en était exempt? Il me demanda où j'allais. A Tabasco, répondis-je.

— Oh, la terre du mal, dit-il, avec douceur, comme en réprobation d'un vice ordinaire.

Ce soir-là, la foule était massée autour de l'église, pour jouir de l'air tiède et pur; de petits braseros brûlaient le long des trottoirs et la cloche qui sonnait dans le clocher en faisait vibrer les étincelles à chacune de ses lourdes oscillations. Un « soleil » tourbillonna bientôt sur la route et des fusées montèrent en sifflant dans le ciel où elles éclatèrent et se répandirent en menues étoiles éphémères. Le portail de l'église était ouvert; entre les épaules noires des spectateurs, l'on apercevait un saint Joseph barbu environné de lumière; le bruit de la cloche, des fusées, de la foule, décrut et s'éteignit au moment où je franchis la porte de l'église : à l'intérieur, régnaient seuls le silence et le parfum des fleurs. C'est ainsi, pensai-je, que se doit célébrer la fête d'un saint — joyeusement, en famille, avec des feux d'artifice et des *tortillas*.

Le lendemain matin

Un bonheur n'est jamais de longue durée et le lendemain matin, rien n'était plus aussi bien. A la messe matinale, manquaient les mortifications du plateau mexicain — cela ressemblait plutôt à une messe anglaise, placide, patriarcale et sans exaltation, jusqu'à ce qu'en tournant la tête, l'on aperçût, sortant d'un châle, le visage d'un bébé aux cheveux noirs et épais sur un crâne minuscule rappelant les têtes ratatinées de l'Équateur, yeux bruns immenses et sans regard. Que pouvait-il espérer posséder dans trente ans, ce bébé? Cardenas lui-même ne saurait lui garantir avec certitude que trente-cinq cents par jour, à moins qu'il ne s'engageât dans l'armée et ne devînt... (on voyait d'avance ce qu'il deviendrait dans les casernes de l'Avenida Hidalgo).

La fanfare jouait n'importe comment au milieu des décombres roses du square et lés petits soldats indiens vêtus d'uniformes malpropres flânaient à la porte de leur quartier. Une femme en chemise de nuit blanche traînait un seau à

travers une cour sale; de l'autre côté du jardin public, il y avait une petite chapelle en pierres roses qui menaçait ruine et où les soldats n'avaient pas le droit d'entrer (il est interdit à tous les soldats d'assister à la messe). S'ils y étaient entrés, ils n'auraient vu qu'un Christ macabre étendu de tout son long dans un cercueil de verre sous un drap garni de dentelles et qui porte sous l'œil une affreuse plaie béante : un homme qui vient d'être battu par d'autres soldats comme eux. Parfois, dans ces églises mexicaines, le divorce de Dieu et de l'homme semble trop total : Dieu, dites-vous, est sur l'autel... Oui, mais dans ces églises la lampe du sanctuaire est éteinte. Il n'y est pas, par crainte du sacrilège. A l'endroit où, je suppose, s'était dressé le presbytère se trouvaient maintenant les bureaux du Troisième Secteur Militaire; ils encerclaient, comme un édifice dangereux, la petite église.

Près de la rivière, un tas de détritus puants montait sous l'écriteau du service d'hygiène interdisant de déposer là les ordures. Les politiciens se gobergeaient sur le balcon du C. R. O. M. et l'on voyait éparpillés un peu partout des prospectus engageant les ouvriers et les paysans de l'Orizaba à se masser derrière le Président en ce moment critique de l'expropriation.

Sur le route de Vera Cruz

La voie du chemin de fer continue de descendre après Orizaba, de sorte que peu à peu l'on se sent revivre. L'homme n'est pas fait pour respirer en haut d'une montagne, et lorsqu'il s'installe pour des siècles à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, comment ne pas s'attendre à quelque bouleversement? D'abord les Aztèques, puis les Espagnols durent s'emplir les poumons d'un air raréfié, et la bonté humaine se dessécha en eux comme une fleur introduite dans un récipient où l'on a fait le vide. Nous descendions presque à pic vers la plaine exagérément tropicale. Ce n'est qu'à mi-chemin que nous commençâmes à découvrir des traces de vie normale.

Près de la voie ferrée, se disputait un match de football; la moitié des joueurs se contentaient de se rouler sur l'herbe; dans des petites baraques, on vendait des bonbons et des jus de fruits; entre les poteaux de but, un cavalier se dressait comme une statue... A Fortin, les marchandes de fleurs couraient le long du train en criant : gardénias, gardénias! Pour vingt centavos, et même moins, vous pouviez acheter un tube de bois creux d'une trentaine de centimètres de long plein de ces fleurs. Le compartiment se mit à embaumer autant qu'une serre chaude : des bouquets pendaient aux filets à bagages. Des fleurs à tige courte étaient plantées dans une canne comme les rayons d'une étoile autour d'un unique bouton d'hibiscus écarlate. Ici, l'on pouvait dénombrer ses trésors : ravissantes églises baroques, confiance en Dieu, jets d'eaux et fleurs... on s'imprégnait du goût de la vie, avant que la route ne se perdît sans espoir de retour, avant qu'elle ne plongeât dans la plaine fièvreuse et torride.

Ce moment passa presque aussi vite qu'un rêve, lequel, s'il faut en croire la tradition, ne dure que quelques secondes : à Cordoba, des politiciens montèrent dans le train. Comme le son enroué de la cloche qui tinte le long de l'escalier de pierre d'une école, ce fut le signal d'un jour nouveau. Ils fixèrent une oriflamme à l'extérieur de la voiture, se penchèrent par les portières en criant, et en s'accrochant à des cordes, tandis que le train plongeait dans les énormes ravins qui nous rapprochaient de la plaine. Ils étaient ivres : ils transportaient avec eux, en guise de bouffon dont ils s'amusaient, un jeune homme pris de boisson, au visage mince et égaré qui battait l'air de ses mains et poussait des cris de coq. D'horribles spasmes lui tordaient la gorge; il agitait les mains, montrait la langue, buvait avidement de la bière chaude et fournissait à brûle-pourpoint des explications stridentes en désignant du doigt la toiture et en vrombissant comme un aéroplane. Au dehors, la végétation s'étiolait dans le sol noir et sans remède; quelque part, au loin, de l'autre côté du plateau, l'on vit peu à peu clignoter un phare à mesure que le soleil baissait à l'horizon.

A Vera Cruz, un gros porteur homosexuel essaya d'un air

espiègle de s'emparer de ma valise. J'allai m'asseoir dans le petit jardin devant l'hôtel Diligencia où les ventilateurs tournaient et où les jeunes filles allaient et venaient dans la chaleur lourde, sous le ciel profond. Des voyageurs de commerce en costume de coutil blanc, immobiles et flasques, jouissaient de cette nuit romantique. Des petits tramways ouverts étincelants s'arrêtaient et repartaient comme les wagonnets des montagnes russes. Un orchestre jouait quelque part et un Américain de la Pennsylvanie aux yeux bouffis d'insomnie me mettait en garde contre la Havane en fixant d'un air morne l'autre extrémité du jardin illuminé.

— C'est abominable, me disait-il, ce qu'ils font. J'ai visité Paris et je suis de force à supporter pas mal de choses, mais ces Cubains... ce qu'ils peuvent vous montrer...

On eût dit que le monde venait enfin d'être découvert par les plus innocents de ses habitants.

VOYAGE DANS L'OMBRE

2

UN BEAU JOUEUR

Je ne m'attendais pas à partir si vite. Je pensais que j'allais demeurer quelque temps à Vera Cruz, m'habituer à l'extrême chaleur, lire un peu plus de Trollope et me reposer. C'est une ville joyeuse et jolie avec ses petites maisons à balcons, ses boîtes et ses cadres à photographies garnis de coquillages, ses chapelets de coquillages, et ses *cantinas* ouvertes sur la rue pour profiter de la moindre brise fraîche. Dans cette sordide Villa del Mar qu'un tramway reliait à la ville, l'on trouvait une grande salle de danse faite d'un plancher bâti sur pilotis entourée de petites maisons malpropres tachant comme des souillures les collines de sable argenté. Une petite fille de deux ans toute blonde dormait, fatiguée, dans les bras de sa nourrice, l'air aussi frêle et délavé qu'un coquillage, ses petites oreilles déjà percées et

garnies de boucles, son poignet décharné entouré d'un bracelet, portant depuis sa naissance ainsi que des menottes, les liens absurdes de la mode... Symbole de la pureté qui agonisait dans ce port de mer tropical.

Mais je revins en ville, en passant devant la banque où les gens se ruaient pour avoir des devises. Ils faisaient la queue, montaient sur le rebord des fenêtres et se poussaient pour arriver jusqu'au comptoir où l'on échangeait leurs billets contre des pièces d'argent... tout ceci à cause de l'expropriation des puits de pétrole. Je poussai la porte en va-et-vient du vice-consulat et j'aperçus le consul qui examinait avec le plus grand sérieux ses tickets de Loterie de la semaine comme s'il se fût agi d'un jeu d'adresse. Il m'apprit, l'air très mal à l'aise, qu'un bateau appareillait pour Tabasco ce soir-là. Ce consul était américain; il me considérait comme un fou; jamais il n'avait entendu dire qu'un étranger eût pris l'un de ces bateaux :

— Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez, me dit-il.

— Sont-ils très petits?

— Petits?

Les mots lui manquaient. Il poursuivit :

— On me donnerait mille dollars que je ne mettrais pas les pieds sur un de ces bateaux.

— Est-ce qu'ils ne sont pas sûrs?

— Ils ne coulent pas souvent, répondit-il, à condition de ne pas cogner dans le vent du Nord.

— Mais la saison de la bise est passée...

— On ne sait jamais. En tout cas, dit-il avec un humour sombre, on vous assure pour cinq mille pesos quand vous prenez votre billet.

En prenant mon billet dans les bureaux de la compagnie de navigation, j'eus de nouveau la sensation gênante qu'on me considérait comme un aliéné — ou comme un ignorant; les employés avaient l'air de parler de moi entre eux avec pitié et avec amusement... surtout avec amusement.

Cet après-midi là, j'engageai un guide — un jeune homme pétulant et dodu qui ressemblait à un garçon coiffeur — pour faire des achats en ville et voir les rares endroits intéressants : la petite église trapue bâtie par Cortès, la

plus ancienne d'Amérique, fermée de barreaux et de verrous et noircie par les flammes. La populace avait essayé de l'incendier deux mois avant; ces gens n'agissaient pas tout à fait par anticléricalisme (ils avaient épargné le presbytère), ils incendiaient simplement pour ennuyer leur nouveau maire qui n'était pas de Veracruz. Au moment où nous montions en tramway, mon guide rencontra un ami, un homme grand et gros vêtu d'une combinaison de mécanicien et qui riait sans cesse. Nous descendîmes du tram au premier arrêt pour nous asseoir dans une « cantina » et boire de la bière.

— Il est toujours comme ça, me dit le guide, il rit tout le temps.

On ne pouvait prononcer une seule parole qui ne contribuât à entretenir cette énorme flamme d'hilarité : elle ronflait comme un feu de cheminée, happant tous les mots comme des débris de papier. « Je crois... », « Savez-vous... » Pas le temps de finir une phrase. C'était un employé de la douane, à ce que m'apprit le guide, et l'homme me rugit au creux de l'oreille ces paroles mystérieuses : « Je dédouane aussi pour ma fiancée », accompagnées d'un regard paillard et d'un hoquet. J'avais l'impression que j'essayais de lire Rabelais dans l'original. Sa gaîté bruyante rompit la glace entre mon guide et moi... nous devînmes un trio d'amis. Le temps pour lequel j'avais loué le guide touchait à sa fin; il me déclara qu'il était trop tard pour qu'il trouvât d'autres clients cet après-midi-là et qu'il pouvait tout aussi bien demeurer avec moi... en ami. Il était venu de Tabasco, bien des années auparavant par le bateau même que je m'apprêtais à prendre : le *Ruiz Cano*.

— Rien, me dit-il, rien au monde ne me ferait reprendre ce bateau. Vous ne pouvez pas savoir... c'est terrible.

— Après tout, répondis-je, pris de trac, peut-être que je ne partirai pas. Je pourrais faire changer mon billet et m'embarquer sur un autre bateau.

L'homme de la douane s'esclaffa.

— Les autres bateaux, m'expliqua le guide, sont plus petits. Le *Ruiz Cano* est à fond plat. C'est une bonne chose.

Ça ne coule pas facilement. Et ils payent cinq mille pesos si quelque chose arrive.

— A qui les payent-ils?

— A votre femme et vos enfants.

— Mais ma femme et mes enfants sont en Angleterre.

— Naturellement, poursuivit-il, ils seraient forcés de prouver qui ils sont. Ce ne serait pas facile. Beaucoup de cet argent serait absorbé par les honoraires des hommes de loi. Ça ne vaudrait peut-être pas la peine de discuter.

— Ils ne sauraient d'ailleurs même pas qu'on le leur doit.

— Écoutez, me dit-il, demain matin je vais aller voir le Consul et lui dire que vous êtes parti sur ce bateau et que s'il arrive quelque chose il faut qu'il réclame l'argent pour le remettre à votre famille.

Je n'aimais pas du tout la façon sérieuse dont il considérait cette histoire d'assurances : ses propos étaient macabres. Le bateau ne pouvait pas être aussi pourri que cela.

Il l'était. Il était pire.

Nous y arrivâmes, moi portant mon unique valise, en taxi cahotant sur le quai du port de Vera Cruz. Un paquebot anglais d'environ dix mille tonnes était en cale sèche, il y avait quelques caboteurs en rade et, au large, dans le golfe, un torpilleur gris.

— Voici le *Ruiz Cano*, dit le chauffeur du taxi.

Je ne distinguai rien. Nous avions aperçu des charbonniers. Mon regard avait passé, sans le voir, par-dessus le *Ruiz Cano* rangé le long du quai : sorte de péniche plate entourée de quelques mètres de rambarde démolie avec une vieille cheminée qu'on pouvait presque toucher de la main sans quitter le quai, une cloche suspendue à un vieux morceau de ficelle usée, une lampe à pétrole et un paquet de dindons entravés. Une seule petite chaloupe moisie pendait, l'air absolument inutile, à ses bossoirs.

J'avais imaginé quelque chose de la taille des charbonniers qu'on voit devant Wapping, mais ceci! Je n'aurais pas osé descendre la Tamise dans cet objet. Quarante-deux heures environ de navigation dans l'Atlantique, en

plein golfe du Mexique... jamais, de toute ma vie, je n'eus aussi peur.

Chargés de ma valise, nous enjambâmes la rambarde, et un marin nous fit descendre quelques marches jusqu'à la chambre des machines où un unique moteur, vieux et graisseux, gisait dans sa petite niche, comme un éléphant abandonné. Il y avait, près de cette machine, deux cabines qui étaient de sombres cellules fermées au cadenas contenant chacune six couchettes de bois fixées au mur. Je posai ma valise sur une des planches et remontai tristement vers la lumière déclinante de cet après-midi tropical. J'avais le sentiment que mon voyage ne faisait que commencer; Laredo n'était pas la frontière et je pensai avec nostalgie à mon premier hôtel mexicain, à M. Arabin et au tonnerre qui grondait au-dessus du gratte-ciel, de l'autre côté de la frontière, aux États-Unis.

— Allons boire quelque chose, dis-je.

Le bateau ne partait qu'à huit heures...

Nous retournâmes au Diligencia et je commandai de quoi manger, un double tequila pour chacun et de la bière. Une petite fille vendait des billets de loterie et j'en achetai un — le premier que j'eusse jamais acheté — pour donner un gage à la destinée. Après les tequilas je commençai à me sentir mieux, à penser à moi-même en termes grandiloquents, comme à un intrépide aventurier. Mon ami lui aussi s'épanouissait... comme il aurait voulu m'accompagner! Il aimerait pouvoir me prouver, disait-il, qu'un Mexicain peut être « aussi beau joueur » qu'un Anglais. Il allait venir avec moi non pas pour me servir de guide, mais en ami. Il ne me ferait rien payer. Nous allions fendre les flots ensemble jusqu'à Chiapas et passer notre temps en conversations intéressantes.

— Pourquoi pas? dis-je.

— Je n'ai pas de vêtements.

— Prenons un taxi et allons en chercher chez vous.

— Pas le temps.

— Alors, nous en achèterons à Tabasco.

Le second tequila opérait et mettait dans ses yeux une lueur de folle audace.

— Très bien, dit-il. Voici qui est conclu. Je vais prouver qu'un Mexicain peut se montrer aussi beau joueur... Je pars avec vous, comme je suis.

Nous scellâmes l'engagement en choquant deux autres verres de bière et nous échangeâmes de grandes poignées de mains d'ivrognes.

Un petit garçon qui portait un chien dans les bras s'arrêta sur le trottoir pour nous contempler d'un air ébahi. Mon ami le héla : c'était un neveu dont il prenait soin pendant que sa mère était à Mexico.

— Je pars ce soir pour Tabasco, dit l'oncle, avec cet Anglais. Comme je suis. Pour prouver... Peux-tu te débrouiller tout seul pendant que je serai parti? Trois ou quatre semaines. As-tu assez d'argent?

Le petit garçon, enthousiasmé, battit des mains. On pouvait voir luire en ses yeux de dix ans le culte du héros. Il se jeta au cou de son oncle et embrassa de toutes ses forces le petit homme rondelet. Un couple d'Anglais du paquebot de plaisance, assis à une table voisine, regardait cette scène avec un air d'intense désapprobation, soupçonnant là je ne sais quelles turpitudes latines. Nous achetâmes du jambon et montâmes tous les trois dans un taxi. Le chauffeur refusa de prendre le chien qui courut derrière et franchit en fraude les grilles des docks sous le nez de la sentinelle. Il faisait alors tout à fait nuit; on jouait de la musique sur le paquebot de plaisance, mais sur notre péniche ne luisait aucune lumière sauf la lampe à pétrole de l'avant. De petits groupes de gens étaient massés sur le quai, quelqu'un pleurait et les dindons s'agitaient avec des bruissements. Mon ami se mit à donner des explications à tout le monde : il fut bientôt entouré d'un cercle d'admirateurs :

— Je pars tout à l'heure pour Tabasco. Comme je suis. Pas de vêtements de rechange. Parce que cet Anglais est mon ami. Je vais lui prouver qu'un Mexicain peut se montrer aussi beau joueur qu'un Anglais.

Je me sentis déborder d'un immense respect de moi-même pour avoir fait naître en quelques heures une amitié aussi grande. A côté de nous, le petit garçon étreignait son

chien. Mon ami le supplia de dire si *vraiment*, il était capable de se débrouiller tout seul. Un vieux veilleur de nuit apparut près de notre groupe et offrit de se charger des derniers messages. Puis nous grimpâmes à bord et le petit garçon rentra à la maison avec son chien, emportant dans son cœur l'image exaltante de la merveilleuse aventure de son oncle.

Nous nous trouvâmes tout d'un coup dans le noir et le froid. Je dis à mon compagnon que j'avais en bas un chandail que je pouvais lui prêter. Frissonnants, nous nous assîmes sur un banc. L'eau clapotait, les dindons s'agitaient, le doute naissait. Ensuite, le Capitaine arriva à bord : c'était un homme corpulent, plutôt jeune, en bras de chemise, et qui ne répondit que par un grognement lorsque mon ami se mit à débiter son antienne... Pas de vêtements de rechange... Comme je suis... Aussi beau joueur...

Le capitaine monta dans sa minuscule passerelle et changea de pantalon dans l'obscurité. L'équipage, puis les autres passagers embarquèrent : deux jeunes filles qui voyageaient avec leur frère, une vieille femme, une famille tout entière enveloppée de couvertures et qui, couchée au milieu des dindons, encombrait le pont du bateau (il était impossible de voir de combien de personnes se composait cette famille... elles se séparèrent plus tard, quand le jour revint, et devinrent trois ou quatre enfants dont un nourrisson avec un homme et une femme). Les jeunes filles chantaient doucement à l'arrière lorsque les machines commencèrent à haleter; le bateau se mit à trembler, les objets s'entrechoquèrent et nous nous écartâmes du quai, d'un mètre environ.

Je regardai mon ami; une brusque et violente indécision lui monta aux yeux comme un visage apparaît à une fenêtre.

— Avez-vous réellement envie de venir avec moi? lui demandai-je.

Il balbutia quelque chose au sujet de son neveu... impossible de le laisser seul... et se glissa jusqu'à la chaloupe. Les vieux bossoirs surtendus craquaient... nous n'étions

qu'à un mètre du quai. Mon ami se ramassa sur lui-même et prenant son élan sauta et retomba sur ses genoux.

— Si j'avais eu des vêtements de rechange, cria-t-il...

Une bonne raison de trop, et nous nous fîmes des signes d'adieu d'un air penaud. Mais il recouvra bientôt tout son entrain et se mit à expliquer aux gens qui étaient sur le quai qu'à cause de son neveu... Nous étions parvenus à force de trépidations hors de portée de leurs voix.

Il n'y avait de lumière ni sur le pont exigu, ni en bas, à part la lampe à pétrole qui brûlait à l'avant. Les projecteurs du paquebot anglais passaient bien au-dessus de nos têtes, sans nous toucher de leurs feux, et le capitaine inscrivait des notes dans son journal de bord à la lueur d'une lampe électrique de poche qu'un marin tenait pour l'éclairer. Une heure après, une ampoule nue s'alluma au-dessus d'un lavabo de fer blanc à l'entrée des cellules de l'entrepont, et le vent se leva. Nous pénétrâmes dans le golfe au milieu d'une obscurité presque totale.

Le golfe

Il n'y avait dans la cabine aucune distinction de sexes : sur la couchette au-dessous de la mienne une femme resta couchée pendant les quarante-deux heures de traversée sans bouger, ni manger. Un jeune maître d'école occupait à ma gauche un compartiment qu'il laissa, en montant sur le pont, couvert d'une litière de pamphlets... sur la querelle des pétroles, sur l'Église... Il les prêtait aux hommes de l'équipage — on tombait sans s'y attendre sur un marin, accroupi près du canot de sauvetage, plongé dans la lecture du message du Président au peuple. Pendant tout le temps que les Compagnies faisaient appel à la Cour Suprême et que le Ministère du Travail défendait sa propre cause, les imprimeurs avaient évidemment travaillé sur ce message; longtemps avant que la Cour Suprême n'eût conclu en faveur des ouvriers et que les Compagnies n'eussent refusé de rendre effective la sentence arbitrale, longtemps avant que l'expropriation ne fût annoncée, le Président avait

fait composer son message. Ce message me suivit partout : les gens le lisaient jusque dans les auberges les plus isolées du Chiapas.

Le bateau roula toute la nuit d'une manière horrible. Je me demandais si le vent soufflait du Nord, mais au fond cela m'était devenu indifférent. C'est *avant* de traverser une frontière que notre cœur connaît l'appréhension. Je restai étendu sur ma couchette de bois, tout habillé, rempli d'un vague étonnement et d'une vague curiosité. La chose était vraiment trop étrange, trop inexplicable... Je traversais le Golfe sur un rafiot mexicain plat qui roulait. Pourquoi? A ma droite, une jeune fille était étalée à plat ventre, et ses jambes étaient éclairées jusqu'aux cuisses par la trouble lumière qui venait de la lampe placée dans le couloir. Le maître d'école ébaucha avec elle un flirt timide, sur un ton protecteur; il lui prêta un exemplaire du message du Président; elle lui prêta en échange un vulgaire recueil de chansons et joignant leurs voix, ils se mirent à fredonner très doucement dans cette nuit alourdie par l'odeur du pétrole. Mes bottes de cheval qui n'avaient pas trouvé place dans ma valise roulaient çà et là, mêlées au paquet de jambon, à mon casque colonial et à ma lampe électrique.

Quand revint le matin, je montai sur le pont. Les grandes lames de l'Atlantique roulaient sous un ciel gris et froid. Le frère des jeunes filles gisait sur une natte de paille dans la pose abandonnée des gens qui ont le mal de mer. Une trappe formant table s'abattit et le déjeuner du matin descendit par un panneau qui venait du pont, en passant par la chambre des machines — c'était une miche de pain et une assiettée de débris anonymes de poisson, où les yeux blancs ressortaient mélancoliquement. Je ne me sentis pas le courage de m'y attaquer, et je me dirigeai hardiment vers les cabinets : un horrible et unique placard dans la chambre des machines, sans aération, sans chasse d'eau, et où demeuraient les excréments de je ne sais combien de jours et combien de traversées. Ceci m'acheva pour le reste de la journée. Je retournai m'étendre sur mon étagère où je passai le matin et l'après-midi; je n'en sortis qu'une seconde fois avant la nuit.

Le lendemain matin, la situation était encore pire... aucune amélioration. Le soleil brûlant développait toutes les odeurs exhalées par l'antique petit bateau. Par deux fois, je dus me ruer aux cabinets et la seconde fois la porte tout entière me resta entre les mains et tomba sur le parquet de la chambre des machines. Ensuite, comme la matinée s'achevait, nous entrâmes dans des eaux plus calmes, et je remontai sur le pont — il mesurait une vingtaine de pieds de chaque côté de la cheminée et il y avait deux bancs sur lesquels pouvaient s'asseoir environ une douzaine de personnes. Le capitaine était à l'avant, avec un cure-dent planté dans les cheveux, et partout où l'on allait, on rencontrait des matelots occupés à rajuster leur pantalon. La côte était en vue : une longue et basse ligne d'arbres poussant dans le sable et qui rappelait l'Afrique Occidentale. Je mangeai un biscuit de marin en guise de grande réjouissance. Toutefois, j'avais plus soif que faim, mais il n'y avait à bord ni bière ni eau minérale; aux repas, figurait une ignoble imitation de café, mais à part cela, on ne trouvait d'eau que dans un filtre en fer blanc d'une propreté douteuse accroché au-dessus du lavabo, lequel fut à sec au bout de douze heures.

FRONTERA

Nous arrivâmes à Frontera à deux heures quinze, ayant mis quarante et une heures à venir de Veracruz dans une chaleur épouvantable : je n'avais connu de canicule semblable qu'à Monrovia, mais El Frontera comme Monrovia est un peu rafraîchi par l'air de la mer. Pour savoir à quel point le monde peut être torride il me fallait attendre d'arriver à Villahermosa. Des nageoires de requins glissaient comme des périscopes à l'embouchure du fleuve Grijalva, scène du premier débarquement des Conquistadores au Mexique avant que leurs navires ne repartissent pour Veracruz. Frontera elle-même était cachée à la vue par une courbe du fleuve; deux ou trois antennes télégraphiques surgies des bananeraies et des huttes de palmes perçaient le ciel éblouissant; on eût dit que l'Afrique se regardait

dans un miroir par-dessus l'Atlantique. De petits îlots de nénuphars arrivaient de l'intérieur du pays en voguant au fil de l'eau et les carcasses de vieux bateaux échoués étayaient les berges.

Puis, après un coude du fleuve, ce fut Frontera, la frontière. Elle gardera pour moi ce nom, bien que les Autorités du Tabasco l'aient rebaptisée Puerto Obregon : la Presidencia, un vaste entrepôt, une rue blanche rongée de lumière qui file entre des huttes de bois, des boutiques de coiffeurs et les inévitables dentistes, mais pas la moindre *cantina* car la prohibition règne dans l'état de Tabasco. Aucune boisson alcoolisée n'y est permise, sauf la bière, et elle coûte un peso la bouteille, ce qui est ruineux pour le Mexique. Les nénuphars suivirent le courant et nous dépassèrent; le fleuve se partagea à un demi-mille du rivage pour entourer une île verdoyante et les busards aux petites têtes idiotes, aux ailes poussiéreuses et touffues, vinrent par bandes frôler en bruissant la mâture. On était en période d'élection : le nom de Bartlett apparaissait partout flanqué d'une étoile rouge. Les soldats restaient à l'ombre de la Presidencia d'où ils nous regardaient nous amarrer de guingois à la berge du fleuve.

C'était le Tabasco, l'état isolé, marécageux, puritain, de Garrido Canabal. On disait que Garrido avait fait démolir toutes les églises; il avait organisé une milice de Chemises Rouges qu'il allait jusqu'à faire pénétrer dans le Chiapas, au delà de la frontière, en quête d'une église ou d'un prêtre à supprimer. Les maisons particulières étaient fouillées, et si l'on y trouvait des emblèmes religieux, leurs possesseurs étaient jetés en prison. Un jeune homme que je rencontrai à Mexico — ami de la famille de Garrido — fut emprisonné pendant trois jours pour avoir porté une croix sous sa chemise; le dictateur était incorruptible. Un journaliste qui partait pour le Tabasco où il comptait prendre des photographies, fut tué d'une balle de revolver au moment où il montait en avion à l'aérodrome de Mexico. Tous les prêtres de cet État avaient été pourchassés et fusillés; il n'en restait qu'un qui vécut dix ans dans les forêts et les marécages, ne s'aventurant hors de sa cachette

que la nuit; on me raconta que les rares lettres qu'il écrivit trahissaient une affreuse sensation d'impuissance — vivre dans ce danger constant, avec cette impossibilité presque totale d'exercer son ministère, cela valait-il la peine de subir toute cette horreur? Garrido est maintenant à Costa Rica, mais sa politique continue... Les douaniers montèrent à bord et j'entendis grincer leurs étuis de revolver quand ils enjambèrent la rambarde vermoulue. Je me rappelai qu'il y avait une bouteille d'alcool dans ma valise.

Leur fouille n'était pas une simple formalité. Ils visitèrent non seulement tout le bateau, mais aussi la cabine du capitaine : je les vis regarder sous sa couchette. Ils cherchèrent à tâtons dans l'intérieur de la chaloupe de sauvetage et se firent ouvrir le petit buffet où l'on rangeait les assiettes et les couteaux. Ensuite, les voyageurs reçurent l'ordre de descendre et d'ouvrir leurs bagages : je me hâtai d'oublier tout ce que je savais d'espagnol. Ils vinrent à moi et me donnèrent des explications par gestes. Impossible de prolonger, il fallut descendre. Mais les employés de la douane étaient à bout de souffle : dans la cabine, la chaleur était épouvantable; douaniers et passagers s'entassaient les uns sur les autres — j'en sortis subrepticement et personne ne s'en aperçut. Sur le quai, on déchargeait de la bière — c'était notre principale cargaison : cent cinquante douzaines de bouteilles qui ne pouvaient être vendues que par les agents du Gouvernement. Le puritanisme rapporte.

Je descendis un moment à terre. Il n'y avait rien à voir qu'une petite *plaza* poussiéreuse, où se dressaient quelques éventaires de boissons gazeuses aux jus de fruits, un buste d'Obregon sur une colonne, deux boutiques de dentiste et une de coiffeur. Des buses étaient tapies sur les toits. Cet endroit était en proie aux nécrophages : des requins dans le fleuve et des vautours dans les rues.

J'avais une lettre d'introduction auprès du négociant à qui appartenait l'entrepôt du port : vieillard à la barbiche en pointe qui ne savait pas un mot d'anglais. Je lui dis que je voulais aller de Villahermosa à Palenque. Il tenta de m'en dissuader : il ne s'agissait que de cent milles, mais

cela me prendrait peut-être huit jours. D'abord, comme il n'y avait pas de routes, sauf sur quelques milles autour de la capitale, je serais obligé de retourner à Frontera, puis il me faudrait attendre un bateau qui remontait une autre rivière jusqu'à Montecristo — qui s'appelait maintenant Zapata. Là, je pourrais me procurer des chevaux. Mais le voyage par fleuve prendrait deux ou trois jours, dans des conditions... horribles. Après tout, observai-je, j'avais supporté le *Ruiz Cano*. Le *Ruiz Cano*, répondit le vieil homme, est un beau bateau... Je rentrai à bord très déprimé. On déchargeait toujours de la bière; on ne partirait sûrement pas le soir même, car il y avait encore dix heures de navigation pour arriver à Villahermosa, et la traversée ne pouvait se faire que de jour.

Au coucher du soleil, les moustiques commencèrent leur ronron, terrifiant, ininterrompu, comme un bruit de machine à coudre. On avait le choix entre deux maux : se laisser dévorer sur le pont (au risque d'attraper la malaria) ou suffoquer dans l'épouvantable chaleur de la cabine. Le seul hublot était fermé par crainte des maraudeurs; les moustiquaires interceptaient les moindres souffles d'air qui restaient. Il n'était que huit heures. Je m'allongeai tout nu sous la mousseline et je transpirai; toutes les dix minutes, j'essayais de me sécher avec une serviette éponge. Je m'endormis, me réveillai, puis me rendormis. J'entendis quelque part quelqu'un qui parlait anglais — d'une voix de tête, un anglais exagérément civilisé, qui n'avait rien d'américain. J'eus l'impression qu'on avait dit le mot « interprète ». C'était sans doute un rêve et pourtant je garde le souvenir d'avoir entendu longtemps le son de cette voix cultivée et calme, souvenir inséparable de la sensation de ma peau ruisselante, du bourdonnement des moustiques, de ma montre qui marquait 10 h. 32.

Le fleuve

Je fis un tour avec un des marins et nous bûmes d'affreuses limonades aux fruits trop sucrées dans une échoppe du marché. Puis il essaya, sans grand espoir, de

me vendre son portefeuille d'occasion, en crocodile, pour trois pesos, ce qui est à peu près le prix d'un crocodile entier. Ensuite, à neuf heures trente, nous appareillâmes pour remonter ce fleuve monotone mais non sans beauté, et pénétrer à grand renfort de trépidations et de craquements jusqu'à l'intérieur du pays. Il y a toujours quelque chose de très exaltant dans la découverte d'un pays inconnu qu'on pénètre en partant de la mer. Tout le long des rives basses poussaient des bananiers ou des cocotiers; parfois, un cours d'eau tributaire se détachait mollement et transportait ses eaux boueuses Dieu sait où.

Un marin vint me dire qu'il y avait un second *gringo* (1) à bord; il était assis sur un banc, de l'autre côté de la cheminée. Le bateau regorgeait maintenant de passagers embarqués à Frontera, et c'est là que le *gringo* était monté à bord, malade, mal rasé, coiffé d'un vieux chapeau noir graisseux. Il n'était pas très beau à voir, à côté de sa femme métisse et de leurs deux petits garçons d'un blond délavé dont les paupières transparentes tombaient sur leurs lourds yeux noirs mexicains. Je ne me doutais pas alors que j'étais destiné à passer des jours et des jours en sa compagnie.

C'était un dentiste, un Américain, Doc Winter, et il y avait cinq ans qu'il n'était allé de Frontera à Villahermosa. Pas plus tard que la veille, la longue maladie dont il souffrait était arrivée à son point aigu. « Si je ne pars pas d'ici », avait-il déclaré, « je crois que je vais mourir ». Il avait essayé de faire à pied les deux cents mètres de sa maison au bateau pour prendre son billet, sans y pouvoir parvenir. Il avait dû envoyer sa femme, et ma foi ce matin, à grand-peine, il s'était traîné jusqu'au pont, puis jusqu'à ce banc, et il n'allait certainement pas en bouger pendant une heure ou deux. A Villahermosa, il y avait un médecin anglais — qui ne savait pas beaucoup d'anglais et n'avait jamais quitté le Mexique, mais il était anglais, ça ne faisait pas de doute — le Dr Roberto Fitzpatrick, et il allait le guérir. C'était l'estomac, mais ce dont il avait le plus

(1) Terme assez méprisant dont les Mexicains désignent les Américains du Nord et en général les Anglo-Saxons.

besoin c'était d'un changement d'air, voilà tout, et le visage occidental, gros et hirsute, renifla pour essayer de capter une brise au-dessus de ce fleuve apathique et brûlant.

Je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qui l'avait amené à Frontera où il était le seul étranger, et comment il gagnait sa vie dans ce sinistre petit port. La solution du second problème était évidemment, j'aurais dû le deviner, la multiplicité des dents aurifiées. Dans tous les visages, elles lançaient leurs éclairs vers vous comme autant de traits de fausse *bonhomie* (1). Il avait, disait-il, la meilleure clientèle de Frontera, et cette minuscule ville faisait vivre au moins trois dentistes. Les gens aimaient mieux venir chez lui qu'aller consulter leurs compatriotes qui les traitaient comme des chiens. Aussi ses confrères le haïssaient-ils. Ils n'auraient pas hésité à le tuer, disait-il, s'ils avaient eu assez de cran. Un jour, en fait, un type armé avait tenté sa chance : il était entré dans son cabinet de consultation et au lieu de s'asseoir, il avait sorti un revolver. Doc Winter était encore jeune à cette époque-là : il lui avait envoyé un coup de pied dans le ventre, avait fait voler le revolver en l'air et d'un direct à la mâchoire avait descendu l'agresseur. A chaque bruit de ferraille dans les machines, il gémissait légèrement et ses poumons avides cherchaient l'air. Il faisait l'effet d'un emballage solide, portant l'inscription « fragile » à cause de son contenu.

Quel pays! s'écriait-il sans cesse. Dieu, quel pays! Il était forcé de faire venir de Mexico des appareils dentaires japonais parce qu'ils sont meilleur marché, et ils ne duraient pas longtemps — ils se détraquaient souvent sans qu'il s'en soit servi plus d'une fois. Il était miné par le désir de partir, mais comment faire? Chaque fois qu'on était arrivé à économiser de l'argent, il y avait une révolution. Maintenant, c'était cette affaire des pétroles, la chute du change... il avait entendu dire qu'à Mexico, vous pouviez changer cinq pesos contre un dollar. Oh! la vie à Tabasco avait été prospère, autrefois, au temps où les gens achetaient encore des mobiliers d'acajou. Il y avait beaucoup

(1) En français dans le texte.

de négociants américains à ce moment-là, des marchands de bois. C'est pourquoi l'on trouve chez les Mexicains des noms comme Bartlett. Ils étaient venus du Sud des États-Unis après la Guerre Civile, avaient épousé des indigènes, oublié leur langue maternelle et adopté la nationalité mexicaine. Mais il ne restait plus beaucoup d'argent à Tabasco : tout y pourrissait entre les fleuves.

Tout de même, dis-je, je pense que l'on doit s'y sentir mieux qu'au temps de Garrido.

— Jamais de la vie, répondit-il. Au moins, il y avait de la discipline. Garrido, lui, était très bien, mais ses amis sont allés trop loin. Tenez, cette femme que vous voyez, mon épouse, c'est sa nièce. J'étais le dentiste de Garrido à Villahermiosa. Il n'en aurait pas voulu d'autre.

— Vous payait-il?

— Je n'envoyais jamais ma note. Pas si fou. Mais il me protégeait. Le grand tort qu'il a eu, c'est d'agir contre l'Église. C'est toujours une mauvaise affaire. Il serait encore au pouvoir s'il n'avait pas attaqué l'Église.

— Mais n'a-t-il pas obtenu ce qu'il voulait : pas de prêtres, pas d'églises...

— Oh! répliqua-t-il avec une absence totale de logique, ils se moquent de la religion par ici. Il fait beaucoup trop chaud.

Ceci, du moins, était incontestable — la chaleur augmentait, non seulement parce que le jour montait, mais à mesure que le bateau, par les sinuosités du fleuve, s'enfonçait dans le Tabasco.

— Il fait bon et frais à Frontera, dit le dentiste. Ce n'est pas comme à Villahermosa.

Environ deux heures de l'après-midi, nous nous échouâmes — le bateau fit violemment marche arrière, se balança d'un bord sur l'autre, monta sur la berge, recula d'une glissade et se retrouva finalement à sec, ensablé, sans espoir. Nous eûmes pourtant une chance : nous avions choisi le seul endroit de tout le fleuve où il passât un autre bateau pour nous aider. Il ne s'était pas écoulé plus de vingt minutes qu'il tourna le coin et apparut, lourd, poussif, traînant un train de péniches chargées de bananes. Nous

avions intolérablement chaud depuis que nous étions immobilisés sur ce banc de sable, et nous demandâmes à grands cris quelques bananes; alors, de l'air indifférent qu'on a pour jeter du grain aux poules, les hommes nous en lancèrent par grappes, par régimes de cent bananes au moins, comme si ces fruits avaient été autant de mauvaises herbes. Ensuite ils s'attachèrent à nous à l'aide d'une chaîne et nous prirent en remorque pour nous tirer de notre sable. « Camarades! » cria le capitaine, le poing levé.

Avec la nuit, la nuit brusque, hâtive des tropiques, sortirent les lucioles, grands globes de lumière mouvante, semblables aux lampadaires d'une ville, éclairant de lueurs vacillantes le sommet des bananiers. Parfois, des Indiens passaient en pagayant dans un canoë blanc, silencieux et transparent comme un insecte marin et les lampes à pétrole, placées à l'avant et à l'arrière, donnaient un aspect anguleux et théâtral aux feuilles en forme de sabre qui poussaient sur la rive. Le vrombissement des moustiques arrivait presque à couvrir le bruit des machines. Ils arrivaient de la terre par nuages, et se grillaient aux lampes à pétrole. Je me demandais avec anxiété ce qui se passerait si nous étions échoués à cette heure-là, sans espoir d'être délivrés avant le jour, avec, à bord, près de cinquante passagers et sous l'assaut bruyant, ininterrompu des moustiques. Bien entendu, un commencement d'échouage se produisit. Quelqu'un dirigeait le petit phare d'une lampe électrique de poche sur un homme qui, penché à l'avant, prenait le fond; le bateau oscillait d'avant en arrière, roulait sur ses flancs, se déplaçait de quelques centimètres à la fois. Des cris montaient vers la petite passerelle, annonçant les sondages : « *Seis, Siete* », puis dégringolaient à « *tres, tres* ». Alors la lumière électrique se mettait à baisser et à mourir, on remplaçait l'ampoule : « *Seis, siete, cuatro* ». Pendant près d'une demi-heure, nous fûmes ballottés doucement par la rivière, avant de nous dégager.

Et puis, soudain, environ onze heures après notre départ de Frontera, Villahermosa surgit à nos yeux, derrière un tournant. Depuis douze heures nous n'avions vu, à droite

et à gauche, que des arbres; nous n'avions avancé que dans les ténèbres et voici qu'en un coup de théâtre mélodramatique, apparaissait une ville — des lumières qui se reflétaient jusque dans l'eau du fleuve, une grande couronne entourée d'un halo fulgurant comme les illuminations d'un casino. Tous les voyageurs en ressentirent le choc — c'était comme si l'on arrivait à Venise au sortir d'une jungle déserte. Certains crièrent triomphalement : *El puerto, el puerto!* et dans la surexcitation générale, nous faillîmes nous échouer une troisième fois, notre avant vire-volta et piqua du nez dans la berge.

★

Le voyage se poursuit. Graham Greene parcourt le Chiapas puis franchit les montagnes pour atteindre Las Casas : tous ces trajets plus pénibles les uns que les autres : chaleur intense, pluies diluviennes, avions attendus qui ne viennent pas, interminables chevauchées à dos de mulets (équipés d'étriers trop courts) — et le retour à Mexico qui aurait pu être agréable est gâté par une crise douloureuse de dysenterie. Tout le temps, Greene a pensé à l'Angleterre comme à une sorte de Terre promise: il y retrouve la mélancolie du ciel de Londres, les quartiers sordides, la menace d'une guerre.

★

UN ÉTAT D'ESPRIT

Des affiches A. R. P. (1) flambant neuves couvraient les parois du hideux tunnel de fer de Vauxhall Bridge, qui passe sous le dépôt de Nine Elms et sous l'enseigne lumineuse préconisant la bière Meux. Il flotte toujours une odeur de gaz à la bifurcation, là où la voie monte et où les trams attendent; un panneau Watney, l'annonce d'un crime sensationnel, des finales de Rugby. Comment un monde semblable ne courrait-il pas à la mort? Je me demandai pourquoi j'avais tant détesté le Mexique : mon pays était donc *ceci*. L'on s'attend toujours à quelque chose de si différent :

Appelant le printemps tout au long de l'hiver
Et pendant le printemps aspirant à l'été
Nous disons, quand les haies se remplissent de vie
Qu'il n'est saison plus belle que l'hiver,
Pour déclarer après que rien ne nous agrée
Tant que n'a pas reparu le printemps.
Sans comprendre jamais que le trouble profond
Qui nous tourmente est l'appel de la tombe.

Dans la grisaille de cet après-midi londonien, entre les tramways, défilaient Clapham Road, cette rue désertique, une chapelle baptiste, des maisons de l'époque victorienne se délabrant au milieu de leurs petits cimetières qui ne sont que pierres et herbes folles, la vitrine d'un marchand de charbon où quelques morceaux d'anthracite étaient exposés dans une corbeille de fer, un magasin de démonstrations d'appareils à gaz, une école secondaire de jeunes filles... J'essayai alors de me rappeler ma haine. Mais un mauvais moment, une fois passé, se teinte toujours de regret. Je me prenais même à regretter le terrain de croquet nocturne, à l'ombre du gratte-ciel de brique rouge partagé en salles de classe : on dirait que partout l'on perde quelque chose que

1. A. R. P, — Air Raid Precaution, défense passive (anti-aérienne).

l'on avait espéré conserver. La jeune fille et l'instituteur socialiste, étendus dans leur couchette à bord du *Ruiz Cano* roulant et tanguant, se fredonnaient l'un à l'autre des chansons qu'ils déchiffraient dans un recueil bon marché. Pourquoi lorsque j'étais sur le Golfe — cela me semblait-il mal et ceci bien ? Impossible de m'en souvenir.

La messe entendue à Chelsea paraissait étrangement irréelle; pas de peon agenouillé les bras en croix, pas de femme se traînant accroupie vers l'autel. Ces attitudes eussent paru aussi choquantes que la vision même du Calvaire. Nous n'usons pas de mortifications. Peut-être avons-nous besoin de violence.

La violence approchait — le Mexique représente un état d'esprit. Nous nous trouvions dans le hideux petit gymnase d'un couvent, il peuvait; au dehors, les cloches appelaient les fidèles à la prière du soir, et un homme expliquait comment on allait évacuer les enfants. Un avion volait bas, des boutiquiers endimanchés, en complets ternes et bon marché, l'écoutaient attentivement tandis qu'une femme sanglotait de façon mélodramatique. La Mère Supérieure — au visage blafard, à la lèvre crispée par un tic — prenait des notes au crayon. Les lignes téléphoniques étaient coupées. Sur le pré communal, l'on installait des batteries anti-aériennes et l'on creusait des tranchées. Et puis, il ne se produisit rien du tout — le grand jeu de la mort fut remis à plus tard. Les automobiles revinrent en longues théories le long de Spaniards Road et parcoururent Hyde Park. La pauvreté et la luxure se lancèrent leurs appels coutumiers à travers la nuit d'hiver tôt venue.

Tandis que dans le Chiapas, les blanches églises tombant en ruines se tendaient vers le ciel sillonné par les avions de Serrabia — comme des visages corrompus par le monde et qui, au long des mois de sécheresse et de pluie, espèrent un bruit de pas, la Voix : « Est-il plus facile de dire que vos péchés seront remis... »

GRAHAM GREENE.

(*Traduit par Marcelle Sibon.*)

LA GAZETTE NOIRE

Le rôle joué par Giovanni Dorigo dans des événements ayant eu lieu, voici plusieurs années, en Angleterre, ne peut se comprendre que si l'on connaît certaines angoisses du passé de cet homme. A présent, il a atteint la paix de la conscience. Il habite un petit appartement à Milan, où il vit d'un emploi modeste, après avoir renoncé aux ambitions qui ont persécuté sa jeunesse. Son caractère a beaucoup changé; il s'est fait plus aimable, plus enjoué et certainement moins solitaire. Dorigo dit parfois qu'un attachement désespéré à la vie, un égoïsme poussé à l'extrême sont précisément les défauts les plus propres à nous ouvrir, en se transformant, l'âme à d'authentiques sentiments d'amour. En tout cas, la courte aventure de son séjour en Angleterre a joué un rôle si remarquable dans cette transformation en ce qui le concerne qu'il faut la raconter même si son point de départ porte la marque d'une triste folie.

Dorigo avait passé sa jeunesse à Milan; puis il s'était marié; puis il avait emmené sa femme dans la petite ville de la Vénétie où il était né trente ans auparavant. Son mariage était de fraîche date lorsque ce retour eut lieu, pendant l'automne de 1935. Presque aussitôt, Dorigo s'aperçut que sa mère et sa femme étaient de caractères trop différents pour pouvoir vivre en la compagnie l'une de l'autre. Il emmena alors sa femme dans une maison de campagne, héritée quelques années plus tôt de son père, située sur les collines avoisinant la ville et il s'y installa

avec elle. Durant quelques jours, il vécut dans l'illusion d'avoir trouvé un remède, tout au moins provisoire, à une situation morale qui paraissait pourtant bien branlante. Mais il ne pouvait entretenir du même coup l'illusion d'avoir trouvé, dans l'oisiveté d'une vie à la campagne, un remède à sa situation financière — laquelle était désormais par trop grave. En fait, il vivait depuis quelque temps déjà du produit de la vente des derniers champs qui entouraient sa villa ; sa propriété s'était réduite à la maison elle-même et à son jardin. Une fois dépensé le peu d'argent provenant de la dernière de ces ventes, il ne lui resterait rien.

A l'angoisse d'être ruiné s'ajoutait chez Dorigo la certitude que sa femme l'abandonnerait le jour où il se verrait forcé de lui avouer leur misère. Cette certitude le gênait aussi au cours de secrètes et timides tentatives qu'il faisait pour trouver du travail. Irrésolu et inquiet, il ne savait pas se détacher de cette femme silencieuse, toujours enfermée dans sa chambre à cultiver un état de dépression exaltée. Cette attitude, elle la conserverait en face de la ruine, Dorigo pouvait le prévoir d'après l'indifférence que la jeune femme manifestait envers tout ce qui avait trait à leur vie commune, comme si leur union avait été déjà sur le point de se rompre, avait d'ailleurs toujours été précaire en elle-même.

Quelques mois auparavant, quand ils s'étaient mariés, le sort de cette union était resté durant quelques jours en suspens. Puis Emilia s'était mise à mépriser Giovanni : la paresse, la faiblesse, la mollesse, les penchants pour le luxe et la vie facile qu'elle lui voyait. Ce mépris alimentait les tendances les plus profondes d'Emilia : un goût pour le provisoire, un besoin avide de détachement, une sourde fureur d'auto-destruction. Elle vivait, de ce chef, en un état de froideur apparente et de frénésie intime qui semblait se refléter dans quelque chose d'égaré, d'oblique même, que présentait sa personne, dans ses durs yeux bruns, dans son beau visage régulier qui, mis à part les yeux, se montrait serein. Dorigo, voulant immobiliser une âme qui lui échappait et qu'il sentait lui être devenue ennemie,

avait donc emmené sa femme dans la ville de son enfance, près de sa mère, au milieu de sites qu'il aimait, presque comme s'il avait cherché à la transplanter en lui-même, à lui faire trouver une part de lui-même partout où elle poserait ses regards. L'effet avait été exactement inverse; Emilia avait senti avec exaspération une tentative de lui faire violence cachée sous des apparences amoureuses; elle avait repoussé les parents et les amis de Dorigo, détesté ces sites qu'elle ne regardait pas, un peu comme elle aurait défendu sa liberté; et, pour mieux conserver son immunité, elle s'enfermait dans sa chambre, elle vivait dans un état contenu de révolte convulsive et certainement douloureuse qui préludait à une séparation complète. Apprendre que la misère était là, qu'il allait falloir la partager avec cet homme qu'elle n'aimait pas, la déciderait certainement à agir; c'est pourquoi Dorigo menait une vie si malheureuse.

N'ayant rien d'autre à faire, il passait la plus grande partie de son temps dans le petit jardin en terrasse de sa villa ou à errer aux alentours. La villa était construite à mi-versant d'un coteau qui descendait vers une plaine où l'on cultivait des figuiers, des cerisiers, des pêchers et autres arbres fruitiers dans des champs qui étaient autrefois ceux de Dorigo et appartenaient maintenant à un autre propriétaire. Le jardin entaillait nettement la pente avec sa balustrade ornée de statues de pierre tendre, œuvre d'un gracieux ciseau du XVIIIe siècle, auxquelles venaient s'entremêler les ramures de figuiers fichés entre les pierres du mur de soutènement de la terrasse. La vue sur la plaine n'était que trop séduisante. Il émanait toujours de l'atmosphère une impression de couleur qui donnait plus d'accent aux teintes du couchant et à cet intense vert marin qui, dans le ciel de la Vénétie, se répand souvent entre le coucher du soleil et la tombée de la nuit. L'esprit sentait une inquiétude le troubler devant ces couleurs insaisissables et, quand elles avaient fui, se trouvait las comme après de longues réflexions.

L'hiver très froid qui succéda à l'automne du retour de Dorigo fut d'une grâce particulière. Les rangées de mûriers qui s'étendaient dans la vaste plaine, jaillissant de la

neige et baignant dans un air azuré, allaient petit à petit se perdre à l'horizon sous le clair de la lune. Dorigo s'asseyait, s'appliquait à bien contempler les paysages comme une personne torturée par les souffrances d'une brûlure cherche à les apaiser par le contact d'un objet froid; ou bien il s'imposait de parcourir à pied toute l'étendue des collines sans voir personne, un peu parce que son angoisse le portait à prendre en aversion la compagnie humaine, un peu par misanthropie innée. Mais la contemplation, tout en n'étant pas sans lui procurer un apaisement momentané, l'incitait à l'inertie et, du même coup, à une tristesse plus profonde. Il pensait aussi, d'ailleurs sans efficacité aucune, aux moyens de sortir de cette impasse, d'éloigner la catastrophe suspendue au-dessus de sa tête presque comme une menace d'exécution capitale. Finalement, arrivé au bout de ses ressources et désormais sans espoir, il prit la décision des paresseux — celle de partir à l'aventure.

Une après-midi de promenade sur les collines, dans ces paysages qui consentent à accueillir les plus étranges idées, suffit pour exalter ce projet chez Dorigo qui fit même, au cours de cette promenade, choix de l'endroit où il devrait trouver un emploi, l'aisance, sauver peut-être son amour. Sur certaines familles de la Vénétie, l'Angleterre exerçait encore, en ce temps-là, un attrait particulier fondé sur une prétendue affinité de traditions et de goûts. Dorigo choisit donc l'Angleterre. Sa décision, toutefois, ne lui apporta point le calme. Il passa même quelques jours dans une angoisse qui ressemblait à de la peur. Après avoir décidé de partir pour l'Angleterre et avoir entrevu là le salut, il lui parut certain qu'Emilia refuserait de le suivre. La crainte que prendre clairement conscience de la situation ne rendît plus vives ses souffrances l'incitait, tout au plus, à s'abstenir de tout examen, plus souvent encore le poussait à en faire qui étaient faux, qui n'avaient de valeur qu'en ce qu'ils l'éloignaient du point douloureux de la réalité. C'est ainsi qu'il ne s'était pas, sur le moment, rendu compte que, plus encore que le sauvetage économique, il avait espéré qu'en partant avec sa femme, en l'emmenant loin de son pays, il lui rendrait plus difficile

de s'éloigner de lui, que cela revenait presque à lui trouver une prison plus sûre. Mais à quoi bon partir si Emilia ne voulait pas le suivre?

Un jour, il prit courage, révéla à sa femme la situation, l'invita au départ; et Emilia y consentit avec une résignation méprisante qui cependant suffit pour faire croire à Dorigo qu'il était sauvé. Dans la personne physique d'Emilia n'avait pas mûri encore un sentiment d'incompatibilité qui aurait cristallisé un détachement déjà mûr en son cœur. Mais Dorigo ne le comprit pas. Sa misanthropie lui avait donné l'habitude de tout considérer sous un jour abstrait, de vivre retranché du monde extérieur, derrière des parois ouatées qui ne laissaient pénétrer qu'un sentiment continu d'irritation; il crut que ce consentement signifiait que sa femme l'aimait de nouveau. Alors il rassembla péniblement le dernier argent qui lui restait, y ajouta le montant d'un prêt obtenu grâce à une dernière hypothèque prise sur la maison qu'il abandonnait et, au bout de peu de jours, il partit. Il fut désillusionné et offensé lorsque, arrivé à Londres, il vit sa femme persister dans cette muette attitude insensée qui la poussait parfois à des crises de larmes arides et solitaires, dont elle sortait avec un regard plus fixe encore et plus dur.

Ils s'étaient logés dans un coûteux hôtel du centre de la ville et, au bout d'un mois, à la fin d'avril, Giovanni avait appris à connaître Londres et la campagne environnante, mais il n'avait pas trouvé d'emploi. Son naturel paresseux et son caractère peu sociable l'avaient en outre empêché de cultiver les deux ou trois relations que quelques lettres d'introduction avaient pu lui procurer. Ces relations, du reste, n'auraient guère pu lui valoir que des invitations à dîner. Il continua donc de mener la vie inerte et solitaire qu'il avait menée dans son pays.

Londres l'entourait. Les grands arbres aux ramures dépouillées de ses parcs s'élevaient au milieu de brumes teintées des plus insaisissables nuances; et, dans ces parcs, comme aussi dans les rues, dans les vitrines débordantes de fruits exotiques, dans les corbeilles de fleurs tendues à l'entrée des hôtels, scintillait un éclat argenté, une espèce

de rage de vie insatisfaite; les chiens, les chevaux, les femmes semblaient porter en eux la flamme de ce tourment. Dorigo perdait son temps en longues promenades pleines d'anxiété et de remords. Sa femme ne l'accompagnait pas; elle préférait sortir quelquefois toute seule. Cette atmosphère aux tons de pastel produisait, même sur les visages des deux époux, un effet opposé : le visage de Dorigo se prêtait à y gagner, comme toujours assez pâle, agréable, imprécis. Deux expressions y alternaient : une de distraction totale, l'autre d'ironie aiguë qui donnaient l'impression qu'une âme soupçonneuse s'avançait pour voir si rien ne la menaçait alentour, puis se retirait de nouveau et longuement en elle-même. D'ailleurs, fût-il distrait, ce visage s'illuminait parfois d'inconscients sourires moqueurs assez frais et enfantins, n'en portant pas moins toutefois comme une ombre de duplicité lucide.

Le visage d'Emilia, si net et si immobile, se montrait au contraire réfractaire à ces teintes trop floues : elles le verdissaient; tout en restant fixe, son regard se faisait vacillant en même temps que plus vide. En elle se peignait quelque chose de singulier, d'étranger, d'absolument dénué d'allégresse, et comme une nécessité de souffrir. Ces deux êtres se retrouvaient seulement à table et dans leur chambre et parfois se regardaient en s'étonnant d'être encore ensemble.

Le jour approchait où Giovanni, arrivé au bout de ses ressources, aurait à choisir entre deux solutions : rester seul en terre étrangère, dans la misère très certainement, ou revenir dans son pays non moins seul mais, en plus, humilié. La grande ville objet d'ironiques et capricieuses contemplations se vengeait d'heure en heure, envahissait Giovanni de sa lourde angoisse, de son hostilité, le menaçait de la faim. Cette menace se confondait comme toujours pour Giovanni avec celle d'un abandon. Il se disait : « Non, bien sûr, ça n'arrivera pas... Il y a bien sûr encore de l'espoir »; mais il commençait à perdre le sommeil, passait des nuits à écouter la respiration d'Emilia endormie. Enfin, ne pouvant plus contenir sa nervosité, il tenta de retarder l'échéance déjà imminente; il proposa à Emilia de réduire

leurs dépenses en allant vivre dans un petit appartement. Mais, même en tentant de réaliser ce projet, leur désaccord s'accusa. Emilia aurait voulu un appartement quelconque, d'un loyer modique, qui eût contenté son instinctif désir d'une vie dépouillée, dédaigneuse de vains décors. Giovanni, qui nourrissait d'inutiles ambitions sociales de solitaire, voulait ce qu'on appelait là-bas en ce temps une « bonne adresse », autrement dit un logement situé dans un quartier tenu pour élégant d'après les conventions mondaines. Il fit, durant trois ou quatre jours, des recherches en ce sens, mais le prix de ses ambitions était de beaucoup trop supérieur au maigre résidu de son avoir. Par conséquent, il resta à l'hôtel, comme un condamné à mort, attendant sa fin, se rendant compte qu'à la suite de cet épisode Emilia le méprisait, si c'était possible, plus encore qu'auparavant.

Un matin, en parcourant le journal, il lut, dans la colonne des offres d'emploi, le nom d'une dame Judith Van der Goes, qui cherchait un étranger, jeune, catholique, méridional, sans préciser ce qu'elle attendait de lui. Cette dame Van der Goes, Giovanni la connaissait déjà de réputation, car elle faisait parfois parler d'elle dans les journaux, étant extrêmement riche et férue d'œuvres de bienfaisance. Dorigo espéra que l'emploi proposé ferait son affaire. Il écrivit aussitôt à l'adresse indiquée sans rien dire à sa femme qui, son instinct le lui soufflait, se fût montrée âprement contraire à pareils projets. Le jour suivant, il recevait une réponse : qu'il veuille bien se présenter le lendemain après-midi à cinq heures chez la dame.

Mme Van der Goes, veuve d'un Hollandais, porte dans la réalité un autre nom qui n'est toutefois pas très différent; riche, tapageuse, vulgaire, elle vit encore, toute décrépite. C'est pourquoi il a été nécessaire de modifier dans l'ensemble les traits qui la concernent. Un compte rendu des événements auxquels Dorigo fut mêlé et où il est question de *la Gazette Noire* peut se trouver dans les journaux les plus populaires d'alors. Mais les feuilles plus sérieuses mentionnent, elles aussi, l'extravagant procès qui, une fois Dorigo revenu dans son pays, entraîna la

suppression de la gazette susdite devenue un centre de friponneries, un moyen de spéculer sur le sujet le plus douloureux et le plus atroce dont ait jamais tiré parti une bande de scélérats. Mme Van der Goes fut condamnée à payer une amende.

Au temps où se passe notre histoire, elle habitait dans Grosvenor Square une maison élégante à laquelle on accédait par un petit portique néoclassique à colonnes. Le square, par ailleurs, montrait en son milieu une pelouse d'un vert vif pleine de jonquilles sauvages, qui donnait à ce quartier central de la métropole un air de ville de province. Dorigo arriva à cinq heures et sonna.

Il fut introduit dans un salon très étincelant et très surchargé avec trop de divans, de fauteuils, de vitrines, de bibelots, de tableaux, de tentures — le tout scintillant aux reflets du feu qui brûlait dans la cheminée. Pour accentuer encore cette impression de fantaisie débordante, les murs étaient passés à un vernis rose saumon qui se dégradait en montant pour devenir au plafond d'un pâle rose de pétale. La lumière provenait de lampes placées devant les lourdes tentures de velours rouge qui flamboyaient à l'instar du rideau d'un théâtre à la minute où il va dévoiler la scène. Faisant contraste avec toutes ces couleurs riches et tendres, on voyait maintes photographies de personnes modestement mises aux airs de subalternes en habits du dimanche. En ayant examiné deux ou trois, Giovanni commença d'éprouver un léger sentiment de malaise, comme si chacune des personnes photographiées avait eu un défaut physique qu'il ne parvenait pas à préciser. Mais la maîtresse de maison fit son entrée et le détourna de sa gêne.

Elle était petite et forte, vêtue de velours noir avec, au cou, un gros nœud, de velours également, mais celui-ci vert olive. Son visage était pâle, semé d'ombres bleuâtres. Ses grandes mâchoires aux chairs molles lui donnaient une expression d'énergie superficielle, en même temps que de faiblesse intime et, avec son nez un peu camus, quelque air de ressemblance avec un chien. Une abondante chevelure

teinte fermentait à la lumière de toutes ses fibrilles qu'incendiait un rouge tirant sur le mauve.

— Bonjour, monsieur Dorigo, dit Mme Van der Goes prenant place sur un divan et faisant asseoir Giovanni sur une chaise voisine. Je vous dirai seulement quelques mots parce que, pour le moment tout au moins, il est inutile d'en dire long. J'ai besoin de jeunes gens, étrangers si possible, pour m'aider à mener à bien une grande bonne œuvre à laquelle j'ai l'intention de consacrer désormais tous mes moyens et toute mon énergie. Je dirige l'entreprise en personne, ce qui doit vous prouver à quel point je la prends à cœur. Jeune et étranger, vous l'êtes. Avez-vous des références? C'est une question que je suis obligée de vous faire car, ainsi que vous devez bien l'imaginer, vous n'êtes pas le seul à poser votre candidature.

Non sans rougir un peu, Dorigo nomma les quelques personnes chez lesquelles il s'était présenté à son arrivée et qu'il n'avait pas revues depuis; il écrivit leurs adresses sur une carte de visite et chercha à donner des preuves de son éducation et de sa culture à cette vieille femme en train de l'examiner.

— Très bien, très bien... dit Mme Van der Goes l'interrompant, mais voyez-vous il nous faut aller vite. Il y a une difficulté : la personne qui entrera à mon service devra être capable d'écrire dans le style courant et frappant des journaux et, bien entendu, en anglais. Je précise tout de suite, ajouta-t-elle, que je ne demande pas la perfection : j'ai déjà trouvé quelqu'un pour corriger les écrits des étrangers placés sous mes ordres.

— Sous ce rapport, dit Dorigo, je crois pouvoir vous donner satisfaction : j'ai étudié l'anglais depuis l'enfance et, quant à écrire, si je ne suis certes pas un écrivain, je me crois capable pourtant dans cette partie de me tirer d'affaire. Je pourrais, si vous voulez, rédiger un récit à titre d'échantillon et vous le soumettre. Vous jugeriez vous-même.

— Très bien, répondit la dame, mais cette question n'est peut-être pas encore la plus importante. Il ne s'agit pas d'un emploi ordinaire auquel suffiraient les quelques

qualités techniques que vous me dites posséder. D'autres dons sont nécessaires que je vais brièvement vous énumérer. Par-dessus tout, il y faut la foi. Puis une capacité d'enthousiasme, de la chaleur d'âme, du tact, de la délicatesse, l'amour pour ceux qu'accable le malheur, la volonté de prendre part aux peines d'autrui, le sens du dévouement et du sacrifice. Faites votre examen de conscience. Si vous ne possédez pas les dons que je viens de vous désigner, dites-le tout de suite et séparons-nous bons amis. Cela vous épargnera une perte de temps et m'en épargnera une à moi aussi.

Tout en écoutant, Giovanni se sentait envahi par un grandissant malaise. La vague odeur de chambres meublées qu'il avait humée déjà en errant par les rues de Londres, devant certaines façades noires et serrées les unes contre les autres, lui piquait les narines. C'était l'odeur d'âmes trop chimériques, portées sur la souffrance, promptes aux délires, rongées en somme par les maux que creusent lentement en nous l'égoïsme et l'orgueil. Puis, tout en écoutant ce discours et en y préparant une réponse, il fut en quelque sorte immobilisé un instant par un sentiment aigu de sa duplicité. Mais soudain il éprouva très forte, plus forte que jamais, l'angoisse de sa situation, de la solitude qui le guettait et cette angoisse lui dicta sa réponse :

— Vous me mettez, madame, dans un grand embarras. Il s'agit là de choses qu'il n'est guère habituel de déclarer sur son propre compte. Mais, s'il n'y a pas moyen d'en sortir autrement, force est bien de parler en toute franchise. Si vous désirez ma collaboration à une œuvre ayant en vue le bien des âmes, je pourrai peut-être manquer de capacités, mais sûrement pas de dévouement ni d'ardeur. Voici des années que j'attends une occasion comme celle-ci : je remercie la Providence qu'elle me soit enfin offerte. Je désire ardemment être mis à l'épreuve.

Mme Van der Goes le regarda durant quelques secondes puis, changeant soudain de ton, lui demanda s'il avait un logis.

— Hélas ! non, répondit Dorigo. Je suis à l'hôtel. Je n'ai pas encore réussi à trouver un appartement parce que,

ainsi que vous devez le comprendre, je tiens à trouver quelque chose de convenable.

— Je vois que vous êtes marié, dit Mme Van der Goes en regardant l'anneau à la main de Giovanni.

Giovanni fit un signe d'assentiment et Mme Van der Goes reprit :

— Si nous nous mettons d'accord, je pourrai vous aider même là-dedans. Il est nécessaire que mes collaborateurs soient dans mon voisinage et toujours en contact avec moi. Comme vous pouvez le voir, c'est ici une « bonne adresse », dit Mme Van der Goes qui se dépêcha d'ajouter en réponse à un geste d'adulation courtoise de Dorigo : Je ne parle pas tout à fait d'ici, mais d'une maison que j'ai, au bout de mon jardin. Elle comprend un appartement pour deux personnes, avec une entrée indépendante. Et maintenant, monsieur Dorigo, nous pouvons nous quitter. Je vous ferai parvenir au plus tôt ma réponse.

Ceci dit, Mme Van der Goes, en se levant, congédia son visiteur.

La conscience de la duplicité dont il avait fait preuve, le sentiment de honte, en somme, que cet entretien laissa à Dorigo, l'empêcha d'en rien rapporter à sa femme. Il n'en avait pas moins l'impression d'avoir franchi un pas décisif. Il eût difficilement renoncé à présent au désir d'être sauvé, fût-ce par les moyens les plus douteux. Au bout de trois jours, il reçut une lettre de Mme Van der Goes. Satisfaite par leur entretien et par les renseignements qu'elle avait recueillis ensuite, cette dame consentait à le prendre immédiatement à son service aux appointements de six cents livres sterling par an et en le logeant, en sus, dans la maison voisine de la sienne 14 Lytton Mews, Mayfair. Il serait informé du travail dont on le chargerait quand il aurait donné son accord car il s'agissait d'une entreprise délicate, exigeant le secret; pour le moment, on l'assurait, en tout cas, que cette entreprise était, non seulement honorable, mais faite pour enthousiasmer une âme comme celle qu'il avait laissé entrevoir.

Toutefois, si durant les deux jours qui venaient de s'écouler il lui était venu le doute de posséder les qualités

morales requises, on le priait instamment de le dire sans hésitation et de renoncer ainsi, en bonne amitié, à un contrat qui ne pourrait que devenir sous peu intolérable aux deux parties.

Le même jour, Dorigo répondit qu'il acceptait.

Par ailleurs, la lettre l'invitait, en cas d'acceptation, à aller s'installer dans l'appartement du 14 Lytton Mews le lendemain après-midi, à six heures. Et le lendemain, à l'heure voulue, Giovanni et Emilia montèrent dans un taxi avec leurs valises et prirent le chemin de Mayfair, Emilia la tête haute et sans rien regarder comme si Londres tout entier lui avait déplu. Au dernier moment, Giovanni s'était décidé à lui dire qu'une dame hollandaise l'avait pris pour secrétaire, le chargeant de la correspondance avec les filiales italiennes de la société commerciale qu'elle dirigeait.

Ce trajet, qui aurait dû marquer pour Dorigo la fin de ses pires angoisses, lui en faisait éprouver une plus grande encore : en épiant à côté de lui ce visage dur, il se demandait ce qui se passerait — et d'ici quelques minutes peut-être — si Emilia découvrait son mensonge. Pour magnifier son emploi, il lui avait vanté l'appartement situé « derrière Grosvenor Square, dans le quartier le plus élégant de Londres ». Il connaissait l'anglais, mais il ne savait pas que « *mews* » veut dire « écuries ».

Ils étaient presque arrivés; déjà Emilia avait, selon son habitude, sorti son rouge de son sac et, dans la pénombre, s'était maquillée au petit bonheur, trop fortement comme si elle avait voulu offenser par son aspect la personne, quelle qu'elle fût, qui allait l'accueillir, quand le taxi entra dans une rue courte et étroite qui aboutissait à un mur. Elle bordait le fond des petits jardins de quelques aristocratiques demeures parmi lesquelles se trouvait celle de Mme Van der Goes et se composait de douze constructions toutes pareilles : six d'un côté et six de l'autre, en briques qui en leur temps tiraient sur le jaune mais salies maintenant par de grandes traînées noires irrégulières. C'étaient là certainement les anciennes écuries des demeures aristocratiques transformées en appartements afin de spéculer

sur la vanité des gens qui cherchaient à avoir à vil prix une adresse à effet dans la grande ville. Dans ces murs souillés, aux reflets mornes, aux airs comme usagés, d'étroites fenêtres avaient été percées, à chacune d'elles se montrait une plante verte, un peu comme si les pauvres ambitieux invisibles cherchaient par ce moyen à aspirer un peu d'air et de jour. Au numéro 14, la rangée s'interrompait pour faire place à une grille de fer derrière laquelle on apercevait un jardin plus grand que ceux que l'on avait jusqu'alors entrevus; aussitôt après se dressait le mur noirâtre qui terminait la rue. Giovanni et Emilia descendirent devant le numéro 14 et découvrirent, derrière le battant de la porte, une femme de chambre à crête d'organdi tuyauté qui les attendait.

Ils furent introduits dans un grand local — la vieille écurie transformée en garage pour les voitures de Mme Van der Goes. En passant, ils purent en effet, à leur gauche, voir trois automobiles rangées le long du mur, de couleurs voyantes — une jaune et deux rouges — et toutes les trois, munies de haut-parleurs. Sur la droite, étaient alignés au lieu de véhicules, des caisses et des tableaux sans cadre tournés contre le mur. En face de la porte d'entrée, à l'autre bout du local, il y avait une grande porte, assez large pour livrer passage à une automobile ou à une voiture et qui ouvrait sur le jardin de Mme Van der Goes. A droite de cette porte, à l'intérieur, dans le petit espace qui restait, un escalier de bois conduisait au premier étage, qui avait été transformé en appartement.

Le couple y monta, guidé par la femme de chambre. L'escalier aboutissait à une sorte d'antichambre à droite de laquelle ouvrait une pièce de grandes dimensions non meublée, qui servait de débarras et contenait des caisses. A gauche, un salon donnait sur le jardin. Il montrait, devant sa cheminée, un canapé poussiéreux, un fauteuil et deux peaux de bêtes; il communiquait avec une chambre à coucher qui donnait sur la rue. Cette chambre était meublée d'un lit, d'une armoire à glace, d'une table de toilette à usage féminin enjuponnée d'une étoffe tombant jusqu'au sol. Seulement dans ces deux pièces aussi, Dorigo en fut

frappé, il y avait sur les murs maintes photographies, prises en diverses occasions, mais représentant toutes des gens non d'une condition élevée comme on s'y serait attendu, mais de condittion modeste, voire inférieure. Tandis qu'il cherchait à les examiner, troublé de voir se renouveler cette bizarrerie qui avait déjà glissé un malaise dans son premier entretien avec Mme Van der Goes, la femme de chambre dit que sa maîtresse les attendait pour leur souhaiter la bienvenue.

Emilia jeta un coup d'œil autour d'elle et lança tout haut à Dorigo :

— Voilà où nous a conduits ta rage de paraître! Mais tout à l'heure, je vais dire clairement ma façon de penser. Et, après s'être passé deux autres agressives couches de rouge, elle sortit d'un pas résolu.

— Je t'en prie! je t'en prie! haletait Dorigo en la suivant dans l'escalier et tentant de la rattraper.

Ils entrèrent dans le petit jardin couvert d'une herbe fine où se dressaient quelques platanes et, çà et là, quelques touffes de jonquilles sauvages. « Je t'en prie! Je t'en prie! ». Le fond craintif, conciliant, de la nature de Giovanni s'affolait à la perspective d'un éclat. Emilia avançait, bien droite, sans se retourner. « Elle va certainement découvrir mon mensonge, se disait Giovanni; elle va certainement le condamner sans pitié, sans comprendre que j'ai menti seulement par amour pour elle. »

Sans rien voir, il franchit une grande porte vitrée encadrée de deux colonnes néo-classiques; la femme de chambre précédait le couple, indifférente à cette querelle.

— Tais-toi, de grâce, c'est trop ignoble, tu m'exaspères, dit Emilia, toujours sans se retourner; et ils entrèrent ensemble dans le grand salon rose que Dorigo connaissait déjà. Mme Van der Goes était assise sur le divan.

— Nous avons tenu à venir vous saluer, dit précipitamment Dorigo, faisant aller un sourire anxieux de la vieille dame à Emilia et attendant le cataclysme, mais j'ai peur que ma femme ne se sente pas très bien et, par conséquent, vous demande de bien vouloir m'excuser et

de m'accorder la permission de remettre à demain les questions concernant le travail.

— Oh! dit Mme Van der Goes, je voulais seulement connaître votre femme; je suis contente qu'elle soit aussi belle et charmante; elle pourra, je pense, vous aider. Si quelque chose manque dans votre appartement, dites-le sans façon; pas tout de suite, bien sûr, ajouta-t-elle, mais lorsque vous vous en apercevrez; je ferai tout ce que je pourrai pour que vous soyez contents. A partir de demain, il nous faudra travailler en bon accord avec zèle et sérénité.

Sur ce, elle adressa à Emilia un sourire, et un valet de chambre entra apportant le thé.

L'éclat ne s'était pas produit et Emilia se taisait si elle restait hostile et sombre. Mais Giovanni faisait aller son regard d'une des deux femmes à l'autre avec un sourire crispé et propitiatoire, sans pouvoir parvenir à se tranquilliser. Ils avaient pris le thé et Mme Van der Goes était en train de poser à Emilia les quelques questions d'usage, lorsque celle-ci sortit un miroir de son sac et, sans se soucier de son hôtesse, se remit à barbouiller sa face avec rage.

— Il est temps que nous nous en allions, dit Dorigo en se levant; Emilia lui lança ouvertement un long regard de mépris, mais se leva à son tour; Dorigo remercia la Providence.

— A quelle heure devrai-je me présenter demain? demanda-t-il à Mme Van der Goes, à voix basse, espérant presque que ces paroles resteraient entre eux deux.

— A dix heures du matin, répondit Mme Van der Goes.

Dorigo s'inclina et sortit.

Emilia et Giovanni traversèrent de nouveau le jardin. « Comment ferai-je pour lui tenir caché le travail que je vais avoir à faire? Pourvu, au moins, qu'il n'y ait, dedans, rien de louche! » se disait tout en marchant Dorigo. Ils montèrent l'escalier et trouvèrent tout prêt un petit repas que leur avait envoyé Mme Van der Goes pour qu'il n'eussent pas à sortir le soir de leur installation. L'appartement, comme il arrive à Londres, n'avait, en effet, pas

de cuisine. Après avoir dîné, Giovanni alla dans la chambre à coucher et se mit à se déshabiller tandis que sa femme s'enfermait dans le salon. Il entendait le claquement sec des petits talons sur le parquet — quelques pas et un arrêt comme si Emilia avait visité un musée. Elle entra finalement dans la chambre, portant en tas les photographies des inconnus qu'elle jeta par terre dans un coin. Puis elle décrocha celles des murs de la chambre en disant bien fort : « Ce sera toujours ça de moins en fait de racaille. » Puis elle commença à enlever ses vêtements, debout devant la glace, débarrassa avec un morceau de toile son visage de toutes ses couches de rouge, acheva de se dévêtir de la façon impérieuse, agressive qui lui était particulière, mit une chemise de nuit, recouvrit son visage d'une crème grumeleuse, jeta sur ses épaules une écharpe de laine et se glissa sous les couvertures.

— Emilia... dit Giovanni.

— Souviens-toi, lui répondit-elle, que tu deviens chaque jour plus ignoble.

Elle se retourna et éteignit la lumière.

Un bruit de pas éveilla Giovanni, après une nuit agitée, à l'aube du jour suivant. Dans l'antichambre, il entendit marcher un homme qui, allant au haut de l'escalier, dit à un autre resté en bas dans le garage, mais d'une voix étouffée comme par souci de ne pas éveiller les dormeurs :

— Viens m'aider, ça pèse trop.

L'interpellé monta, entra avec son compagnon dans la pièce qui servait de débarras d'où aussitôt tous deux sortirent mais en marchant comme des gens chargés d'un pesant fardeau. Giovanni sauta hors du lit, passa dans le salon, se mit à la fenêtre et regarda dans le jardin au moment même où les deux hommes y sortaient portant une caisse sans couvercle d'où, à chaque secousse, des feuillets de couleurs vives s'échappaient pour tomber sur l'herbe. Le ronflement des automobiles dont les moteurs se mirent en marche dans le garage fut comme le signal des débuts d'une extraordinaire petite scène.

Le jardin était à peine voilé par un brouillard d'où emblait émaner le peu de lumière blanchissante et qui

paraissait plus épais, en face, du côté de la maison, bien que la distance fût insignifiante. Les arbres, l'herbe, les touffes de jonquilles prenaient, sous cette patine d'argent, une ancienneté de tableau. Et voici qu'au contraire, manifestation inattendue de la vie, faisant presque l'effet d'une apparition superposée glissant sur cette toile de fond immobile, la porte vitrée de la maison s'ouvrait et qu'en sortait Mme Van der Goes, son corps grassouillet recouvert d'un pendillant manteau de fourrure, un grand chapeau noir sur ses cheveux. Elle marchait impétueusement, tenant par le bras un petit vieillard qui, lui, au contraire, avançait d'un pas rigide comme si on l'avait traîné de force. Suivait une femme de chambre chargée d'une grosse couverture de voyage écossaise et, à un pas en arrière, trois femmes du peuple qui marchaient chacune à part : une petite blonde chétive, une petite brune à l'air un peu équivoque et une vieille habillée de violet. Toutes ces personnes, dont les visages reflétaient une grande affliction, faisaient, sans raison précise, penser aux photographies accrochées aux murs de chez Mme Van der Goes. Quand, après avoir traversé le jardin, le vieillard arriva sous la fenêtre, Giovanni vit qu'il avait le visage contracté; il pleurait, difficilement, avec de menues secousses des mâchoires qui tiraient de sa bouche un sec petit bruit de râtelier. Les automobiles apparurent au seuil du garage, se dirigèrent vers la grille qu'un domestique ouvrait toute grande, sortirent dans Lytton Mews. Giovanni, plein de curiosité, revint dans la chambre à coucher où, de l'autre fenêtre, il les vit toutes les trois prêtes à partir. Par la grille vinrent les rejoindre Mme Van der Goes et toute la compagnie. Les deux hommes qui avaient éveillé Giovanni vidèrent dans l'automobile jaune, dernière de la file, le contenu de leur caisse qu'ensuite ils emportèrent vide. Un homme sortit du garage, chargé d'un tableau de très grande dimension qu'il se mit à attacher derrière la première des automobiles rouges qui avait, pour le maintenir, un rebord de métal. Giovanni de sa fenêtre put voir ce qu'il représentait.

Une jeune déesse aux cheveux de flammes s'envolait vers le ciel, était déjà sur le point de se poser sur un socle

de marbre et en même temps déployait d'un geste ample le grand manteau de velours, noir comme la tunique qui couvrait son corps, et, de ce manteau, semblait protéger à l'imitation des Madones chrétiennes une foule de vieillards, d'enfants, de femmes dont on voyait, entassés, les visages frénétiques, qui levaient les bras vers elle, pour l'invoquer, certains la bouche ouverte par un hurlement, s'efforçant de toucher un pli du manteau qui survolait leurs têtes. Toute cette scène était resserrée du côté droit du tableau. Tandis que du côté gauche, on voyait un juge en perruque, la mine rechignée, assis sur une petite estrade et désignant d'un doigt menaçant tous ces misérables; à l'arrière-plan, quelques corps contorsionnés au bout d'une potence se détachaient sur un couchant dont le rouge ne différait pas beaucoup de celui qui avait servi pour la chevelure volante de la déesse salvatrice.

Quand Dorigo eut examiné à loisir cette étrange composition, son attention fut attirée vers le débouché de la petite rue où un groupe d'hommes-sandwiches, porteurs d'instruments de musique, semblaient attendre la fin des préparatifs. De ce groupe, un homme s'était détaché, grand, lourd, d'âge mûr, la peau rosâtre, vêtu comme un prêtre de l'église anglicane. Il se dirigeait vers Mme Van der Goes à laquelle il donna sans rien dire une longue poignée de main — de celles qu'on donne aux parents d'un mort. Puis Mme Van der Goes, le pasteur, le vieillard en larmes prirent place dans la première automobile, les trois femmes dans la seconde, dans la dernière quelques serviteurs et les voitures démarrèrent en silence, très lentement, suivies par les hommes-sandwiches.

L'endroit demeura désert et prit plus que jamais aux yeux de Giovanni l'apparence d'une scène de théâtre vide. Mais tourmenté par un reste de sommeil, il ne chercha pas à s'expliquer ce qu'il venait de voir, se promit seulement de le demander plus tard à sa protectrice. Il revint donc se mettre au lit, aux côtés d'Emilia qui ne s'était pas éveillée et il se rendormit.

« Sera-t-elle revenue? se demanda-t-il à dix heures, en traversant le petit jardin. Et ai-je rêvé ou non ce matin? »

Mme Van der Goes l'attendait au salon en prenant une tasse de thé. Elle n'avait pas enlevé son chapeau qui pendait tout de travers; ses vêtements aussi donnaient une impression de délabrement, de désordre; une fatigue, un découragement se marquaient en signes évidents sur son visage gras, en faisaient ressortir le véritable caractère — faible, lamentable. Elle semblait, en ces quelques heures, être descendue dans une classe sociale inférieure, avoir perdu jusqu'au prestige de la richesse.

— Venez, venez, Dorigo, dit-elle. Asseyez-vous ici. Cela me fait plaisir de vous voir. Oh! quelle terrible matinée! Je suis à bout de forces, brisée d'âme et de corps comme si j'avais marché une journée entière.

Elle acheva de boire son thé et se laissa aller sur le divan avec un pénible sourire.

— Je me sens épuisée. Dorigo, reprit-elle, ce matin ils ont pendu John Archer. Vous l'avez vu dans les journaux?

Dorigo fit signe que non en hésitant un peu.

— Il avait tué sa maîtresse mais au procès il avait été prouvé qu'il était atteint d'épilepsie. J'ai écrit aux journaux, au ministre de la Justice, au Roi. Personne ne m'a accordé d'attention.

Elle se tut un instant et reprit :

— Je ne pouvais plus rien faire pour lui. Et alors ce matin... j'aurais voulu vous avoir vous aussi avec moi... Puis j'ai pensé qu'avant il me fallait vous expliquer pourquoi je vous avais pris à mon service. N'étant pas parvenu à le sauver, j'ai voulu montrer, tout au moins au peuple, quel crime horrible on commettait sous ses yeux. J'ai fait venir son père, les femmes de trois condamnés à mort qui attendent leur heure et nous sommes allés devant la porte de la prison dans laquelle l'exécution devait avoir lieu. Il y avait là autour trois ou quatre cents personnes. J'ai distribué à la foule des feuillets imprimés qui, reprenant les principaux arguments contre la peine de mort, prouvaient combien il s'imposait de l'abolir et combien était coupable une attitude passive devant l'assassinat légal d'un être irresponsable. J'ai tenté ensuite de parler, de l'automobile, me tenant à côté du père...

Elle regarda longuement Dorigo, le contraignant à parler.

— Ah! oui, en effet... il le fallait...

— Un policeman est venu me faire taire et m'a menacée de m'arrêter. Mais il m'est arrivé quelque chose de pire...

Elle se tut et de nouveau regarda Dorigo.

— La foule m'a sifflée. Elle aurait pu avoir égard sinon à moi, au père et aux trois femmes...

— Quels dégoûtants personnages! parvint à articuler Dorigo.

— Entre la foule hostile et la police menaçante, nous avons attendu l'heure de l'exécution. Quand elle a sonné, nous nous sommes tous mis à genoux en chantant un hymne religieux. Cela au moins ils l'ont permis. Sur la porte de la prison a paru un avis écrit à la main... Et à présent me voilà bouleversée, humiliée, exténuée...

— Je le crois, dit Dorigo, je le crois sans peine. Mais je voudrais faire quelque chose pour vous. Dites-moi quoi. Je suis ici pour vous servir.

— Maintenant, vous savez pourquoi j'ai fait appel à vous, reprit Mme Van der Goes. Vous savez également quel est le but de ma vie. Les jours comme aujourd'hui me meurtrissent et me fatiguent mais ils ne m'abattent pas; ils renforcent même en moi la résolution de gagner cette bataille.

— Je vous comprends. Cela me ferait le même effet. C'est toujours ainsi lorsqu'on lutte en ayant la foi, dit Dorigo plus pour rompre l'effet de cauchemar que lui produisait ce récit fiévreux que parce qu'il avait quelque chose à dire. Il éprouvait, en fait, plus fortement que la veille, une gêne inquiète, presque de l'épouvante et la conscience toujours de sa duplicité; mais ces impressions confuses commençaient à être recouvertes, voire presque annulées, par une surexcitation nerveuse, une sorte d'effervescence fantastique qui l'habituait aux discours de sa protectrice et le délivrait du honteux sentiment d'être là par fraude.

— Vous voyez ces portraits, poursuivait Mme Van der Goes, désignant les photographies qui avaient tellement

surpris Giovanni à sa première visite, j'en ai fait mettre aussi dans votre appartement.

— Je les ai vus, répondit Giovanni, et je m'étais demandé justement...

— Ce sont les photographies que j'ai pu recueillir de gens qui ont été condamnés à mort, mais surtout de parents et d'amis à eux. J'ai remarqué qu'avoir continuellement ces images sous les yeux était le meilleur moyen de stimuler mon esprit à poursuivre l'œuvre que j'ai entreprise. En ces images, notre foi converge, s'éclaire, trouve son aiguillon. Il faut les regarder souvent afin de bien s'en pénétrer; et en les contemplant, on se sent de plus en plus dégagé de toute tendance au compromis, de tout amour de sa tranquillité, de toute paresse, de toutes les craintes et de tous les doutes. On ne peut regarder la vie et le passé d'un homme sans avoir la preuve qu'il n'est permis à personne de le faire mourir.

— Comme c'est vrai! fit Dorigo qui acceptait à présent sans plus éprouver de malaise ces paroles prononcées doucement et d'un ton ordinaire.

— Je suis allée trouver Lord Talby qui est malheureusement le ministre actuel de la Justice, pour lui demander son aide. Il m'a répondu que, de nos jours, les voleurs ne portaient plus d'armes pour s'enlever la tentation de tuer, parce qu'ils savent qu'on paie un meurtre de sa vie. « Et vous croyez, a-t-il conclu en riant, que cette menace de mort est inutile? Mais en pendant deux ou trois assassins, nous sauvons la vie à des dizaines de policemen! » Et toutes les autres personnes auxquelles je me suis adressée ont seulement su me répondre que la peine de mort est nécessaire comme un frein et à titre d'exemple pour le bien de la société. Ces arguments — et ici la voix de Mme Van der Goes s'éleva, prit soudain un ton aigre — tombent au premier regard jeté à ces portraits. Sur ces portraits, on voit que chaque homme est un être qui existe en soi, dans l'absolu, et que nul, sinon Dieu, n'a le droit de le supprimer pour le bien des autres. Il suffit de regarder un des condamnés. N'êtes-vous pas saisi, fasciné, par le sentiment de nécessité qui émane de toute vie humaine? Mais vous-

l'êtes encore plus si vous regardez les familiers de cet homme, ceux qui incarnent ses rapports avec le monde, les souvenirs de son passé. Chacun de ces hommes a aimé, a eu une mère, un frère, est allé à l'école un matin d'hiver en regardant à contre-jour les nids entre les branches dépouillées d'un parc; il a navigué sur la Tamise par des jours de printemps. Son palais a connu le goût des aliments et des boissons. Ces souvenirs, ces affections précieuses, ces paysages, ces douces images qui sont à lui tout seul, impossibles à communiquer aux autres, sont confiés à la vie de sa chair. Ne vous sentez-vous pas convaincu que nul n'a le droit de les effacer? Chaque nouvel instant de vie est un droit de plus à refuser la mort.

Tandis que Mme Van der Goes parlait ainsi, Dorigo sentait renaître son malaise qui avait, entre temps, presque disparu. Un instinct profond le faisait reculer en entendant ces paroles presque avec effroi, comme en face d'une hérésie. Mais une autre partie moins lointaine de son âme les accueillait avec complaisance. Soit parce que chez lui cette partie prédominait, soit parce qu'il commençait à flairer dans les propos de la dame l'approche de questions plus pratiques qui concerneraient son sort de près, son malaise moral se dissipa en peu d'instants.

— Le sentiment d'horreur, reprit Mme Van der Goes, que j'éprouve chaque fois que je regarde un de ces portraits, il faut le répandre. Il faut que les foules sentent quel crime abominable on commet sous leurs yeux; c'est pourquoi j'ai conçu et j'entends réaliser le projet de faire approcher le public de la vie de ces malheureux; de la leur montrer non à son déclin, non après le crime, mais sous un jour secondaire, sous ses aspects les plus éloignés du crime, les plus étrangers au crime. Ceci afin que les gens se rendent compte combien est petite la partie d'une vie que recouvre un crime, même énorme, combien plus grande la faute d'abolir la vie d'autrui sous prétexte de châtiment; afin que l'on comprenne que si un homme est un assassin on ne peut l'en punir en tuant en lui la personne qui, un jour, a aimé, a prié, a joué, a mangé et bu — se trouve par conséquent être l'unique dépositaire au monde de tout

un panorama de vie. En faisant approcher les gens, non du crime d'un homme, mais de l'ensemble de la vie de cet homme, je veux leur faire sentir ce que cet ensemble comporte de nécessaire et d'incompatible avec une condamnation à mort. Ceci constitue la première partie de mon programme. La seconde est de montrer aux gens que nous avons tous, libres ou condamnés, la même nature, que nous sommes tous, si j'ose dire, des assassins impunis. Je veux que tout le monde sache que, pour de légères différences, et non d'intentions mais d'actes, l'un est envoyé à la potence et l'autre reste libre et honoré. Mon programme vous paraît-il équitable?

— Il me paraît magnifique! balbutia Dorigo.

— Malheureusement, nous ne sommes plus aux temps où l'on pouvait sortir prêcher sur les places publiques. Vous voyez ce qui m'est arrivé ce matin. Il faut s'adapter au mode de prédication moderne : la feuille de papier imprimé. Nous allons fonder un journal. Remarquez que notre principe est de ne dédaigner aucune forme de propagande, même tapageuse et vulgaire, pourvu que notre but soit atteint. Je veux que ce sentiment d'horreur, ce besoin de réparer que nous éprouvons devant ces portraits, s'élèvent encore plus fortement du journal que nous rédigerons. Les condamnés, leurs amis, leurs parents pourront s'exprimer grâce à notre entremise; ils auront la parole tous ceux qui couvent de secrètes pensées homicides et ne tuent pas uniquement parce que l'occasion ou le courage leur manquent; et ceux qui ont tué, qu'on n'a pas découverts et qui, à la différence de leurs frères infortunés, n'ont pas payé rançon. Découvrir ces malheureux, gagner leur confiance et leur affection, les consoler, recueillir leurs confidences, c'est votre affaire et celle de vos collègues, c'est pour cela que j'ai fait appel à vous, Dorigo. Dites-moi si je vous ai menti lorsque je vous ai garanti que l'œuvre qui allait vous être confiée était non seulement digne de votre adhésion, mais de votre enthousiasme.

— On ne pouvait en imaginer une plus belle, dit Dorigo dominé par une impatience aiguë de s'en aller.

— Il faut encore que je vous dise pourquoi je recherche

des collaborateurs étrangers. Je veux que notre travail produise ses effets dans toutes les parties du monde. Notre journal est riche et peut se répandre partout mais, pour assurer son succès, il faut que quelques-unes de ses pages aient été écrites par des gens ayant d'autres pays, d'autres religions, d'autres lois. Le cas d'un bourgeois de Glasgow, narré dans un esprit anglais, ne touchera pas toujours un bourgeois du Portugal. Et puis, pour rester parmi les seuls Anglais, la variété de témoignages recueillis sous divers cieux, sous le signe de traditions et de croyances diverses, peut susciter plus de résonances dans les âmes, les troubler davantage. Jusqu'ici, en plus du concours de nombreux Anglais, je me suis assuré celui de deux méridionaux catholiques : vous et un jeune Espagnol que vous connaîtrez bientôt. Vous apporterez dans votre travail la clarté d'esprit et l'air de vos pays, les qualités de votre race — car où que l'on s'approche de la vie, sous quelque forme qu'on la dévoile, notre oreille est atteinte par le cri de son innocence et son refus de mourir. Il suffit de sentir vivre la faute, de la sentir vivre en même temps que le coupable, où qu'il soit né, pour ne plus pouvoir tuer par représailles. Bien plus : il suffit que nous nous penchions un instant sur nous-mêmes et nous sentions vivre. Si tout marche bien, je me propose de sortir d'Europe avec nos écrits et notre influence parce que, je le répète, nous ne voulons pas avoir de patrie, notre mission est d'être universels. Il va vous falloir parcourir villes et campagnes à la recherche des cas les mieux faits pour servir notre cause, qu'ils soient connus ou cachés, les approcher avec tout votre art, toute votre émotion. Un Anglais est chargé de revoir vos écrits du point de vue de la forme. Vous m'avez, à propos, promis de me donner un échantillon de votre savoir-faire.

— Vous l'aurez dès demain, n'en doutez pas, madame; sachant de quoi il est question, je ne vous ferai certes pas attendre, répondit Dorigo avec chaleur.

Son âme ondoyante était passée de l'embarras de quelques instants plus tôt à une angoisse d'un autre genre. Les paroles qu'il entendait allaient, il ne savait comment,

toucher en lui la peur latente d'une fuite d'Emilia; cette peur et ces paroles s'étaient mêlées, d'une façon obscure et comme par inadvertance. Aussi, dans tous ces grands discours, un seul point le touchait; ils se rapportaient étrangement à son tourment et, du coup, ils lui devenaient presque agréables.

— Merci, Dorigo. A présent, vous pouvez vous en aller. Je veux me coucher quelques heures. Vous m'avez fait beaucoup de bien. J'éprouvais un grand besoin d'ouvrir mon âme après ce que j'avais vu. Je ne pouvais pas trouver meilleur auditeur. Mais à présent, je suis exténuée et j'ai besoin de repos. Après-demain, nous nous réunirons à cinq heures et commencerons nos travaux. Je vous attendrai avec votre écrit d'essai.

Dorigo se retira mais, comme il sortait de la pièce, une pensée, se dégageant de toutes celles qui l'agitaient de remous obscurs, lui bondit à l'esprit et le fit tressaillir.

— Madame, dit-il, revenant sur ses pas, il y a une chose dont je veux vous prier. Je préférerais que ma femme ne sût rien du travail que nous allons entreprendre ensemble. Justement parce que cette œuvre m'est déjà chère, je tiens à la maintenir hors d'atteinte de toutes vaines critiques. Non que ma femme soit méchante, ou éloignée de nos façons de voir. Elle est au contraire très bonne et nous nous entendons très bien. Mais vous savez comment sont les femmes quand elles ne sont pas comme vous : elles font obstacle à tout ce qui s'écarte de la vie pratique. Et ses réflexions sceptiques ou moqueuses m'obligeraient peut-être à contre-attaquer avec une énergie que je préfère mettre toute au service de notre cause.

Mme Van der Goes promit de garder le silence et Dorigo sortit.

A peine sentait-il l'air frais du dehors que les vapeurs qui embuaient son esprit s'évanouissaient et il réagit presque avec véhémence : « Non mais, quelle tuile! pensait-il en traversant le jardin tout gesticulant. En voilà une histoire! La vie humaine! Comme si nous ne devions pas tous mourir à un moment ou à l'autre! Et ce journal! Quelle folie! Quel délire ! » Il s'arrêta, à moitié suffoqué,

mais il s'aperçut qu'il était devant sa porte et peut-être sous les yeux d'Emilia, si Emilia regardait par la fenêtre. Il n'osa pas lever ses yeux à lui et entra, l'allure calme.

L'après-midi et le lendemain, tout troublé et surexcité, il sortit et resta dehors de longues heures. Ayant à écrire l'essai promis comme échantillon et ne pouvant le faire devant Emilia, il allait se cacher dans un bar. Mais le mépris qu'il avait au début éprouvé envers lui-même pour s'être laissé charger par une maniaque d'une besogne lucrative se calmait peu à peu tandis qu'il écrivait. A chaque nouvelle ligne, son entreprise lui paraissait moins dégradante; il finit par y prendre plaisir.

Le soir du jour qui suivit son entretien avec Mme Van der Goes, fatigué par une tension d'esprit trop prolongée, il se présenta à la porte de cette dame et remit une enveloppe à la femme de chambre; puis, revenu chez lui, se coucha aussitôt pour dormir d'un sommeil peu reposant.

Dans l'enveloppe, il y avait l'essai d'un bon style qui fut publié sous le titre de l'*Histoire d'un joueur*, bien que ne portant sur le manuscrit pas de titre du tout.

(A suivre.)

GUIDO PIOVENE.
(Traduit par Marie Canavaggia.)

CHRONIQUES

LECTURES

INVENTAIRES DE L'ABIME

Il y aurait à écrire sur le rôle et le sens du décor dans le roman contemporain. J'en suggère ici l'idée à quelque psychanalyste de la littérature, qui nous dirait, notamment, par quelles voies obscures — ou pas tellement *obscures — les héros (romanesques) de notre temps, revenus de la Chine, de l'Espagne de Malraux, mettent ce sombre acharnement à se chercher soi-même dans des décors de ruines ou de prisons... Car c'est un fait : aujourd'hui, tous les itinéraites du Voyage au bout de la nuit conduisent à une ville détruire, ou à la celule de Roubachof.*

Dans la mythologie du « fantastique social » cher à Mac Orlan, les « villes tentaculaires » ont été détrônées par Berlin, cité de cauchemar, dont les monstrueux décombres écrasent l'Europe sous leur poids ineffaçable. Et la vieille Alexanderplatz d'Alfred Döblin (1), grouillante d'une humanité pittoresque, équivoque, inquiétante parfois, mais vivante, *n'est plus, dans la capitale fantôme d'un monde mort, que le décor en ruines d'un sinistre ballet, le carrefour sinistre où se donnent rendez-vous des demi-vivants à la recherche de leur âme. Je ne crois pas, comme Robert Kanters, que Berlin exerce sur nos romanciers cet étrange attrait parce qu'il est « le lieu où s'affrontent quelques-unes des grandes conceptions du destin humain ». Ce n'est pas si simple. C'est peut-être à Berlin qu'est en train de s'écrire, de se jouer l'Histoire de*

(1) *Berlin-Alexanderplatz,* roman d'Alfred Döblin qui eut son heure de célébrité.

notre temps, — mais ce n'est pas elle qui y attire ces pèlerins amers, « personnages minuscules de l'Apocalypse » (*Pierre Frédérix*). *Ne serait-ce pas plutôt quelque fascination du Néant, quelque mauvaise conscience de vainqueurs sans gloire, sur lesquelles l'auteur de* Mort à Berlin *a écrit des pages déchirantes?* « Si l'on nous montrait — *dit-il* — ce que notre civilisation a jeté par-dessus bord depuis le début de la tourmente, je crois que nous aurions peur, que nous aurions froid; nous nous sentirions nus... (1) »

C'est aussi cette peur, ce froid, cette nudité qu'affronte, dans les ruines de Berlin, le héros du Voyage aux horizons *de Pierre Fisson* (2). *Finalement, il les fuit, à l'autre bout du monde, — où il se tue. Lui aussi, à y bien regarder, est « mort à Berlin ». Comme beaucoup d'entre nous, en somme (c'est un symbole): on n'assiste pas, on ne participe pas impunément à l'auto-destruction d'un monde, sans y laisser quelques plumes, et quelques raisons de vivre...*

★

On ne s'en tire pas non plus par le recours à un manichéisme primaire, — celui dont s'inspire parfois, un peu hâtivement, toute une littérature de guerre et de « résistance », un roman comme celui de J.-C. Youri: Ça devait finir comme ça (3)

Laissons à la littérature « engagée » (comme on dit) ces histoires où d'un côté les « purs » et de l'autre les « impurs », — les patriotes intégralement héroïques, les « traîtres » intégralement ignobles, les anges libérateurs et les démons fascistes, — composent les figures sommaires d'un ballet naïvement orchestré. Non, ce n'est pas si simple (4). *Et c'est parce que « ce n'est pas si simple » que le* Héros inédit *de Michel Rousseau-Bellier* (5) *ou celui des* Epées

(1) Pierre Frédérix : *Mort à Berlin* (Éd. Fayard).
(2) Éd. Julliard (Prix Théophraste Renaudot, 1948).
(3) Éd. Julliard.
(4) « — *Ce n'est pas si simple, je vous assure que ce n'est pas si simple* » disait le « collaborateur » Jean Lousteau aux juges qui le condamnaient à mort, en octobre 45... « *Il avait dit, en entrant à l'audience, qu'il savait qu'il serait condamné à mort. Il ne manquait pas de courage. Il n'attendait rien. Seule la contradiction absurde d'une Justice qui, pour s'exercer, doit ne pas comprendre, l'avait poussé au désespoir* » (Roger Grenier, *Le Rôle d'accusé*). Ne soyons pas pareils à cette Justice, nous que rien n'y force...
(5) Éd. Plon.

de Roger Nimier (1) *se présentent à nous, aujourd'hui, dans leur effrayante ambiguïté. Tour à tour « résistants » ou miliciens, guerriers sans uniformes ou aventuriers sans foi, faux héros, faux cyniques, que sont-ils, ces enfants perdus, sinon des hommes du Refus? Refus d'être dupé, refus des mensonges — ceux des autres et ceux qu'on se fait à soi-même —, refus des grands mots, des « attitudes », de l'inutile passion du martyre...* « Tout ce que j'ai pu faire, je le regrette, je regrette d'avoir agi sans profit, — *dit aux hommes de quelque Gestapo* le Héros inédit. J'ai fait ça pour rien, et c'est ce que je regrette... Au début j'ai lutté contre vous, ensuite j'ai tué pour moi. Je n'avais plus de haine, pas même une raison d'être contre quelqu'un. C'était fini, je n'y croyais plus, j'étais pour moi. Je regrette d'avoir fait ça pour rien. J'aurais voulu que ça me rapporte, je ne sais pas, ne serait-ce qu'une amitié... J'aurais voulu devenir un fanatique, pouvoir vivre et mourir pour un idéal, ça n'a pas marché. L'idéal des uns me semble aussi valable que celui des autres. J'ai préféré ne pas choisir. Je ne pouvais pas savoir qui avait raison puisque tous, l'ami et l'ennemi, étaient certains d'avoir raison... Le vainqueur dira qu'il avait raison, c'est lâche et ça ne prouve rien, car le vaincu ne dira pas qu'en effet il avait tort. Tout était inutile, tout... »

Dans les temps que nous vivons, ce refus du (ou cette impuissance au) fanatisme conduit presque inévitablement à une espèce de nihilisme. C'est grave, cela...

★

Le monde de la Terreur est, par excellence, un monde clos. Il est normal qu'il trouve sa préfiguration, comme son aboutissement, dans la Prison, autre décor d'élection (si je puis dire) du roman actuel.

Je parlais en commençant de la cellule de Roubachof. Le Zéro et l'Infini *est peut-être bien le premier grand roman de l'âge de la Terreur, quelque chose comme la première chanson de geste de l'Homme Traqué (et traqué non seulement dans sa vie, mais dans ses pensées, dans son âme), qui est bien le héros-type de notre*

(1) Éd. Gallimard.

temps. Comment n'y pas penser en lisant le singulier, l'envoûtant roman de Julien Segnaire : Le Délire logique (1) ?

Hubert est un militant communiste convaincu de la Résistance. Arrêté par la Gestapo, il est interrogé, torturé. A la limite de la résistance physique, il sent qu'il va parler, livrer ses camarades. Pour éviter cela, il faut feindre. Feindre quoi? Mais d'entrer, justement, dans le jeu de ses tortionnaires. Hubert feindra donc. Mais on n'entre pas impunément dans l'univers du Mensonge. Or « l'univers totalitaire est, par excellence, l'univers du mensonge » *et* « rien ne ressemble davantage à la structure mentale d'un fanatique que la structure mentale d'un autre fanatique ». *Hubert, finalement,* devient *le nazi qu'il feignait d'être, par l'implacable processus de ce « délire logique » qui est le ressort même de* tout *fanatisme...*

Je défie qu'on lise ce livre étrange sans la troublante angoisse que donne le sentiment d'approcher, de toucher du doigt une vérité inquiétante, qui est par delà les mots et les actes. Le tragique du monde de la Terreur, c'est que l'homme qui la subit commence par la vouloir, par créer lui-même la prison où il s'enferme et dont il ne s'évadera plus que par la mort.

★

Aussi bien, l'évasion (j'allais écrire : le « dégagement », par opposition à cet « engagement » dont on nous rebat les oreilles sans paraître se rendre compte qu'il mène, tout droit, aux prisons du monde de la Terreur), qui donnait hier son nom à une littérature de fuite, apparaît-elle aujourd'hui comme un appel d'air, comme une forme ultime de l'instinct de conservation. « Il faut créer des oasis », *disait Koestler.*

Et c'est peut-être ce sentiment, ce besoin-là qui pousse le héros de François-Régis Bastide (2) *à chercher dans la musique un* autre *sens à sa vie, — privilège inestimable qui, à travers les ruines de Sarrebruck, de Munich ou de Nuremberg (Francis Valognes est attaché aux services d'occupation, section « culturelle »), lui fait découvrir — ou imaginer — une Allemagne rêveuse et très giral-*

(1) Éd. Gallimard.
(2) *La Troisième personne* (Éd. Bader-Dufour).

ducienne. Non sans quelque « littérature », d'ailleurs, pour laquelle on se sent plein d'indulgence, au sortir des abîmes que j'ai dits.

Mais François Sanders, des Epées, *quelque impuissant qu'il fût à pousser très loin son rêve, ne sentait-il point déjà que là seulement était la « vraie vie »? Et je voudrais, pour terminer ces lignes sur une note moins sombre, citer ici cette page où, enfin, palpite, bien faiblement encore, la lumière de la seule Vérité défendable :*

« Je me suis cru soudain dans le grand musée désert, en face de l'Ange Triste de Filipino Lippi. Ce petit garçon sans âge avec ses cheveux qui lui tombent sur le front, son front usé, son air d'avoir tout gâché dès le début, cette grande fidélité au malheur, cette noblesse des anges vaincus, autant de signes qui me sont remontés à la gorge. Il m'a semblé que je ne pouvais pas vivre sans ces amitiés secrètes et tous les regards qui vous attendent derrière ces fenêtres qu'on appelle des cadres — fenêtres sur une autre vie où l'air même est coloré, où les enfants deviennent brusquement des anges de Botticelli aux narines passionnées, aux lèvres lourdes d'un baiser qui ne vient jamais... Seul monde charnel, monde de la noblesse — et de la douleur qui ne crie pas — et du plaisir qui ne se vautre pas — monde où je respire...»

Anges de Botticelli, musique de Mozart, — qui nous disent ce qu'il faudrait pouvoir faire de son existence pour oublier qu'elle n'a point de sens...

CLAUDE ELSEN.

LES MOTS SONT DES PERSONNAGES

Bien sûr, les mots sont des êtres vivants. L'oublierait-on, il suffirait de se remémorer qu'ils préparèrent au XVIIIe siècle la démolition de la Bastille; des mots aussi y avaient fait enfermer le marquis de Sade, après qu'il eut goûté de la prison à Vincennes, à Saumur, à Pierre Encise, à la Conciergerie, à Miolans, à Aix, et, après la Bastille, ce furent encore des mots qui le vouèrent à Charenton, aux Madelonnettes, aux Carmes, à Saint-Lazare, à la maison de santé de Picpus, puis enfin à Sainte-Pélagie, à Bicêtre, à Charenton une autre fois, et en ce dernier lieu jusqu'à sa mort c'est-à-dire pendant 11 ans et 8 mois. Mais le fameux

Donatien — Alphonse — François de Sade n'eût-il que donné l'occasion du terme « sadisme », il demeurerait, comme la signification de ces trois syllabes, présent à la mémoire des hommes. Sade a cru à la puissance des mots, estimant leur nature proche de celle des faits. Lisons dans l'anthologie de Gilbert Lély (*Pierre Seghers*) la note terminale du *Dialogue entre un prêtre et un moribond :* « Le moribond sonna; les femmes entrèrent, et le prédicant devint dans leurs bras un homme corrompu par la nature, pour n'avoir pas su expliquer ce que c'était que la nature corrompue. » Cette phrase qui veut paraître détachée, — méfions-nous, elle contient tout Sade et, sous sa glace apparente, c'est un brasier ardent —, là déjà et seulement, c'est assez pour nous faire sentir la puissance et la faiblesse de la parole, la force et la défaillance de l'être humain, l'émerveillement de la chose créée et l'impuissance qu'elle manifeste à atteindre la perfection totale; voilà ce que nous montre plus amplement le choix de Gilbert Lély, dans ce livre si explicitement illustré et surtout dans sa préface, qui est d'un clinicien, avec la lucidité d'une main usant d'un bistouri.

La vérité humaine des mots, comment elle fut mise en relief après le marquis de Sade, nous nous en rendons compte en entrant pour une visite dans la maison du surréalisme. Que l'on découvre l'affirmation de plus en plus péremptoire de la réalité historique dont ce mouvement fut l'expression, voici de quoi enchanter Maurice Nadeau, spécialiste passionné de critique littéraire : après avoir édifié une *Histoire du Surréalisme* (*Le Seuil*), qui reste un manuel non négligeable, encore qu'incomplet, il rassemble les proclamations les plus typiques, les articles et textes les plus significatifs des petits et grands journaux du cru en un volume de *Documents surréalistes* (*Le Seuil*). On y apprend, là encore, que pour des mots comme pour une femme des hommes prirent feu et même parti. Par exemple pour le mot « France » désignant un écrivain dont la mort, en 1924, fut l'occasion des premiers textes surréalistes collectifs avec Aragon, Éluard, Breton, Soupault parmi les principaux protagonistes. Et voici l'un des griefs d'Aragon : « Un style précaire, et que tout le monde se croit autorisé à juger par le cœur même de son possesseur; un langage universellement vanté quand le langage pourtant n'existe qu'au-delà... » Le langage n'existe qu'au-delà, c'était bien l'explication surréaliste. Nous pouvons, grâce à Maurice Nadeau, relire entre autres les papillons que l'on collait jusque dans les vespasiennes, la lettre aux recteurs des Universités européennes qui tout de

même était un appel au retour humain des valeurs intellectuelles, l'adresse aux médecins-chefs des asiles de fous qui rappelait que le dément, quand il parle, est aussi un explorateur égaré dans le domaine de l'action. Lautréamont, on nous en fait souvenir ici, les têtes surréalistes voulaient voir en lui, en premier lieu, une attitude. Car une attitude féconde, reprend Antonin Artaud dans une lettre peu connue reproduite par ces *Documents*, est de la part des surréalistes « cette colère, ce dégoût brûlant versé sur la chose écrite. » Activité, manifestes, objections, affirmations, contradictions, colères, frénésies, c'est vraiment l'explosion d'une époque tendant à rechercher l'absolu jusque dans les erreurs et ses excès qui jaillit tout armée du mot *surréalisme*.

Aujourd'hui, enfin l'an dernier comme cette année, donc devant nous qui y sommes et qui marchons de nos jambes et entendons de nos oreilles et voyons de nos yeux, c'est toujours la valeur effective de la parole qui crie son existence. Nous nous trouvons appelés à entendre qu'*Un romancier dit son mot (Corrêa)*; c'est le titre d'un essai où Raymond Guérin explique qu'il voudrait voir chacun faire tout bonnement corps avec son langage et le langage de chacun faire corps avec la sincérité. « Je prétends seulement écrire mes livres comme je les sens, adaptant instinctivement ma forme et mon ton à mon sujet, tantôt nu, tantôt cravaté, au gré de mon humeur. » Ah! qu'il n'est guère fréquent le rêve auquel aspire Raymond Guérin, celui où il n'y aurait plus tant de « il faut », deux mots (encore) qui ont un pouvoir de tyran. Il est certain que nous sommes ainsi, en littérature et en art, gouvernés par une kyrielle d'impératifs catégoriques. Pour s'en vouloir débarrasser, Raymond Guérin sait le prix dont il paie son effort. Il ne voudrait point se leurrer de mots, lui, tout en reconnaissant leur qualité d'excitants depuis une trentaine de siècles. Il *dit son mot*, le dit même sur la ville où il habite. Sachez qu'il y est honni pour oser parler d'elle dont le spectacle « manque un peu de couleur et d'accent et ça ressemble un peu trop à une colonie d'asticots en procession... » Il est vrai qu'il parle cru et fort. C'est après cela, on peut le constater, qu'autant qu'une terreur des faits, il y a une terreur des mots comme on l'a des ogres.

Au vrai, il apparaît que l'écrivain, d'une façon générale, tente de plus en plus d'entrer dans l'expression pour s'asservir à elle. Ce n'est pas toujours facile puisque les mots sont définis une fois pour toutes : il convient de les mettre un peu à la torture, histoire de voir ce qu'ils peuvent signifier de plus. On les serre

de près, on met sur eux la main, on les étrangle même pour leur faire crier leurs secrets. Ainsi le mot « juif » dont un jeune écrivain entre beaucoup, David Scheinert, s'est emparé : il a écrit une sorte d'autobiographie d'un obsédé sexuel. Cela se présente sous ce titre : *L'apprentissage inutile (Corrêa)*. Inutile, il ne l'est pas tout à fait puisque, au milieu de toutes ses vicissitudes, c'est l'apparition du mot « juif » qui éclaire David Scheinert, que dis-je, qui l'illumine. Au moment où dans sa vie l'inquiétude charnelle rejoint l'inquiétude spirituelle, cet auteur a pris contact avec un terme pour tenter de lui rendre l'existence à laquelle il a droit. Donc, le terme « juif », avec la vérité essentielle qu'il représente. La vie même du juif dans ce qu'elle a de plus juif intrinsèquement, avec les caractères d'une race immuable depuis le fond des siècles. Ainsi, David Scheinert accepte ce qu'il est depuis qu'il a découvert que son être entier est marqué par ces mots « moi, juif ». Car les mots, dont le nombre sur terre, toutes langues réunies, est plus puissant que les forces humaines, les mots nous régissent. Ce sont plus que des personnes, des personnages.

LOUIS PERCHE.

LA MARCHE DU TEMPS

Tandis que M. J. Pirenne achève son monumental ouvrage sur *Les grands courants de l'Histoire universelle*, peu de temps après le *Bilan de l'Histoire* de M. R. Grousset, voici que M. Daniel Halévy nous livre à son tour la somme de son expérience d'historien sous la forme d'un *Essai sur l'accélération de l'Histoire* (1) Renouveau d'un genre littéraire à peu près disparu, le *Discours sur l'Histoire universelle*, — renouveau dans lequel il faut voir peut-être l'un des aspects de la grande angoisse de notre temps. A la limite de l'exploration de l'historien se dressent désormais les ruines d'Hiroshima, les charniers et les fours crématoires d'Allemagne. Depuis que, par un simple jeu de manettes, un garçon d'une trentaine d'années a pu anéantir en quelques secondes une ville de 340.000 âmes, la fin de l'aventure humaine peut, pour la première fois, être imaginée avec une effroyable précision. De là sans doute ce désir un peu fiévreux de dresser, lorsqu'il en est temps encore, le bilan de l'his-

(1) Éd. Self.

toire des hommes, de faire encore une fois le recensement de ces vaisseaux engloutis des civilisations mortes dont parle Valéry, « descendus au fond inexploré des siècles, chargés de richesse et d'esprit », « coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins »... La boîte à fiches du spécialiste ne compte plus guère dans le tourbillon des grands cataclysmes.

C'est une formule de Michelet qui a fourni à M. Daniel Halévy le point de départ de ses réflexions, très neuves par ailleurs et infiniment séduisantes. « Un des faits les plus graves et les moins remarqués, écrivait Michelet en 1872, à la fin de sa carrière d'historien, c'est que l'allure du temps a tout à fait changé. Il a doublé le pas d'une manière étrange. Dans une simple vie d'homme, j'ai vu deux grandes révolutions qui, autrefois, auraient peut-être mis entre elles deux mille ans d'intervalle. » Dans un vaste survol de tout le passé humain, de toutes les sociétés et de toutes les civilisations disparues, c'est cette précipitation de l'allure même du temps que M. Daniel Halévy s'est efforcé de rechercher, de définir et de préciser. D'âge en âge, puis de génération en génération, il nous montre la matière historique devenir de plus en plus dense. Les grandes houles qui soulèvent les siècles se font de plus en plus hautes, de plus en plus pressées, de plus en plus puissantes. Le rythme des révolutions politiques, des progrès techniques et des bouleversements spirituels n'a cessé d'aller en s'amplifiant. Lente d'abord, et hésitante, la marche de l'humanité est devenue plus rapide; elle s'est peu à peu accélérée; elle est en train aujourd'hui de se précipiter. C'est sur la vision d'une folle course à l'abîme, d'une ruée insensée vers la catastrophe totale que se termine le livre de M. Halévy. « Les eaux qui nous portent coulent, de plus en plus rapides, sur les pentes de l'abîme où elles vont s'engouffrer... » Et c'est bien ce frémissement, cette sorte de tendresse inquiète pour l'issue de l'aventure humaine qui donne tout leur prix à ces pages. Ce désir aussi de compréhension et d'amitié à l'égard de toutes les civilisations dignes de ce nom, à l'égard de toutes les formes successives de l'espoir et de l'effort des hommes. On aime trouver chez le vieil historien ces sources toujours jaillissantes d'émotion et de sympathie, ce goût toujours vif pour cette terre que tant de générations ont habitée, explorée, transformée, qu'elles ont réussi à rendre « vibrante, vivante, comme un être, comme une âme ». On aime sentir dans ce petit livre comme un discret témoignage de solidarité à l'égard de cet héritage si menacé, si terriblement précaire, que les meilleurs d'entre les hommes ont accumulé à travers les siècles.

Devons-nous cependant ajouter qu'autant nous semble excitant pour l'esprit chacun des chapitres de M. Daniel Halévy (et d'une étonnante richesse en aperçus ingénieux et en formules saisissantes), autant nous semble en revanche discutable, et peu convaincante, la thèse centrale qui les anime? M. Halévy parle quelque part au début de son livre des « quatre mille ans de fructueuse *stabilité* » de l'histoire égyptienne. Mais ces quatre mille ans ont vu cependant, et seulement dans le bassin oriental de la Méditerranée, l'apparition du cheval et celle de la roue, la formation du monothéisme, la naissance de l'alphabet, et combien de dynasties renversées, de villes rasées, d'empires anéantis, de peuples rayés de la scène de l'Histoire... Ce n'est qu'un exemple, mais on pourrait les multiplier et l'on sent tout de suite ce que de tels raccourcis ont de foncièrement arbitraire. L'appréciation du « temps historique » n'est-elle pas avant tout affaire d'optique, question de point de vue? N'est-elle pas essentiellement variable selon les perspectives où l'on se trouve engagé? Michelet prenait prétexte des révolutions politiques de la première partie du XIXe siècle pour parler d'un renversement de l'« allure du temps ». Mais on imagine fort bien aujourd'hui un historien insistant au contraire sur la paradoxale, mais indiscutable stabilité de la société française de la même époque. Nous avons, par contre, toujours tendance à ne voir dans l'immense et mystérieuse préhistoire, qu'une période de très lente maturation, de très laborieuse évolution. Ne savons-nous pas, cependant, que c'est brusquement, après la chute de la civilisation du renne, vers l'an 13000 avant notre ère, que l'on vit apparaître en Europe les techniques de la pierre polie, la domestication des animaux, l'usage des plantes cultivées, révolution aussi importante, et sans doute aussi brutale, que la révolution industrielle du siècle dernier?. . Tout semble bien indiquer que la courbe de l'histoire humaine n'est ni continue, ni régulière. C'est par à-coups, par saccades, que l'on voit évoluer les civilisations. Aux périodes de stagnation et d'élaboration succèdent les périodes de mouvement et de crise. Mais qui peut se flatter de mettre en lois, de mesurer même, l'amplitude et la fréquence des oscillations? Y a-t-il d'ailleurs concordance absolue entre les révolutions techniques, les bouleversements politiques et les transformations spirituelles? Au lieu d'une courbe n'est-ce pas plusieurs que l'on devrait dresser, et dont les tracés seraient loin, peut-être, d'être parallèles?

Peut-être, à vrai dire, faudrait-il déplacer le problème. Peut-être faudrait-il parler, non pas exactement d'une accélération

du rythme de l'histoire, mais d'une prise de conscience de plus en plus aiguë de ce rythme. Insistera-t-on jamais assez, en effet, sur l'importance de la révolution des moyens d'information dans le monde contemporain? Pendant des millénaires, l'histoire s'est déroulée en dehors du champ de l'intelligence et de la réflexion des masses humaines. Elle se contentait de fondre périodiquement sur elles, de les emporter avec la soudaineté et l'incompréhensible toute-puissance d'un fleuve en crue. Qu'étaient, il y a deux siècles seulement, pour leur peuple, les maîtres de ce monde? Une image à demi effaçée au revers d'une monnaie, quelques rumeurs confusément chuchotées, un titre au bas d'une proclamation. Des hommes qui décident, ou qui croient décider, de nos destins, nous connaissons aujourd'hui les visages des milliers de fois reproduits, les gestes, les habitudes, les grimaces même monstrueusement agrandies par l'écran. Leurs voix nous poursuivent jusque dans nos demeures, nous cherchent, viennent nous prendre personnellement à parti. Leurs personnages sont entrés dans notre univers familier, tiennent leur place dans l'intimité de nos foyers. Leurs querelles engagent le globe tout entier : elles ont cependant pour nous le même caractère de proximité, d'immédiate présence, que pouvaient avoir pour les humbles contemporains du Grand Frédéric ou de Louis XV, les vieilles rivalités de leurs chefs de clan villageois... A peine y a-t-il un siècle que M. Homais, que Bouvard et que Pécuchet commençèrent, grâce à la lecture des gazettes, à se « tenir au courant » des grands problèmes de leur temps. (Encore faut-il préciser qu'Homais, Bouvard et Pécuchet ne représentaient qu'une fraction restreinte de la société de leur époque, que les événements ne leur parvenaient qu'après un décalage chronologique appréciable, et seulement dans leurs très grandes lignes.) Quelques dizaines d'années après eux, c'est heure par heure, minute par minute, et de tous les points du monde, que l'histoire en train de se faire vient frapper la conscience des foules. Il aura appartenu à notre siècle de donner toute sa valeur à la notion d'« actualité ». Les événements n'apparaissent plus à l'imagination des hommes amortis par le recul dans le temps, usés par l'éloignement dans l'espace. Ils se fractionnent en une cascade de coups de théâtre haletants, suivis, acclamés, discutés par des millions d'hommes. Ils se décomposent en une succession de plus en plus rapide d'images de plus en plus brutales et de plus en plus sommaires, — gros titres des journaux du soir, phrases hachées de la radio, fulgurations noires et blanches de l'écran.

Il n'est pas sûr que les bouleversements des civilisations, que l'écroulement des empires et que les révolutions des sociétés se succèdent selon un rythme plus rapide aujourd'hui qu'autrefois. Mais il est bien certain qu'il existe, par contre, une vision précipitée, frénétique, de notre temps à laquelle il n'est possible à nul d'entre nous d'échapper. Il est bien certain que nous appartenons à une humanité devenue prodigieusement sensible à l'événement. Chaque heure du destin des hommes peut sembler aujourd'hui plus lourde, plus chargée d'histoire. Mais n'est-ce pas à l'extraordinaire développement des moyens d'information qu'il faut avant tout demander d'en rendre compte, à cette grande chronique du monde que nos ancêtres vivaient et mouraient sans connaître, mais dont les échos d'auj urd'hui nous harcèlent et qui se fait sans cesse plus précise, plus complète et plus dense? Plus que ceux d'autrefois, les hommes aujourd'hui se sentent entraînés, emportés, ils sentent que fuient derrière eux des repères qu'ils pouvaient croire immuables, et l'acuité douloureuse de cette sensation est neuve, sans doute, dans l'histoire de l'émotivité humaine. Mais le courant est-il vraiment devenu plus rapide et plus fort? N'est-ce pas plutôt qu'ils ont pris pour la première fois conscience que le courant existe, qu'ils se sont pour la première fois rendu pleinement compte de sa rapidité et de sa puissance?

RAOUL GIRARDET.

ASPECTS DU DRAME CONTEMPORAIN D'APRÈS JUNG

Comme dans *l'Homme à la découverte de son âme*, on trouve dans le dernier ouvrage de Jung traduit en français : *Aspects du drame contemporain* (trad. et préface de R. Cahen-Salabelle, éditions de la Colonne Vendôme) une riche matière à réflexion plutôt qu'une réflexion organisée. Jung n'a rien de l'homme-du-discours. Il cherche des *sens* pour reprendre son vocabulaire, et son domaine est illimité. Plus qu'aucun autre esprit contemporain de sa qualité, dans doute il a su échapper, dans un ordre de recherches singulièrement délicat (l'inconscient col-

lectif), aux systématisations, aux théories alourdissantes. Aussi, malgré toutes les critiques qu'on peut imaginer à l'encontre des explications qu'il nous propose, doit-on reconnaître le caractère vivant et convaincant de ses analyses. Ce sont, très exactement, celles d'un médecin devant un malade.

Ce malade, ici, c'est l'Allemagne — l'Allemagne et les Allemands. L'Allemagne « pays de catastrophes spirituelles », où la masse joue le rôle d'une machine sans contrôle (il n'y a de « régulation humaine » que sur le plan individuel); prête à se décharger de la responsabilité de son existence sur un psychopathe atteint de la folie des grandeurs; l'Allemagne malade, l'Allemand malade plutôt, de son refus de clarté, assoiffé de mythes grandioses et vagues, vastes réceptacles où se mêlent, s'allient les complexes qui le hantent. Aujourd'hui, dit Jung, on n'entend parler que de tentatives faites pour rejeter la culpabilité : personne ne veut avoir été nazi. Nietzsche a parlé du « pâle meurtrier » qui ne veut pas et ne peut pas *accepter d'être ce qu'il est*. Ce refus de se voir est un des caractères de l'Allemand. Refus et impuissance générateurs d'extraordinaires « transferts » (« on retrouve chez autrui les contenus devenus, en soi-même, inconscients »), de falsifications historiques, de maquillages de théories raciales pseudo-scientifiques : il y a là un des aspects les plus frappants de ce sentiment d'infériorité allemand (dont Jung rappelle qu'il n'est pas le premier à le remarquer) — qui engendre des dispositions pathologiques telles que la certitude d'être entouré d'individus (ou de peuples) « incompréhensifs, malveillants, nuisibles, d'êtres de seconde zone qui justifient qu'on les qualifie de *sous-humains* et que l'on doit exterminer pour préserver sa propre grandeur et sa propre perfection ». Voilà le point de moindre résistance du caractère allemand, selon Jung. Nous y reconnaissons le départ d'un cycle familier, facilement observable sur le plan individuel (pour expliquer ou excuser son manque de scrupules on invente à son propre usage une légende de « surhomme », une « mission » et, à l'abri de quelques grands mots, on trompe, on ment, on tue)... Ce cycle aboutit à l'abdication de la conscience de soi, au délire hystérique. La transposition tentée par Jung, dans son explication du phénomène nazi, est impressionnante. Il est bien possible que, pratiquement, elle n'ait pas de vertus curatives immédiates. Elle risque même d'exciter (Jung le prévoit) la « susceptibilité bien connue des hystériques ». Mais elle est un élément de connaissance qui nous paraît de premier ordre. On se doute bien, en effet, que Jung

ne s'arrête pas à l'Allemagne (1). C'est l'Europe entière, selon lui, dont l'état mental, depuis longtemps déjà, n'est pas normal. A l'appui de cette remarque Jung cite — curieusement — la musique atonale et l'*Ulysse* de Joyce; puis il écrit : « Il y a déjà là *in nuce* tout ce qui a pris corps politiquement en Allemagne ». Et, un peu plus loin : « Ce à quoi l'Allemagne vient de nous faire assister n'est que la première explosion d'une aliénation mentale généralisée, une irruption de l'inconscient dans les sphères d'un monde en apparence passablement ordonné... L'Allemand a témoigné, à l'égard des dangers mentaux qui pèsent sur l'Européen, et le menacent, de la résistance la plus faible... »

Il y a là une mise en accusation dont les attendus peuvent surprendre, mais qui, pour le principe, n'est pas à négliger : faire de l'Allemagne le bouc émissaire des « péchés » de l'Europe est une réaction de malade, un travestissement, un « maquillage » sans profit pour personne. Jung parle de la reconnaissance d'une culpabilité collective comme d'un pas en avant — de la nécessité de faire passer de l'inconscient au conscient notre complicité dans le désordre qui a permis, favorisé, l'éclosion du nazisme... Mais de nouveaux problèmes se posent, qui ne sont pas près d'être résolus, et l'on pourrait écrire encore longuement dans les marges de ce livre riche et irritant. Pour préciser, toutefois, la position de Jung quant à la responsabilité collective, citons encore ces lignes, qui marquent les limites de celle-ci dans l'esprit de l'analyste suisse : « On ne me persuadera jamais de la conception puérile que ce sont les Francs-Maçons, les Juifs et les méchants Anglais qui ont imposé le national-socialisme aux Allemands : j'ai trop entendu pareilles allégations dans les cliniques psychiatriques. » Responsabilité consciente, prise en charge de la totalité de sa propre nature, autonomie spirituelle, maturité : de quelque nom qu'on la baptise, la leçon est bonne — bonne à relire et à redire — qu'il s'agisse des peuples ou des individus.

GILBERT SIGAUX.

(1) Pour éviter les fausses interprétations, rappelons que Jung voit le problème en médecin, et, pour faire court, citons : *Une névrose ou une disposition névrotique n'a rien de déshonorant. Elle n'est pas une maladie mortelle et ne s'aggrave que dans la mesure où l'on prétend l'ignorer. Dire des Allemands qu'ils sont psychiquement malades, c'est faire à leur égard preuve de plus de bienveillance que de les traiter de criminels.* Et encore : *L'hystérique est, en dépit de son état psychopathique, quasi normal. De même, faut-il s'attendre à ce que de nombreux éléments de l'ensemble psychique qu'est un peuple soient parfaitement normaux, même si la résultante générale exige le qualificatif d'hystérique.*

BRÈVES RENCONTRES

PASTICHE (A PROPOS DU RAPPORT KINSEY).

« Il faut que soit revisé de fond en comble, sans trace d'hypocrisie et d'une manière qui ne peut plus rien avoir de dilatoire, le problème des rapports de l'homme et de la femme... » Tel était l'un des principaux objectifs que s'assignait Breton, « l'amour humain étant à réédifier comme le reste ». Il ne semble pas que le surréalisme nous ait jamais apporté sur ce point les éclaircissements que nous étions en droit d'en attendre, encore qu'il se soit beaucoup occupé de l'amour et que Maurice Nadeau ait affirmé qu' « on ne peut aimer après Breton et Éluard comme on aimait avant eux. » Jugement qui rejoint celui de Georges Bataille lorsqu'il écrit que Breton « trouvant l'amour sous sa forme entière a pour en parler des accents qu'on n'eut pas avant lui ». Écoutons donc ces accents :

> « Aimer, il ne reste en fin de compte à l'homme et à la femme que cette chance unique, mais aimer faut-il le préciser des mille battements d'ailes d'un amour sans cesse renouvelé qui se porte chaque jour en avant et ailleurs. J'y insiste d'autant plus que le fantôme de l'amour unique n'a pas fini de nous harceler. Cet amour différent auquel je vous convie, rien ne m'empêchera à continuer de le vouloir libre de toutes les entraves qu'y apporte une mythologie dépassée — et d'abord cette exigence absurde de celui et de celle qui se veulent irremplaçables. Pour moi refuser de répondre en toute rencontre et où que ce soit à l'appel immémorial de l'amour équivaut à repousser la seule chance de salut. Je persiste à croire que nous ne briserons le cercle magique dans lequel s'épuisent à tourner en rond les cœurs de l'homme et de la femme que dans la mesure où nous saurons désintégrer le noyau du couple pour multiplier la chance des amours innombrables. Faute de rester sur le qui-vive et de ne jamais considérer les corps comme des oasis où l'on ne saurait rêver plus longtemps que ne l'exige tant notre repos que la suite du voyage, qui peut, je le demande, se prétendre libre? Je reconnais tous les pouvoirs au pôle aimanté de l'amour sauf celui de me retenir. Là réside le grand secret dont il est temps, je ne me lasserai pas de le répéter, d'assumer toutes les conséquences. Rien n'est à rejeter, aucun moyen ne doit sembler trop violent lorsqu'il s'agit de purifier le monde de ces vieilleries sordides : la fidélité et la jalousie, porteuses de clés de notre

prison. Il faut en finir à tout prix avec ce dérisoire idéal que nous ont légué des générations d'amoureux transis. On ne saurait attaquer avec trop de passion ces catégories sentimentales qui ont donné la pleine mesure de leur nocivité. L'amour sera innombrable-foisonnant, multiple-dévorant, ou il ne sera pas. Ce doit être la gloire du surréalisme d'instaurer la récupération aussi totale que possible de notre puissance érotique par un moyen qui n'est autre que le refus délibéré du choix et la fuite vertigineuse d'un corps à l'autre jusqu'à l'épuisement final. Ainsi notre espérance demeure lestée de tout le poids de l'amour humain. Deux voiles s'y gonflent au vent salé du désir qui sont la disponibilité et l'inconstance. Je prétends que c'est nous qu aurons montré l'exemple de la fidélité. Le phényx aux ailes de désir s'envole, abandonnant derrière lui la cendre bleue des femmes consumées... »

C'est un mauvais pastiche? Soit! Mais le ton inimitable de Breton mis à part, quelle règle fondamentale de sa doctrine se serait-elle opposée à ce qu'il promulgue ces principes de conduite amoureuse? Aucune, puisque le surréalisme ne reconnaît d'autre loi que celles de la subversion totale et de la totale liberté. S'il y avait impossibilité de fait (et non de droit) à ce que Breton prît cette attitude, c'est seulement qu'elle se serait opposée à ses exigences individuelles, celles de son esprit et de sa chair, hantés par la nostalgie de l'amour unique et qui ne pouvaient s'aviser de désirer ce que précisément ils détestaient.

AUTRE PASTICHE

Dans *Le Populaire* du 11 novembre dernier, M. Léon Blum s'efforce (inconsciemment?) de retrouver le ton de Péguy. La forme est assez élevée, croit-il, pour faire passer le fond. Quant au pastiche, délibéré ou non, l'imitation y apparaît sous son aspect le plus subtil, car il ne s'agit pas ici des incessantes répétitions de Péguy. Jugez plutôt :

« Je ne ménagerai jamais quant à moi ma considération et j'oserai dire ma gratitude de socialiste et de Français aux hommes qui, au lendemain de la Libération, ont prêché cette croisade. Ils ont créé quelque chose qui était un parti de démocratie chrétienne, et même, véritablement, un parti de socialisme chrétien. (...) Leur foudroyant démarrage avait ouvert un immense espoir, celui d'une révolution sociale pacifique, je dirai même d'une révolution volontaire, consentie. Au lieu de cette grande perspective, au lieu d'une transformation révolutionnaire dans le système de pensée et dans le comportement politique de la bourgeoisie

catholique — urbaine ou rurale — comme du clergé catholique, le gaullisme nous offre aujourd'hui le retour à l'ornière, le retour aux vieux cadres, aux vieilles routines, aux vieilles idéologies, ou, pour parler plus simplement, le retour à la réaction. Je ne parle pas de cela légèrement. Que des forces, bourgeoises et conservatrices par leur origine première, mais qui, depuis la Libération et sous la conduite du M.R.P., s'étaient ralliées à la République — je ne dis pas à la République tout court, mais à la République démocratique, à la République sociale — se laissent aujourd'hui capter de nouveau par la réaction oligarchique, patronale, cléricale et fascisante, c'est une donnée de première importance qui apparaît dans la politique française. »

Pauvre Péguy! Ce n'est pas la première fois (voir Vichy) qu'on se sert de lui pour lui faire dire exactement le contraire de ce qu'il aurait (probablement) pensé et écrit!

CIRQUE IDÉOLOGIQUE

Selon la *Pravda* (citée par l'*Aurore*), « *nos jeunes artistes de cirque, dont beaucoup sont membres du Komsomol, ont créé un nouveau style du cirque soviétique, naturel, plein de force idéologique, qui n'a rien de commun avec le cirque capitaliste décadent* ». La place principale y est donnée aux acrobates et aux fauves, les clowns se voyant réduits au strict minimum, car « *ils ne rendent pas le public sérieux et se permettent des plaisanteries non idéologiques* ».

INFORMATION ULTRA-RAPIDE.

Le jour même où les journaux annonçaient l'arrestation pour « haute trahison » du cardinal Mindszenty, Primat de Hongrie, M. Louis Martin-Chauffier (en reconnaissant que « l'arrestation d'un prince de l'Église est chose trop peu courante pour qu'elle ne provoque pas une grande émotion parmi les catholiques du monde entier ») rassurait en ces termes les catholiques de *Libération* (28-12-1948) :

> « La nouvelle n'a suscité aucune émotion à Budapest, ville très religieuse. Les milieux catholiques avaient fait récemment une démarche demeurée vaine auprès du cardinal pour le prier de détendre sa rigidité. L'événement n'a surpris ni touché personne. »

Allons, tant mieux! Nous voici d'autant plus rassurés qu'on ne peut douter que M. Martin-Chauffier n'ait pris ses informa-

tions (dans la nuit), en toute connaissance de cause (entendue). Mais admirons ce bon chrétien qui reproche à l'un de ses frères en religion et en résistance de n'avoir pas *détendu sa rigidité !*

•

A MOTS PESÉS (suite).

De Mme Claude-Edmonde Magny, en réponse à l'enquête de Jean-Michel Bernardin dans *La Gazette des Lettres :*

> « Sans vouloir insister sur la pauvreté de la psychologie, le manque d'intérêt romanesque et la platitude du style, dans le cas de France (qu'on me faisait lire, quand j'étais petite, « parce que c'était bien écrit ») ou, dans celui de Barrès, sur la grandiloquence efféminée de l'écriture et le dilettantisme satisfait des attitudes, je peux difficilement imaginer lecture moins *nourrissante* pour l'âme, et finalement plus appauvrissante et débilitante, que celle de ces œuvres également insignes par une incohérence complaisante de la pensée et une absolue sécheresse spirituelle. Je ne vise même pas ici leur caractère actuellement suranné, ou périmé, le fait qu'elles n'offrent de réponse à aucune des questions qui se posent maintenant pour nous : je pense qu'à l'époque même où elles ont paru, elles se trouvaient *déjà* coupées de toute réalité historique et de toute vivante spiritualité. Bref, qu'elles sont enfin rentrées dans le néant dont il est regrettable qu'elles soient jamais sorties; et j'augurerais fort mal d'une époque où les jeunes gens chercheraient à nouveau un réconfort dans la sagesse faussement désabusée de Monsieur Bergeret ou les raffinements frelatés de l'Homme Libre, et consentiraient à laisser enliser leurs inquiétudes et leurs révoltes dans les eaux mortes du Jardin de Bérénice ou d'Épicure. »

Précisons que Mme Magny nous rappelle elle-même qu'elle est chargée d'enseigner la littérature française du XIXe siècle et du début du XXe siècle à Cambridge.

DEVINETTES

Q. — « *L'Action Française* a fait des petits qui ont moins de talent bien sûr mais qui s'efforcent comme elle d'acclimater déjà l'intelligence des jeunes Français à l'idéologie ennemie. » Quels sont-ils?

R. — « Ils s'appellent *Esprit, Combat, Les Temps Modernes.* » (*Sic :* R. P. Bruckberger, *Carrefour,* 1-12-48.»

Q. — « N'êtes-vous pas fatigué de voir qu'à toutes les occasions et surtout les mauvaises, on dit de vous le poème enfantin qui s'appelle *Liberté*? » (*Sic :* Hugues Fouras à Paul Éluard, *La Bouteille à la Mer*, nº 59.)

R. — (Pas de réponse.)

Q. — Comment réussir dans les lettres?

R. — « Pour cela le jeune écrivain doit obligatoirement remplir ces treize conditions nécessaires et suffisantes » à en croire *Le Canard Enchaîné* (1-12-48) qui n'a jamais été aussi bien informé, semble-t-il, et avec lequel nous quittons enfin — qui l'eut cru? — le domaine de la fantaisie :

« 1º Déclarer à qui veut bien l'entendre que Jean Paulhan est, sans discussion possible, le Mandarin des Lettres;

» 2º Être reçu chaque vendredi aux cocktails de la N.R.F., et n'y aller qu'une fois sur deux;

» 3º Avoir lu jusqu'au bout *Les Fleurs de Tarbes*, de Jean Paulhan;

» 4º Établir, preuves en main, qu'on est bien journaliste à *Combat*, et qu'on publie un petit article dans *Les Temps Modernes* environ tous les trois mois;

» 5º Pouvoir citer de mémoire quelques phrases particulièrement bien senties des *Fleurs de Tarbes*, de Jean Paulhan;

» 6º Dire Gaston en parlant de M. Gallimard père, proclamer bien haut que c'est un vieux radin, et établir (toujours preuves en main) qu'on a tout de même touché une avance, aussi minime soit-elle (elles le sont, d'ailleurs, toujours);

» 7º Déclarer à qui veut bien l'entendre que Jean Paulhan est, sans discussion possible, le Mandarin des Lettres;

» 8º Lire attentivement, chaque semaine, la critique littéraire de Maurice Nadaud, dans *Combat* et pouvoir en discuter sans avoir l'air d'une cloche;

» 9º Avoir lu jusqu'au bout *Les Fleurs de Tarbes*, de Jean Paulhan;

» 10º Aller à Saint-Germain-des-Prés, mais beaucoup moins fréquemment qu'auparavant, en laissant entendre qu'on n'est vraiment plus chez soi, et que c'est envahi par les gens du 16e arrondissement, les Américains et les pédérastes (...);

» 11º Pouvoir citer, de mémoire, quelques phrases particulièrement bien senties des *Fleurs de Tarbes*, de Jean Paulhan;

» 12º Prouver que l'on a dans son carnet d'adresses le vrai numéro de téléphone de J.-P. Sartre;

» 13º Être définitivement admis par Jean Paulhan comme un « poulain Gallimard ».

MARC-AURÈLE A DRANCY

M. Abel Hermant raconte dans *Paroles Françaises* (3-12-48) les circonstances de son arrestation, le 1er septembre 1944 : « *J'entendis la sonnette de l'entrée. Sans bouger de mon fauteuil de bureau, je levai les yeux vers la porte, elle s'ouvrit et je vis paraître deux tout jeunes garçons, de ceux que l'on appelait alors des fifis, armés de leurs fusils d'ordonnance. C'est à une telle incorrection que je pris garde tout d'abord : on n'entre pas dans un salon avec un fusil, pas même avec une épée ; et cela me rappela les sévérités de la fameuse comtesse de Loynes* (...) *quand un de ses visiteurs se permettait de venir jusqu'à elle, le chapeau et la canne à la main.* » Amené tour à tour en divers locaux, parmi lesquels « *un somptueux hôtel à quelques pas de chez lui, dont il connaissait le légitime propriétaire et où il lui était arrivé d'être reçu en d'autres conditions* », il parvient en pleine nuit au camp de Drancy, sa dernière étape. M. Abel Hermant continue en ces termes son récit qui a une fière allure :

> « Je ne me réveillai qu'au matin, au « matin profond », comme disent en leur divin langage mes maîtres grecs, et j'observai d'abord, avec un certain contentement de moi, qu'en dépit de mes malheurs, j'étais dans un excellent état, moral et physique. Le symptôme de cette double santé était une reprise de ma curiosité : depuis la veille, au sort qui m'accablait, je n'avais opposé que l'indifférence, qui n'est pas une arme de combat. La curiosité et le stoïcisme sont les deux seules défenses offensives que nous ayons dans les traverses de cette vie (...) L'expérience présente me témoignait le contraire (de ce qu'affirme Marc-Aurèle) ainsi qu'à tant d'autres ce jour-là, soumis comme moi-même à une épreuve d'autant plus pénible que vraiment on ne saurait dire qu'elle fût conforme à notre nature propre ni à l'habitude de notre vie. Faussant la ligne de notre destinée, raisonnablement imprévisible, absurde, elle nous choquait par son défaut de convenance, plus sensible encore que la brutalité de ses coups (...). Il me parut, à la clarté franche du matin, que ces bâtisses colossale ne gagnaient rien à devenir visibles. Elles y perdaient leur mystère et révélaient brutalement, avec une sorte d'impudeur, la disgrâce de leur nudité. Je ne m'attardai guère à ce spectacle désobligeant ou sans intérêt, et je me mis à faire les cent pas dans l'immense cour. Elle était déjà fort peuplée, de gens, ainsi que moi, amenés là cette nuit, et qui, eux aussi, visitaient. Ils semblaient tous se connaître, se saluant au passage d'un nom, toujours un grand nom, de l'histoire ou du théâtre, parfois d'un titre de noblesse, quand c'était duc ou prince, ou du titre d'une

haute fonction tel qu'ambassadeur ou ministre, ou enfin d'un grade des armées de terre ou de mer, qui ne fût pas moindre que général ou amiral. Cette société mêlée, mais non pas au sens péjoratif où d'ordinaire on l'entend, me divertit d'abord, puis je n'y pris plus garde (...). J'avais posé le Platon, je tenais le Marc-Aurèle, je l'ouvris, puis on me parla, je répondis, et ce n'est qu'après quelques instants que je pus jeter les yeux sur la page où mon doigt restait posé. Et il était posé sur ceci : « Avec quelle clarté d'évidence il t'apparaît que pas une autre condition de vie ne pourrait être aussi favorable à l'exercice de la philosophie que celle où tu te trouves actuellement. » L'étrange à-propos de ce texte ne pouvait manquer de me faire impression,etc... »

Pas mal, tout cela, et dommage qu'il faille le lire dans *Paroles Françaises*. Mais c'est toujours les journaux que nous n'aimons pas dont nous aimons le plus la lecture !

BÉRAUD AU BAGNE (CAR IL Y EST TOUJOURS)

De M. Pierre Malo qui « sort du bagne » ce saisissant portrait de Béraud à l'Ile de Ré (*Paroles Françaises*, 10-12-48) :

« Il fait nuit. Le gardien d'appel a fermé tout à l'heure notre porte à double tour. Nul ne viendra plus nous importuner. Nous sommes seuls. Chaque jour nous attendons impatiemment l'heure où nous serons seuls et enfermés. Nous ne nous sentons libres que sous les verrous...

» Je suis couché. La lumière blanchâtre des projecteurs joue sur les carreaux de la fenêtre ouverte. Une chouette hurle dans le lointain et René Pichard du Page ronfle déjà. Assis à sa table, à l'autre bout de la bibliothèque, Henri Béraud attaque sa tâche nocturne. Car rien n'a pu, fût-ce le bagne, l'arracher à ses chères habitudes d'antan. Dormant durant le jour, il se met au travail, dès que tombe la nuit, à la lueur d'une petite lampe, dont les rayons embrasent le cadre d'argent où sourit le visage aimé de sa femme. Je le vois de dos, Il semble arc-bouté contre sa table. On dirait qu'il va la pousser comme on pousse une charrue. Il a le dos du paysan courbé sur la terre nourricière. Massif et puissant, il s'avancera ainsi, à pas lents, traçant un sillon après l'autre, jusqu'à l'aube... »

Jamais les prisons n'auront eu, en si grand nombre, de tels témoins dont il faudra bien que les voix l'une après l'autre se fassent entendre. Jusqu'à maintenant, en dehors de quelques exceptions comme celle de Wilde, les *libérés* n'étaient pas hommes à savoir commenter leur expérience. Henri Béraud aussi aime les

citations et cela donne, par exemple, ceci, qui atteint à une sorte de sublime :

« Marmité » par l'ineffable brigadier La Fouine, pour avoir embrassé sa femme à travers la grille, à la faveur d'un parloir rapproché. Henri Béraud a été traduit devant le prétoire. L'audience s'est déroulée dans une atmosphère aimable et l'auteur de *La Gerbe d'or* s'en est tiré avec une réprimande.

— Nous voici bien loin, monsieur le Directeur, du vers de François Coppée :

Ah! les premiers baisers à travers la voilette!

a soupiré le délinquant »

PAS SI NEUVE, LA NOUVELLE RELIGION (MAIS AMÉLIORÉE)

Jouffroy attend de la philosophie « *le grand objet, les vastes cadres et la portée d'une religion* ». Maxime du Camp dit que la littérature aura dans l'avenir « *à formuler définitivement le dogme nouveau* ». Pour Lamartine, la vocation profonde de la Révolution fut de « *faire changer de religion au peuple et au siècle* ». Mais Barrès, en son temps, à propos de ses collègues d'extrême-gauche :

« C'est bien une religion qui vient se substituer à la catholique. Ils disent : « Nous sommes de Descartes; nous analysons; nous ne nous rendons qu'à l'évidence... » Non pas. En réalité, ils disent avec Pascal, avec tous les hommes de religion, avec tous les gens réfléchis : « Nous avons médité pour vous; si vous n'avez pas su atteindre de vous-même à nos principes, soumettez votre esprit à nos dogmes. Abêtissez-vous. » Voilà les deux religions en présence. Et puis dans l'entre-deux les Rabier. Ils servent la nouvelle religion, en ce qu'ils attaquent l'ancienne. Mais la nouvelle les méprise. Cela se voit à la Chambre. » (1913).

Et aujourd'hui, M. Jules Moch :

« Le communisme, comme toute organisation d'inspiration mystique, possède des degrés d'initiation différents, auxquels sont adaptées les consignes, compte tenu du niveau de culture, de la capacité idéologique et du rôle public ou clandestin du destinataire. De là vient que beaucoup de communistes de la base sont sincères lorsqu'ils se déclarent libres de toute influence étrangère : tout bonnement, on ne leur en a jamais parlé. Le conflit actuel (grève des mineurs) révèle très clairement cette hiérarchie dans l'initiation... »

Cela s'est entendu à la Chambre.

D'HOMME SEUL A HOMME SEUL

Il est curieux que les journaux aient à peu près tous passé sous silence ce passage, relatif à la Chine, de la dernière Conférence de Presse du Général de Gaulle :

« *J'adresse ici publiquement mon salut à un homme qui, au milieu d'immenses difficultés, — dont je suis peut-être au monde celui qui les comprend le mieux —, au milieu de difficultés qui résultent de la situation de son propre pays, des hommes dont il dispose, des menées étrangères, continue de rouler son rocher de Sisyphe, et qui, je l'espère bien pour la Chine et pour le monde, ne renoncera pas à sa tâche. J'adresse mon salut au Maréchal Tchang-Kaï-Chek.* »

Comme de façon émouvante la conférence se fait proche de la confidence!

CLAUDE MAURIAC.

SPECTACLES

PETIT TRAITÉ DES AUTRUCHES

La comédie de mœurs joue double jeu : il lui faut faire rire aux dépens de son public, peindre et ridiculiser des travers dont les spectateurs sont rarement tout à fait indemnes. Comme elle aurait peu d'agrément si elle était moquerie pure et directe, elle doit ruser. Sa première chance alors, c'est que dans le cœur et l'intelligence de tout spectateur, il y a une autruche qui sommeille, un animal qui ne veut pas voir, ni surtout se voir : c'est l'anecdote classique de l'avare qui s'amuse d'Harpagon. La seconde chance d'un tel théâtre, c'est de se développer dans une société cloisonnée : chaque classe s'amuse des ridicules dont elle croit qu'une autre a le privilège exclusif; ou bien encore elle se venge par le rire de son impuissance momentanée, ou elle rejette la responsabilité des malaises sociaux sur une catégorie d'individus bien définie. A la limite, elle traite même ainsi comme boucs émissaires des individus réels, et l'on tombe de la comédie de mœurs dans la revue ou le spectacle de chansonniers. Ainsi le Bourgeois gentilhomme *moque la ville en la regardant avec les yeux de la cour;*

ainsi Turcaret *ou* Topaze *nous vengent des financiers ou des prévaricateurs. Le cas du* Mariage de Figaro *applaudi par les grands seigneurs est assez exceptionnel pour qu'on y revienne toujours. Il faudrait regarder de plus près celui de la comédie bourgeoise du XIX*e *siècle, celle des Labiche et des Émile Augier. Si les Poirier du parterre acceptaient de rire du Poirier de la scène, c'est peut-être en partie parce qu'en un temps où la bourgeoisie n'avait plus à lutter contre la noblesse et n'avait pas encore à se défendre contre le prolétariat, les Poirier se sentaient particulièrement bien enracinés; et en partie aussi parce que cette comédie de mœurs, appuyée à une psychologie déjà vieillotte, avait les ongles soigneusement rognés. Suivons la marche du temps d'ailleurs : cette comédie a engendré la comédie dite « du boulevard » où on ne s'amuse plus que de mots et de menus travers. Peut-on aller plus loin aujourd'hui? La grande comédie est-elle encore possible dans l'état actuel de notre théâtre et de notre société? Les pièces d'Édouard Bourdet, dont on reprend* les Temps difficiles *au Français, sont la seule grande tentative des dernières années. Et, avec* les Œufs de l'Autruche, *M. André Roussin, qui aime trop bien Jean-Baptiste pour se contenter de succès de pur divertissement, me semble nous fournir l'occasion de faire le point.*

La première difficulté, pour mener le double jeu traditionnel dont nous parlions, tient à ce que si la société est encore une société cloisonnée, le public de théâtre ne l'est pratiquement plus. Le prix des places, la concurrence par la décentralisation cinématographique, de nouvelles habitudes sociales, tout contribue à faire du théâtre, et particulièrement d'un théâtre comme la Michodière, un centre bourgeois, avec toutes les nuances de la bourgeoisie, mais aussi avec son unité de classe. D'autre part, une des conditions du théâtre de mœurs est l'existence d'une morale : on ne peut rire et faire rire que si l'on prend des distances, on ne peut y arriver qu'en invitant le spectateur à juger, et à juger au nom de quelque chose. Or, chacun sait que la morale de notre société ne se porte pas trop bien. On montrerait sans peine que la crise est bien plus grave que celle de la Régence, qui applaudissait Lesage, par exemple, parce que la démoralisation est aujourd'hui plus étendue et complétée par une déchristianisation.

Je ne sais si M. André Roussin s'est livré à de telles réflexions,

mais d'instinct il en a tiré profit. Le caractère central de sa pièce, celui de l'Autruche, est un caractère classique presque au même degré que les personnages de la comédie italienne. L'autruche, c'est l'homme que nous voyons et qui ne se voit pas — c'est Orgon, c'est Jourdain, c'est Perrichon, c'est même Alceste en un sens. Ou plutôt, si ce n'est un personnage, c'est un trait de personnages. Les héros de Molière, et on pourrait presque dire les héros de comédie, sont aveuglés par une passion, la vanité dans un grand nombre de cas. Hippo, dans la pièce de M. Roussin, est comique non point à cause de telle ou telle passion dominante, mais à cause de son aveuglement même. C'est l'autruche à l'état pur. Comment pourrait-on nous faire rire d'une passion, en effet, dans un monde où plus personne n'est sûr de ses raisons de condamner quelque chose? Comment prendrait-on une distance morale? Restait donc à prendre comme sujet cette difficulté même. L'autruche, c'est l'homme qui refuse de voir la mort de la morale bourgeoise, qui continue à parler comme si elle était encore vivante alors qu'il agit déjà, dans bien des circonstances, comme si elle était morte. Comme chaque fois que la comédie fouille un peu son terrain, le sujet des Œufs de l'Autruche *est un sujet tragique retourné : c'est la prise de conscience des ruines.*

Au surplus, l'instinct de M. Roussin l'a poussé un peu plus loin dans la bonne direction. Un procès-verbal de carence morale est médiocrement dramatique : tragédie et grande comédie souffrent parce que, avec le sel de la terre, les conflits moraux ont perdu leur saveur. Très adroitement, M. Roussin a alors attiré notre attention sur la région où ils en gardent encore un peu. Dans un monde où la relativité de la morale est devenue une constatation banale, et, mieux que cela, est entrée dans les mœurs, les tabous sexuels paraissent les plus résistants — peut-être parce qu'ils ne sont pas de pures conventions, parce qu'ils traduisent certaines polarisations physiologiques des individus. Que l'explication de ces tabous soit biologique ou sociologique, d'ailleurs, il importe peu ; le fait est qu'ils gardent une importance relative et qu'ils peuvent donc être générateurs de conflits. Si, à deux ou trois reprises, Édouard Bourdet s'était préoccupé de l'inversion, c'est sans doute pour cette raison. M. André Roussin y revient : le sujet sérieux de sa comédie, c'est la place du pédéraste dans la société contemporaine.

J'avoue que j'ai été gêné d'abord, non point par la nature du sujet, mais parce que son tragique me paraissait l'emporter encore sur sa gaîté. La première scène nous montre un père qui apprend, ou du moins qui s'avoue enfin, que son fils est inverti. D'une longue tradition religieuse, même dégradée, le tabou de l'homosexualité garde dans notre société quelque chose de sacré. Pour quelqu'un comme Hippo, tout à fait étranger au monde de l'inversion, la découverte qu'il fait est un peu la découverte d'un sacrilège, et nous ne pouvons sympathiser avec lui sans prendre conscience de cet ébranlement. Il faut dire d'ailleurs que M. Roussin a montré beaucoup de tact et de virtuosité, et qu'en humanisant la passion de Lolo pour son ami, en en faisant un amour sincère et malheureux, en préparant le rapprochement d'Hippo et de son fils par une commune souffrance dans le monologue du second acte, il s'est arrangé pour nous faire comprendre et admettre ce qui avait d'abord pu nous gêner. Et il faut ajouter aussi qu'il s'est donné quelques facilités.

La plus grande sans doute est d'avoir maintenu dans la coulisse le personnage de Lolo. Je vois bien l'adresse et presque la nécessité de cet expédient, et M. Roussin se moque de lui-même en évoquant l'Arlésienne; *mais le cas psychologique de l'Arlésien n'est même pas effleuré, et ici il me semble que Bourdet eût montré plus de volonté et de courage. Peut-être cependant est-il trop tôt; déjà M. Roussin a bien mérité de Sodome : ce dont une société rit sans vergogne, elle est bien près de l'admettre comme une déformation bénigne; que dis-je, elle l'a déjà admis, et demain quelqu'un pourra donner au théâtre une grande œuvre humaine sur ce sujet, comme Proust, dont l'ombre est évoquée avec plus ou moins d'opportunité et de bonheur dans le même spectacle que les* Œufs de l'Autruche, *nous a donné une grande œuvre romanesque.*

Les autres facilités sont bien près d'être des faiblesses : je ne suis pas très sûr du caractère d'Hippo et de sa continuité, et s'il n'y paraît pas, M. Roussin le doit en partie au talent de M. Pierre Fresnay. Peut-être pousse-t-il un peu la mécanique dans le détail, exagère-t-il l'importance de son carnaval (au sens du curé d'Ars), mais il vient un moment où l'on s'aperçoit que si Hippo tient debout, comme un homme, la maîtrise de l'acteur y est pour beaucoup. D'autre part, il y a des gags et des mots d'une extrême facilité : on est sûr de son succès aujourd'hui, devant un

certain public, en prononçant le nom de Picasso, comme on l'a été en parlant de Paul Valéry à une certaine époque, ou de Proust. Mais c'est par là qu'on fait pencher la comédie vers l'esprit des chansonniers. Enfin l'ensemble est un peu mince, le souffle un peu court : peut-être parce qu'il était difficile de nouer l'intrigue en gardant un protagoniste à la cantonade.

Faut-il conclure? La pièce de M. Roussin me paraît témoigner de très grandes qualités, d'un sens aigu des difficultés en particulier, et d'une grande adresse à les tourner. Mais elle ne les surmonte pas, et peut-être est-ce impossible. Le comique de mœurs est fragile dans notre société dont la morale est flottante comme la monnaie. Il faut donc que l'auteur soit prudent : presque tous ses spectateurs, en réalité, vivent comme des autruches, dans un monde dont les valeurs ont perdu toute solidité et en préférant se dissimuler aussi longtemps que possible cette faiblesse essentielle. Il faut faire rire les autruches sans les réveiller, les faire rire sans retirer le sable.

Déjà, d'ailleurs, sur les ruines de la comédie, un nouveau genre s'installe, et c'est le burlesque. On ne peut plus guère faire rire en montrant quelqu'un qui transgresse une loi morale, puisqu'il n'y a plus de loi morale. Mais dans un monde rationalisé et intellectualisé, on peut encore rire en se permettant des fantaisies avec la logique. Le comique du dessin animé, des spectacles burlesques de music-hall, le comique des frères Marx dans leurs meilleurs moments, c'est le comique d'une époque dont la dernière barrière est une barrière logique. Le monde de Branquignol *et le monde de* l'Étranger *sont un seul monde, celui de l'absurde — le nôtre, dont nous choisissons pour des raisons momentanées et contingentes de rire ou de pleurer. La pièce de M. Roussin, avec ses qualités et ses défauts, est peut-être la dernière tentative de la grande comédie. Et le spectateur des burlesques est une autruche de la variété la plus commune — l'autruche qui n'ose pas dire son nom...*

Robert KANTERS.

QU'EST-CE QUE LE CINÉMA?

Dans le numéro de novembre d'*Esprit*, Jean-Yves Lacroix fait en somme aux critiques de cinéma grief de prendre le septième art *trop* au sérieux (1). Je m'étonne : on s'attendrait plutôt au reproche inverse, en un temps où le premier porte-plume venu s'improvise critique de films, sans que personne songe à s'en étonner ni à lui demander ses lettres de créance. « Vous verrez qu'on finira par oublier pourquoi on va au cinéma cinéma! », écrit notre homme. Si c'était vrai! S'il était possible qu'un peu moins de gens voient dans le cinéma *uniquement* une amusette facile pour soirées perdues! Car c'est un fait que « l'art du film est pour le moment celui de ne rien dire » et que « ce qu'il dit, il le dit malgré lui, dans la mesure où il se tait (2) ». Il est effarant de penser que la critique, à quelques exceptions près — au premier rang desquelles il faut mettre, en France, un André Bazin, qui a écrit sur le cinéma les choses les plus intelligentes qu'ont ait lues depuis plusieurs années — en soit encore à prêter une attention quelconque, voire à accorder de complaisants satisfecit à des... choses telles que *Les Amoureux sont seuls au monde*, qui sont à peu près à des films dignes de ce nom (je cite au hasard : *Citizen Kane, la Splendeur des Amberson*, *Brève rencontre* et *Odd man out*) ce qu'est une chanson de Charles Trenet à un concerto de Mozart.

« On finira par oublier pourquoi on va au cinéma? » Mais on a *déjà* oublié ce qu'est le cinéma, — n'en déplaise à Jean-Yves Lacroix! Il y a (je cite Alexandre Astruc) « une déjà longue tradition du cinéma-spectacle qui en France, par exemple, va de Baroncelli aux élèves de Carné en passant par Feyder, et dans laquelle l'art du film n'est que la mise en scène dramatique et l'illustration photographique d'un récit ». Tradition née de la presse intellectuelle du public, de son goût de la facilité, de son besoin de « divertissement » (au sens pascalien du terme), encouragée par la bêtise et l'âpreté des marchands de pellicule,

(1) Au point, selon lui, de « donner dans les grands mots » pour en parler. Et de citer en exemple le fait qu'on parle aujourd'hui de cinéma « subjectif ». Mais quelle autre étiquette J. Y. Lacroix propose-t-il pour désigner ce cinéma « à la première personne » qu'illustre notamment *La Dame du Lac*, de Robert Montgomery?

(2) Alexandre Astruc : *L'avenir du cinéma* (*La Nef*, novembre 48).

et qui est aussi fausse en soi que celle qui voit dans le drame ou la comédie boulevardiers une expression satisfaisante et suffisante du « génie » du théâtre. Heureusement ce théâtre-là n'a pas entièrement réduit à l'oubli Shakespeare (que d'ailleurs, paradoxalement et pour des raisons que nous verrons plus loin, le cinéma est en train de « redécouvrir »), ni Anouilh au silence. Heureusement aussi, le cinéma tel qu'il est n'empêche pas, de temps à autre, un Orson Welles de se révéler, pour nous rappeler ce qu'il *pourrait* être...

★

Au demeurant, tout espoir n'est pas perdu. Car notre après-guerre aura tout de même vu apparaître ainsi quelques hommes qui n'acceptent pas les limitations dérisoires de ce « cinéma-spectacle » tel que le définit A. Astruc. Et des critiques qui, s'étant rendu compte que « c'est mettre la charrue devant les bœufs que de parler des films avant de s'être demandé de quelle forme d'art ils doivent relever », s'efforcent de « réfléchir sur la nature propre du cinéma, sur la spécificité du septième art sur les règles et les conditions de l'activité esthétique qui en découlent (1) ». Je ne crois pas que ce soit là « oublier pourquoi on va au cinéma », — au contraire. Ce serait plutôt s'employer à le découvrir, et à se chercher de nouvelles et de plus valables raisons d'y aller...

Exemple : il y a un petit moment déjà qu'à part quelques pauvres en esprit, plus personne ne songe à prendre au sérieux le *théâtre filmé*, ce cancer du cinéma français. (Si le public va encore voir les pièces photographiées de MM. Guitry ou Pagnol, c'est qu'il y a un public pour tout.) Aujourd'hui, on serait plutôt porté sur ce que j'appellerai le *théâtre cinématographique*, tel que le pratique notamment M. Henri Jeanson, et qui est un théâtre conçu et écrit directement pour l'écran, alors que le théâtre filmé, lui, se contente d'enregistrer sur pellicule des ouvrages conçus et écrits pour la scène. La nuance n'est peut-être pas très sensible du point de vue du cinéma, étant donné que le plus souvent le dit théâtre cinématographique utilise les facilités du langage cinématographique, non ses possibilités originales, et est, en sus, l'œuvre d'auteurs dramatiques de médiocre valeur, essayant par là de redorer (aux deux sens de la formule) leur blason. Seuls s'y laissent prendre, en dehors

(1) Robert Kanters, dans *La Nef* (nº cité).

d'un public vite satisfait, les touche-à-tout pour qui, théâtre, cinéma, littérature ou critique, il ne s'agit jamais que de « passer un bon moment (1) ».

Le fait nouveau, c'est que si, au théâtre filmé, le cinéma opposait de *vrais* films, — comme Diogène prouvait le mouvement (en grec *kinêma :* décisément tout se tient...) en marchant, au théâtre cinématographique il oppose aujourd'hui une nouvelle forme du septième art, non encore baptisée, révolutionnaire dans son esprit plus que dans sa forme, dont l'importance n'apparaît que depuis des derniers mois et qu'illustrent déjà des œuvres telles que le *Henry V* de Laurence Olivier, le *Macbeth* d'Orson Welles ou *The Rope (La Corde)* d'Alfred Hitchcock (2).

On voit ainsi naître un nouveau genre cinématographique, qui, entre les mains d'authentiques créateurs, saura bien assimiler les inventions, les audaces et les expériences d'un Welles, d'un Wyler, d'un David Lean, d'un Montgomery, qui ont, ces dernières années, enrichi plus qu'on ne pourrait le croire le style du cinéma. Dans les œuvres citées, leurs auteurs « abolissent la rampe, mettent le spectateur sur la scène, la scène dans la salle, la salle dans le monde, tous murs abattus (3) ». Très exactement, ils suppriment les cloisons demeurées étanches qui séparaient non seulement le théâtre du cinéma, mais l'univers du spectacle de l'univers du spectateur, le monde imaginaire du monde réel. Un peu — si paradoxal que celà puisse paraître — *à la manière du roman.* En se transportant au cœur même de la « réalité seconde » que trop souvent, comme le théâtre, il s'est borné à *représenter*, le cinéma y entraîne avec lui le spectateur de film, et donne enfin, aux personnages du drame, cette troisième dimension *qu'ils n'avaient jamais eue à la scène!* C'est dans ce sens qu'il faut entendre la récente formule d'André Bazin : « Désormais, le cinéma et le théâtre, c'est la

(1) Tel ce « spirituel » chroniqueur de *Noir et Blanc* écrivant froidement qu' « au cinéma, le sujet et le dialogue sont tout », — ce qui, mutatis mutandis, équivaudrait à dire qu' « au théâtre, la mise en scène et les décors sont tout »... Je me demande comment notre homme (qui est auteur dramatique à ses moments perdus — oh combien!) accueillerait le critique de cinéma qui avancerait pareille ânerie...

(2) Beaucoup plus sûrement qu'*Hamlet* ou que ces *Parents terribles* dont je crains qu'une critique un peu hâtivement enthousiaste n'ait fort surestimé les mérites. Mais ceci est une autre histoire...

(3) Claude Mauriac, dans *Le Figaro littéraire.*

même chose », — et non pas, comme certains l'ont fait un peu hâtivement, dans le sens d'une capitulation du cinéma devant le théâtre, capitulation dont il n'eût été question que si les tâcherons du théâtre filmé avaient fini par l'emporter sur les véritables artistes de cinéma, ou encore si une transformation purement mécanique des moyens d'expression du cinéma (par la couleur, le relief, la télévision) avait fini par faire du langage cinématographique authentique et original un simple souvenir de temps trop vite révolus.

Ce dernier danger n'est peut-être pas tout à fait écarté. Mais, en attendant, le septième art, malgré toutes les contraintes et les incompréhensions qui l'accablent, affirme toujours davantage ses pouvoirs et son authenticité.

Et cela seul suffirait à justifier, ô J.-Y. Lacroix, qu'on le prenne au sérieux... et qu'on se demande, avec un scrupule et une exigence toujours renouvelés, « pourquoi on va au cinéma!... »

CLAUDE ELSEN.

WALTER GIESEKING

Magicien, sorcier des sons, tels sont les qualificatifs qu'on accole le plus communément au nom de Walter Gieseking. Certes, qui plus que ce grand pianiste les mériterait? On ne saurait imaginer toucher plus aérien, sonorités plus caressantes. Un mécanisme sans défaillance, d'une précision d'acier et d'une souplesse de velours, une fluidité sans égale, une douceur nacrée, telles sont les qualités cardinales de Gieseking. Ces qualités ne versent d'ailleurs jamais dans l'afféterie, ou dans une grâce facile, ou dans les prestiges trompeurs de la séduction. C'est qu'elles sont toujours mises au service de la seule musique.

Il est à peine besoin de dire que Gieseking n'est jamais un « virtuose », au sens que trop de pianistes — et non des moindres — ont donné à ce terme : les dons merveilleux qui sont les siens, ce sens prodigieux des sonorités, ce mécanisme impalpable, il n'en abuse jamais. Jamais ils ne font écran entre l'œuvre et l'auditeur et ne tentent d'accaparer l'attention de ce dernier au détriment du compositeur. Jamais le jeu de Gieseking ne fait montre de la moindre enflure : la force n'est jamais apparente et jamais la vélocité ne se dévore elle-même. Pas d'éclat, pas de péroraison, pas de poudre aux yeux. Mais

au contraire une sorte d'humilité, d'oubli de soi-même, d'effacement volontaire. Le maximum de musique avec le minimum de bruit, c'est là le miracle de Gieseking.

Il est à l'opposé des pianistes qu'on peut appeler romantiques, aimant le panache et l'ardeur, qui jouent de tout leur cœur et de toute leur âme (et cela se sent, doit se sentir). Rien de ces « interprètes » qui impriment leur personnalité (pour le ravissement habituel de l'auditeur et la plus grande trahison de l'auteur) à l'œuvre qu'ils jouent. Rien d'un inspiré du clavier. Non. Walter Gieseking fait naître sous ses doigts d'admirables objets sonores, dont les contours parfaits se détachent dans la lumière d'une impassibilité apparente — laquelle impassibilité, aux yeux de certains, n'est que froideur : ils jugent Beethoven par trop dépourvu de passion, Schumann de folie et de fougue, Liszt de romantisme, etc. (Car il n'est pas, bien sûr, un seul auditeur qui ne détienne l'exacte façon d'interpréter Liszt, Schumann ou Beethoven, et qui ne sache évaluer le degré exact de folie, de passion ou de fougue que chacun d'eux requiert.) C'est que, le plus souvent, l'auditeur demande au pianiste de lui transmettre « un état d'âme ». La musique est pour lui, avant tout, matière à sensations. Ne le touche que le contenu affectif de la musique.

Mais voici un pianiste, grand parmi les grands, pour qui la musique n'est que de la musique, rien d'autre. Qui la déleste de tout ce contenu pseudo-psychologique qui l'alourdit et qu'on prétend lui faire exprimer. Seule l'intéresse cette architecture sonore — non pas vide, mais pleine — qu'il édifie devant nous dans sa pureté la plus extrême. S'il n'y a pas de création artistique possible sans une certaine distance entre le créateur et sa matière, il n'y a pas d'interprétation possible si l'artiste ne prend pas cette même distance vis-à-vis de l'œuvre. Gieseking arrache celle-ci du plan psychologique et affectif pour la restituer sur le plan purement esthétique : de la vie des mortels il la fait accéder à la vie de l'art. Il donne à l'œuvre la beauté lisse d'une laque chinoise. Ainsi la musique, qu'elle soit du XVIIe ou du XXe siècles, décantée de tous ces éléments dus à l'époque, au tempérament personnel, aux circonstances intérieures ou extérieures et que le compositeur a dû consumer pour donner naissance à son œuvre, ainsi la musique surgit-elle dans son essence première, la même à travers les tempéraments, les siècles et les langages harmoniques différents. Oui, ce que Gieseking traduit, c'est l'essence même de toute musique : il

arrache à celle-ci l'enveloppe d'une subjectivité trompeuse et lui rend la nudité de son objectivité initiale. C'est cette approche de l'essence musicale qui donne à Gieseking une place unique parmi les pianistes de ce temps.

HENRI HELL.

PROMENADES

LE DOCTEUR COALTAR.

LES INTERNES *(se roulant sur le sol dans des convulsions effroyables)*. — Je souffre trop! De grâce, achevez-moi!
LE DOCTEUR COALTAR *(obligeant)*. — Mais comment donc! *(Il les larde de coups de scalpel.)*

PAUL REBOUX. *(A la manière de...)*

Un jour de fin avril 1945, j'arrivai dans une ville de l'Allemagne du Sud où venait de s'installer l'unité à laquelle j'appartenais. L'occupation était toute récente : quarante-huit heures à peine. J'allai reconnaître mon cantonnement. Le sous-officier à qui j'avais affaire d'habitude proposa de me piloter. Il avait la mine satisfaite d'un homme qui accueille un visiteur dans un domaine récemment acquis dont il a déjà exploré les ressources. Nous fîmes le tour du propriétaire. A la fin, le sous-officier me dit : « Et maintenant, suivez-moi », avec cet air de mystère mondain et gourmand qui précède la révélation d'une aimable surprise. J'allais sans doute découvrir la merveille que l'on garde pour la bonne bouche. L'adjudant — c'était un adjudant — poussa une énorme porte blindée. Un escalier apparut. En silence, nous descendîmes dans les entrailles de la terre. Cent soixante-quinze marches, si je me souviens bien. Je compris qu'il s'agissait d'une prison. Nous pénétrâmes enfin dans une cave où quelques soldats — le poste de garde — jouaient à la belote. La chaleur était suffocante. Sur ordre de l'adjudant, un des soldats fit manœuvrer un mécanisme. Une nouvelle porte blindée s'ouvrit, révélant une sorte de boyau d'acier, long d'environ dix mètres, haut de trois mètres. Une

étuve. Dans cette étuve, une quinzaine de civils, dont trois femmes, accroupis le long des parois. A notre entrée, ils se mirent debout, comme un seul homme. « Qui sont-ils? » demandai-je à l'adjudant. — « Nous les avons arrêtés hier. » — « Des suspects? » — « Des Boches. On est en train d'enquêter à leur sujet. » J'achevai mentalement le syllogisme adjudantesque. « Nous les avons arrêtés. Donc ils sont suspects. D'ailleurs ce sont des Boches. Donc ils sont coupables. Tout le monde est d'accord? Bien. Dorénavant ce sera comme désormais. Rompez!» Ainsi, il n'y avait pas que les Allemands pour traduire Kafka en actes?... L'adjudant se promena de long en large, sa badine à la main. Je remarquai que l'un des hommes avait les pieds nus et que ses orteils étaient couverts de petits caillots de sang figé. L'adjudant m'éclaira : « C'est notre tueur qui s'est amusé à lui faire sauter les ongles des pieds avec un canif. » — « Il le connaissait? » — « Non. » Le « tueur » était un troufion de la Compagnie. L'adjudant cingla de sa badine, au hasard, quelques-uns de ces visages ruisselants et inexpressifs. Il jeta des ordres, en allemand, de plus en plus vite, et les prisonniers s'accroupirent, s'agenouillèrent, se mirent debout, comme des animaux savants; tout cela scandé par les coups de badine. L'exhibition dura trois ou quatre minutes, parfaitement inutile, parfaitement gratuite. Ce ne devait pas être la première fois qu'elle avait lieu. Le spectacle d'un homme, — fût-il mon pire ennemi —, brutalisé, brimé ou seulement humilié par un autre homme, ne me donne pas de joie. En outre, la chaleur et l'atmosphère de ce souterrain commençaient à m'indisposer. L'adjudant me jetait de temps à autre un coup d'œil égrillard et jubilant, de l'air du Ministre des Menus Plaisirs qui vient d'inventer un nouveau jeu pour le régal d'un Satrape blasé. Il avait un uniforme superbe. Il avait des bottes beiges. Il avait une barbe bouclée. Il avait l'impression de faire œuvre pie... Enfin nous remontâmes à l'air libre.

Je sais que ce petit épisode est quelque chose de très mince, d'une insignifiance dérisoire, et qu'il ne pèse véritablement rien, en regard de ce qui s'est commis en Europe pendant la guerre. Je le sais. Toutefois, j'aurais mieux aimé n'en pas être témoin et que l'occupation française se révélât d'abord à mes yeux sous une lumière plus pure. Je dois dire que nous étions plusieurs Français, dans l'Allemagne de cette fin d'avril 45, à partager ce point de vue. Le souvenir des caves blindées me hantait récemment, tandis que je lisais trois ouvrages, très différents par les dimensions, la substance et la portée, mais qui

ont le dénominateur commun d'une frénésie agressive et cruelle. Ils ont aussi cette particularité que leur action est située, en partie ou complètement, dans l'Allemagne de la défaite. Le premier de ces ouvrages (dans l'ordre chronologique de la publication) était l'histoire d'une vengeance collective, exercée par les détenus d'un camp sur leurs gardiens, puis au hasard sur la foule anonyme de la région où se trouvait le camp. Il décrivait avec une extrême précision de détail une cascade de meurtres, viols, supplices, — un règlement de comptes à une échelle assez joliment infernale. Le second raconte, dans un style nerveux, haché — et quelle technique de virtuose! — les dernières heures de deux journalistes français réfugiés dans une petite ville allemande à la veille de l'invasion russe. C'est aussi la relation d'une mise à mort, une mélopée barbare de la lâcheté et de la peur; il y a quelque chose de saisissant dans le piétinement sur place, les cris égorgés de ces deux hommes qui se savent perdus, autour de qui se resserrent les filets du piège où ils se sont eux-mêmes précipités. Pour ma part, je n'oublierai pas la dernière image : le survivant, qui porte dans ses bras, comme une poupée macabre, le cadavre de sa femme, et qui voit s'abattre sur lui un mur, derrière lequel bondit le premier char soviétique... Enfin, le troisième de ces ouvrages, le plus épais, et aussi celui où se déploie le plus énergique talent — on est obligé de penser à Céline — nous montre Berlin à l'heure où se rencontrent parmi les ruines les armées alliées. Ici, la frénésie réside peut-être moins dans les choses vues que dans la démesure de la vision. Le sadisme y est l'autre face grinçante d'une sorte de générosité désespérée qui irrigue souterrainement toute l'œuvre et lui confère en définitive sa grandeur.

La violence est très répandue dans la littérature actuelle. Elle trahit manifestement un besoin de l'époque. Elle en constitue en tout cas une des expressions les moins récusables. Le monde n'a pas purgé le poison qu'a laissé la guerre allemande, qu'ont laissé après elles les vingt années écoulées. Le monde est couvert de plaies et c'est pourquoi beaucoup d'hommes devront pendant longtemps encore pousser leurs cris de haine et de révolte, se délivrer rageusement des visions qui les obsèdent et donner de grands coups de scalpel un peu partout, à l'aveuglette parfois. Cela est inévitable. Quand elle se manifeste dans l'authenticité, la révolte est saine, légitime et souhaitable. Mais il semble que, dans la vaste masse des ouvrages dont le thème ou le ton sont ceux de la révolte, il y ait parfois beau-

coup de verbalisme, une rhétorique forcenée. Les trois livres dont je viens de parler ne sont pas rigoureusement intacts de tout verbalisme. Mais que dire d'une dizaine d'autres, que nous avons pu lire récemment? C'est que la violence est aussi une mode. Tout se passe comme si beaucoup d'auteurs considéraient que violence et démesure sont les critères absolus de l'efficacité littéraire, ou encore que le comble de l'art est de donner au lecteur l'impression d'avoir reçu « un coup de poing sur la figure », — principe esthétique formulé naguère par un jeune critique dans une petite étude éblouissante d'astuce et de brio. Il se produit donc une sorte de surenchère de l'horreur : Pierre a mis dans son livre deux assassinats plus un inceste entre frère et sœur; Paul, qui ne regarde pas à la dépense, décide fièrement de mettre dans le sien un massacre à la mitraillette, une partouze maison, plus un inceste entre père et fille. Surenchère dans l'invention apocalyptique, la crudité, l'érotisme. Surenchère enfin dans le maniement des techniques les plus surprenantes de narration (la virtuosité, encore une fois, est aujourd'hui presque aussi répandue que la violence). On procède généralement par accumulation, ce qui est le propre des surenchères. Or, rien n'est si fastidieux, à la longue, que l'accumulation, et rien ne manque si aisément son but. Cet ouvrage se proposait premièrement de m'étourdir, puis de m'enseigner la révolte. Je suis étourdi, en effet, mais surtout d'ennui. Et s'il m'arrive d'apprécier au passage le savoir-faire de l'artiste, il y a beau longtemps qu'il a cessé de m'émouvoir ou de me convaincre. « Comment trouvez-vous cette pièce? » demande Hamlet à sa mère. Et elle répond : « Il me semble que la dame proteste trop fort. »

Parallèlement à un art de retenue et de mesure, il a toujours existé un art de « protestation », qui exige autant de dosage que l'autre, sous peine de rater ses effets. Les explosifs sont chose délicate. La technique de fabrication de la dynamite, entre des mains insuffisamment nobles, risque de produire des pétards mouillés. Nous avons vu depuis quelques années une curieuse floraison d'ouvrages « protestataires » (l'adjectif s'applique, bien entendu, au ton, au style), situés dans une zone dégradée, à mi-chemin entre la littérature proprement dite et la recette de cuisine. Recette relativement simple : brutalité, photographie, érotisme, relevés parfois d'une pointe de révolte métaphysique ou sociale, apte à rappeler le ton des grands romanciers américains. Ces ouvrages ressemblaient à ceux de Caldwell ou Hemingway à peu près comme ressemblent à Sade les brochures

illustrées à l'usage des octogénaires hypotendus et des collégiens bridés par leur famille, les collections de la librairie de la Lune, sur la couverture desquelles on voit Madame Léontine, dûment bottée et cravachée, faire trottiner à quatre pattes un vieux polisson à monocle.

Mais revenons à l'article authentique. Le style de « protestation » — que l'on pourrait définir ainsi : tout dire, le dire très fort, et en rajouter — offre une bonne convenance aux thèmes de la révolte. Il est loin toutefois d'en constituer le seul langage viable : il n'est que de se rappeler l'économie abrupte d'un Malraux, la sobriété des scènes objectivement les plus violentes de la *Condition Humaine* ou des *Conquérants*; la réserve minutieuse de Camus dans *La Peste,* sa politesse glacée à l'égard du lecteur, son souci méticuleux de rester en deçà du pathétique, de ne forcer jamais l'expression... Rappelons-nous enfin la stupéfiante mesure de ce petit livre qui dégageait les lois et analysait la structure secrète de l'univers le plus démesuré qu'il ait été donné à l'homme de concevoir : celui des camps de concentration. C'est qu'au fond la vraie révolte (j'allais écrire : la *bonne* révolte) se garde bien de crier. Elle refuse de donner de nouveaux coups de scalpel à un monde qui en a déjà beaucoup reçu... Il y aurait donc un langage de la révolte qui est bruit et fureur et tend à la division, et un autre langage de la révolte qui tend à la conciliation, à l'apaisement... Je m'aperçois que je suis passé insensiblement du plan éthique au plan esthétique et que me voici revenu au premier. Ils ne sont pas liés, sans doute, mais je crois fermement qu'ils interfèrent en plus d'un point. Et tout ceci me ramène à mon point de départ, qui était un secteur de l'occupation française en Allemagne aux environs de l'armistice. Il s'agit cette fois d'un épisode édifiant. Quelques jours après la visite des caves, déguisé en guerrier farouche, je me trouvais dans un petit palais des Hohenzollern pour veiller avec une dizaine de camarades sur la sécurité d'un général. Ce général n'a pas laissé de nom dans les annales de la victoire, mais il en a laissé un dans le souvenir des gens qui l'ont vu de près. Je n'ai jamais rencontré personne qui ressemblât aussi furieusement à la caricature conventionnelle d'une espèce : c'était, si vous voulez, le général Dourakine, très vieux, avec des jambes arquées par quarante années de cavalerie, et une suspicion frémissante à l'égard d'un éventuel Werwolf. Le Werwolf dans cette ville en ruines où il n'y avait à cette époque que des vieillards, des femmes et des enfants... Enfin, passons, le foudre de guerre était entouré, bien entendu, d'un état-

major affolant. Et nos messieurs ne laissaient pas de fêter l'Armistice au cours d'honnêtes ripailles militaires et républicaines. Pendant les repos de l'auguste assemblée, le troufion de service devait se tenir dans le hall, l'arme sur l'épaule, prêt à trucider le premier loup-garou qui tenterait de s'attaquer au général. A travers la cloison, il entendait les éclats de voix et pouvait même s'offrir une vision partielle de la tablée, grâce à la petite fenêtre par où les bonniches allemandes faisaient passer les plats. C'est ainsi que je fus gratifié d'un laïus prononcé à la fin d'un banquet par un colonel américain, hôte du général. Si je précise que le banquet avait duré trois bonnes heures, vous comprendrez que le colonel en question était passablement échauffé. Il avait une trogne admirable, toute flamboyante de cette mansuétude écarlate que donnent le vin et le cognac. Il se lève, titube, se raffermit, promène un œil larmoyant et sentimental sur ses commensaux. Hoquet discret. Laïus : liberté, démocratie, rééducation de l'Allemagne, non-violence. Je vous ai avertis qu'il s'agissait d'un souvenir édifiant. Enfin, cette péroraison : « En bref, Messieurs, nous devons représenter ici... » *(hoquet)*, « la civilisation... », il titube légèrement, « romaine » *(Applaudissements)*.

...De sorte qu'en définitive, nous avons tellement peur, nous nous méfions tellement des prêches, des homélies et des bonnes paroles apaisantes, les mots de « civilisation », de « non-violence » sont si difficiles à employer, et si souvent employés par les gens qu'il ne faut pas, — que nous sommes presque toujours tentés de préférer la méthode du docteur Coaltar. D'où le triomphe et l'éclat, dans beaucoup d'ouvrages contemporains, du style « protestataire » : il répond bien à nos vieux dégoûts. Mais on est heureux, toutefois, que certains hommes, Camus entre autres, retrouvent ou réinventent un style de la « conciliation », assez pur et assez grand pour nous convaincre. Car, tout bien pesé, le docteur Coaltar fait quand même beaucoup de ravages.

JEAN-LOUIS CURTIS.

UN DÉMÉNAGEMENT...
(vaut deux incendies...)

Par la grâce du ciel, je trouve un pavillon.

— Joie, dis-je à Michou mon amie, on s'en va!

Le meublé où nous étions, qu'un honnête marchand de soupe nous louait à un tarif césarien, fut rejeté, voué aux gémonies, comblé de tous les défauts, le tout instantanément. Je préviens de mon départ le logeur. Celui-ci, vexé :

— A ce prix-là, il ne restera pas longtemps vide.

Étouffant une insulte, je pars à la recherche de Pépito.

Pépito est marchand de bananes. Pour ce, il fait appel au secours d'une camionnette que je guigne pour le transport rapide et sans douleur de mon fourbi.

Pépito, trouvé au coin d'un café, pose la main sur son cœur :

— Vieux, compte sur moi. Les amis sont les amis. Tu es un frère pour moi, je te déménage vendredi soir à huit heures.

Et ne puis faire moins que de lui offrir un et deux petits verres.

Je remonte les quatre étages et dis à Michou mon amie :

— Voilà, j'ai vu Pépito, c'est pour vendredi.

Michou, sage, souligne alors l'exiguïté de la camionnette. Il convient de transporter au nouveau local les livres, les disques, les habits, les brimborions.

Je descends les quatre étages et pars à la quête d'une brouette. J'en déniche une métallique et rouillée. De cette carcasse sourdent tant de bruits divers et asymétriques que les fenêtres se hérissent de curiosités. Un agent me fixe avec méfiance. Je dépose l'invention de Pascal dans le couloir, je remonte les quatre étages. Bourrons deux valises. Les ceinturons de cordes. Je redescends les quatre étages, les bras sciés, le cerveau congestionné, les jambes en flanelle de coton. Et me voilà parti. Un quart d'heure de marche.

— Ah! Ah! Dieu qu'il est farce!

— Ouh! Ouh!... trop drôle...

Suis tombé sur un groupe de copains que ma vue, essoufflée, rend hilares.

Une demi-heure plus tard je suis de retour. Je remonte les quatre étages (air connu) et refais deux voyages de brouette. Les nouvelles vont vite. On me guette sur la route. Sourires.

Ironie muette. Des gamins se livrent à des plaisanteries dénuées de tout esprit. « Tout de même, me dis-je, j'ai l'air fin avec cette brouette. » A l'approche de la nuit, j'interromps le labeur et me plains à Michou de ma condition misérable. Elle en rit. On frappe à la porte. Le logeur :

— Otez donc votre brouette du couloir, tout le monde tombe dedans.

Je redescends les quatre étages en me tenant aux murs. Je hisse l'engin sur les deux poubelles.

Veillé jusqu'à une heure du matin pour bourrer les valises. J'estime avoir maigri d'un kilo.

*

— Lève-toi! braille Michou.

— C'est l'aube! rétorqué-je.

Réveille-matin sous le nez il est dix heures. Mon Dieu, ça recommence... Une valise s'ouvre dans l'escalier, avalanche de chaussettes et d'autres bagatelles. Un disque roule et s'arrête, faute de rotondités. C'est « Alligator crawl ». Je le pleure, assis sur une marche proche de l'entresol. La concierge, dans l'escalier, interrompt mon chagrin par son facies cruel.

Me voici dans les brancards. Les camions me frôlent. J'ai peur de la mort.

Encore une allée-venue. Michou m'accorde du repos :

— Va au commissariat pour le certificat de domicile. En revenant, tu passeras à la mairie pour la carte de charbon.

Le sort est trop injuste. Les deux monuments se font face, mais aux deux extrémités de la ville. A la mairie, un scribe ricane : « Ah! Ah! et vos cartes d'alimentation! » Excédé, je décide la grève et vais me réfugier au « Baromètre », mon bistro d'élection où Michou me relance sans hésiter. Je me révolte.

— Pépito vient ce soir, il emmènera tout le reste.

J'ai gain de cause. La nuit arrive enfin. A sept heures et demie la pièce et la cuisine regorgent de ballots, de malles et de petits paquets au carré. Tout est prêt. Enfin, le martyre va se terminer... Satisfaction générale.

Je me poste à la fenêtre, confiant. Huit heures, rien. Neuf heures, rien. Je gèle. Michou s'arrache les cheveux.

— Il ne viendra pas! Les voilà bien, tes amis!

A dix heures, nous nous mettons à table, démoralisés. Cinq minutes après, coups de sifflet. C'est Pépito. Je descends quatre à quatre (étages).

— J'ai eu un empêchement. Va dire à Michou de sortir des meubles sur le palier pour nous avancer. Nous, allons prendre la camionnette.

Commission faite, nous filons au garage, distant d'une sizaine d'hectomètres.

Catastrophe. La camionnette est emplie de cageots de pommes, ce que l'insouciant Pépito ignorait totalement. Désespéré, ne doutant de rien, je propose de la décharger. Pépito s'exclame :

— Rien à faire, mon pauvre vieux. Ça doit être pour le marché de demain...

Nous nous donnons rendez-vous pour dimanche soir. Je rentre avachi. Naturellement, la bibliothèque et la machine à coudre sont sur le palier. Je rentre le tout. Vacarme horrible, tapage nocturne. Je me couche, tout habillé, mort.

★

Samedi. — Quatre voyages de brouette. Une tour Eiffel d'étages. Les amis, apprenant mon déménagement, désertent mon appartement en folie, longent les murs pour rentrer chez eux, se cachent ou sont malades. L'amitié n'est pas un vain mot.

Au soir, entre les quatre murs, il ne reste plus que les meubles. Mon portefeuille a été englouti par une valise. Laquelle, grands Dieux! Scène de ménage. Idées de suicide. Le peigne est introuvable. Le savon est dans les chaussures. Les chaussures *là-bas*. Échevelé, crasseux, sans le sou, mal aimé, je refais de rage un voyage de brouette dans le brouillard. Minuit sonne. Horreur! Une malle tombe. Un passant m'aide. J'ai froid aux doigts.

★

Dimanche. — N'oublions pas que lundi soir, les nouveaux locataires arrivent. Il faut que d'ici là, la place soit nette et le sol balayé. Les foules endimanchées me croisent, un buffet de cuisine ficelé sur la brouette. Gros succès. Moi qui suis ici honorablement connu ronge mon frein et ma honte. Si je déménage ce buffet, c'est que Michou n'a plus confiance en Pépito pour ce soir. Évidemment, elle ne le connaît pas! Il viendra, sûr. Quelle question...

Tout le jour du Seigneur, je roule la brouette et ma peine.

Ceux qui sont morts sont plus heureux que moi. Sur la route, je croise Michou porteuse d'une mallette à couture. Brave Michou, elle m'aide... Je l'aime.

Une malle retombe. Je crée un encombrement à moi tout seul. Un agent me déclare qu'il n'y a pas de quoi en être fier. Je baisse humblement la tête. Les endimanchés la hochent de mépris.

Un copain, me voyant, se réfugie dans un couloir pour m'échapper. Mes nouveaux voisins écartent leurs rideaux : « Quel peut-être ce gagne-petit qui roule sa brouette, éternel juif errant incapable de se payer un déménageur? » Mauvaise impression, déjà, dans le quartier. Le facteur, que je croise, tremble en songeant à ses étrennes.

A huit heures, la cuisinière, la machine à coudre, la bibliothèque et encore des malles (je n'avais pourtant tant pas tant d'affaires... curieux...) reviennent sur le palier.

A dix heures, pas de Pépito. Michou s'évanouit.

A onze heures, je me rends chez lui. Personne. J'envoie des pierres dans les volets. Seul leur bruit trouble le silence.

A minuit, je remonte mes quatre étages. Tout est fini. Il ne nous reste plus, Michou, amants romantiques, qu'à ouvrir le robinet du gaz.

★

Lundi. — A chaque aube je meurs... Je démonte la bibliothèque et l'amarre sur l'immortelle brouette. Ma présence dans les rues n'épate plus personne. Je fais partie du paysage, au même titre que les réverbères.

A ma rentrée, Michou s'affole :

— N'oublie pas que nous sommes invités chez tes parents à midi.

Entre deux transports non rapides, j'enfile une chaussette propre et noue ma cravate. Les pavés se vitriolent de ma sueur. On ne retrouve plus mes souliers d'apparat. Pas plus que les bas de Michou.

A une heure, faisons une apparition remarquée chez mes parents. Moi en croquenots, elle en soquettes. Le tout jette un froid.

Sitôt le dessert avalé, je recours au bagne suivi de mon frère qui m'aidera à descendre la cuisinière. Le logeur nous escorte afin de préserver sa rampe d'escalier. Nous, bavant, grondant, pliant, cassant, hurlant tels des damnés, arrivons à déposer le

monstre de fonte sur la brouette qui plie, se gondole et parvient au port après de longues heures d'efforts continus et gratuits.

Rencontre Pépito sur mon chemin. Il me propose de venir demain avec sa camionnette. Je ne le crois plus.

★

Deux jours plus tard. — Harcelés, pourchassés, traqués par : le logeur, les locataires, la concierge, l'employé du gaz, la femme du logeur, etc..., nous achevons notre ultime voyage de brouette.

Je m'effondre sur le divan.

Michou survient, courroucée :

— Chéri! va reporter la brouette à ta mère!

René Fallet.

Dans les journaux :

PUCE N'EST PAS UN CANICHE

Le docteur Jean Duchatel « Secrétaire du *Club des Bichons* », nous demande de préciser que sa chienne « Puce », couronnée au gala de la Belle et la Bête, n'est pas un caniche miniature — comme nous l'avions écrit — mais un « bichon à poil frisé ».

FESTIN CANNIBALE AU XVIIIe SIECLE

Un capitaine au long cours fait naufrage sur les côtes de ce qui allait devenir les États-Unis. Après de multiples épreuves où s'exercent son courage, sa sagacité et sa fermeté d'esprit, il ne doit la vie qu'à un acte dont la barbarie a indigné la plupart des morales : tuer son semblable pour s'en repaître. Ne restaient, à ce moment de ses aventures, que le narrateur, une certaine Mme La Couture qui apparaît comme une maîtresse femme et son nègre, seul rescapé de l'équipage. Inutile de dire qui des trois fut sacrifié. La famine a jeté les deux blancs dans une telle frénésie qu'ils n'attendent même pas que la chair du nègre soit cuite pour la dévorer! Après cet exploit dont ils ne se glorifient pas et qui les torture peut-être davantage

qu'on ne ferait aujourd'hui, où nous sommes gorgés d'horreur, éduqués par le monstrueux, le navigateur et sa compagne sont sauvés par un détachement britannique en patrouille dans la région.

Une fois rentré en France, le capitaine écrit ses mémoires : un volume s'ajoute à ces étonnants récits de voyage du temps jadis où le romanesque, le merveilleux et l'aventure s'offraient d'eux-mêmes et qu'on devrait bien publier de nouveau, sous couverture bleue, pour faire pendant au *Cabinet des Fées* ou au *Magasin pittoresque*. Et cet homme, soutenu par l'amour de la vérité, du détail précis, du mot juste, écrit avec une honnêteté, une bonne foi et une simple élégance qui retiennent le lecteur.

Qui est donc ce marin audacieux, cet homme d'esprit, de ressource, et qui n'a pas froid aux yeux? C'est Pierre Viaud, dont le nom fut rendu célèbre par son descendant, notre élégiaque Loti, à qui il légua du moins sa passion pour la mer. Le titre complet du volume suffit à le dater : *Naufrage et aventures de M. Pierre Viaud, natif de Bordeaux, capitaine de navire, et de Mme La Couture; histoire véritable vérifiée sur l'attestation de M. Sevettenham, commandant du fort Saint-Marc des Appalaches, Bordeaux et Liége* 1772. Voici les pages du festin cannibale :

« ...Mes yeux égarés tombèrent sur mon nègre; ils s'y arrêtèrent avec une espèce d'avidité : il se meurt, m'écriai-je avec fureur, la mort la plus prompte serait un bienfait pour lui; il va y succomber lentement; tous les efforts humains sont insuffisants pour l'en garantir; pourquoi sa mort ne me serait-elle pas utile?

» Cette réflexion affreuse, je l'avouerai, ne révolta pas mon imagination; ma raison était aliénée; elle éprouvait la faiblesse de mon corps; la faim me pressait, je souffrais des déchirements cruels dans mes entrailles; le désir de les apaiser me dominait tout entier; les moyens étaient impossibles : il n'y avait que celui-là; mon âme troublée était incapable de réfléchir et d'examiner; elle formait des souhaits horribles et me fournissait mille sophismes pour les justifier.

» Quel mal ferai-je, continuai-je encore? Il est à moi; je l'ai acheté pour me servir; quel plus grand service peut-il jamais me rendre? Mme La Couture, agitée des mêmes idées funestes, avait entendu ces derniers mots; elle ignorait les réflexions qui les avaient amenés et les raisonnements qui les avait précédés; mais le besoin l'éclairait; elle m'appela d'une voix faible, je jetai les yeux sur elle; elle porta les siens sur mon nègre et, me

le montrant de la main, elle les retourna sur moi d'une manière terrible, et fit un geste plus expressif encore et que j'entendis.

» Il semblait que ma fureur attendait le moment où elle serait avouée par un conseil; je n'hésitai plus; ravi de la voir penser comme moi, je me crus justifié, je me lève avec précipitation et, saisissant un bâton noueux, dont je me servais pour m'appuyer dans nos marches, je m'approche du nègre qui était assoupi et je lui en décharge un coup violent sur la tête; il le tira de son assoupissement et l'étourdit; ma main tremblante n'osa pas redoubler; mon cœur frémit; l'humanité gémissante y poussa un cri qui m'ôta la force de continuer.

» Le nègre, revenant à lui, se leva sur ses genoux, joignit les mains et, me regardant d'un air troublé, me dit d'un ton languissant et avec l'accent de la douleur : « Que fais-tu, mon maître?... Que t'ai-je fait? Grâce, au moins pour la vie? »

» Je ne pus résister à mon attendrissement : mes larmes coulèrent; pendant deux minutes il me fut impossible de répondre et de prendre un parti : les déchirements de la faim étouffèrent enfin en moi la voix de la raison; un cri lugubre, un nouveau coup d'œil de ma compagne me rendirent toute ma fureur; égaré, hors de moi-même, plein d'un transport inouï, je me jette sur ce malheureux, je le précipite à terre, je pousse des cris pour achever de m'étourdir et pour m'empêcher d'entendre les siens qui auraient détruit ma cruelle résolution; je lui lie les mains derrière le dos; j'appelle ma compagne qui vient m'aider dans cette barbare opération; elle appuie un genou sur la tête de l'infortuné, tandis que moi, je tire mon couteau; je l'enfonce de toutes mes forces dans sa gorge et j'y fais une ouverture très large, qui le prive sur-le-champ de la vie.

» Il y avait un arbre renversé auprès de nous; j'y traînai le nègre, je l'y plaçai dessus en travers, pour faciliter l'écoulement de son sang. Mme La Couture me prêta encore la main dans cette circonstance.

» Ce coup horrible avait épuisé nos forces et notre fureur; nos yeux se détournèrent avec effroi de ce corps sanglant, qui vivait le moment d'auparavant; nous frémîmes de ce que nous venions de faire; nous courûmes rapidement à une source voisine pour y laver nos mains sanglantes que nous ne regardions plus qu'avec horreur; nous tombâmes à genoux pour demander pardon au ciel de l'acte d'inhumanité que nous venions de commettre; nous le priâmes aussi pour le malheureux que nous venions d'égorger.

» Combien la Nature réunit les extrêmes! Que de sentiments opposés nous agitèrent en un instant! La piété succédait à la férocité; celle-ci reprit bientôt ses droits. La faim pressante interrompit nos prières. « Grand Dieu, nous écriâmes-nous! » vous voyez notre situation et notre misère épouvantable! » C'est elle qui a ordonné le meurtre que nos mains ont commis; » pardonnez à des infortunés et bénissez au moins la nourriture » affreuse qu'ils vont prendre; ne [la] leur rendez pas funeste; » elle leur a suffisamment coûté. »

» A ces mots nous nous levons, nous allumons un grand feu; nous consommons enfin notre action inhumaine : oserai-je entrer dans ces détails? ils me révoltent au seul souvenir : non, mon ami, je n'ai jamais été barbare que dans ce temps. Hélas! je n'étais pas né pour l'être; vous me connaissez assez pour que je n'aie pas besoin d'apologie auprès de vous; vous devez être mon seul lecteur et je supprimerais cette partie de mon histoire si j'imaginais que j'en aurais jamais d'autres : quelle idée se formeraient-ils de mon caractère! De quelles atrocités ne me croieraient-ils pas capable? C'est d'après un oubli de ma raison, occasionné par les plus grands malheurs, qu'ils prétendraient peut-être m'apprécier; peu seraient assez justes pour méditer sur mes infortunes et pour sentir que celles de l'espèce des miennes sont faites pour opérer de grands changements dans le naturel des hommes et que les écarts auxquels elles peuvent se livrer ne doivent pas leur être imputés à crimes.

» Aussitôt que notre feu fut prêt, j'allai couper la tête du nègre; je l'attachai au bout d'un bâton et la plaçai devant le brasier, où j'eus soin de la retourner souvent pour la faire cuire également. Notre faim ne nous permit point d'attendre que cette cuisson fût entière; nous la dévorâmes en peu de temps, et après nous être rassasiés, nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans ce lieu et pour nous couvrir des atteintes des bêtes féroces. Nous nous attendions que leur approche nous empêcherait de dormir, et nous ne nous trompâmes point. Nous passâmes la nuit à dépecer par morceaux la chair de notre nègre, à la faire griller sur des charbons, à la passer à la fumée pour la rendre propre à se conserver : ce que la faim nous avait fait souffrir nous faisait craindre d'y être exposés encore et nous ne pouvions l'éviter qu'en nous assurant des provisions qui pussent durer longtemps. » (Pages 94-98.)

« Les aventures de M. Viaud, nous avise l'éditeur, sont faites pour intéresser les cœurs honnêtes et sensibles; on sera étonné

des infortunes affreuses qu'il a éprouvées pendant quatre-vingt-un jours. »

La précaution n'est pas oratoire : quoi de répugnant que de tuer son serviteur nègre pour le manger? D'autant plus que c'était l'époque du plein succès de Rousseau et du « bon sauvage ». Viaud ne se souciait pas d'indigner son lecteur : le scandale n'était pas encore à la mode. Le soin qu'il prend à se justifier le prouve.

Aujourd'hui ce sont moins les écrivains que la réalité des faits qui surenchérit. Le récit de Viaud paraît un conte bleu à côté des histoires de Buchenwald et de Yiroshima. Sur un point cependant Viaud nous stupéfie : un homme d'aujourd'hui, même croyant fervent, dirait-il le *Benedicite* sur un plat composé de chair humaine? C'est qu'alors on était convaincu que tout appartenait à Dieu, même d'aussi déplorables actions, qu'on n'avait pas à désespérer, que le pardon existait dans *tous les cas :* Judas est damné, non pour avoir trahi, mais pour avoir douté de la miséricorde divine. Dans ce XVIII[e] siècle que sur la seule lecture des encyclopédistes nous tenons pour impie, la majorité des gens avaient encore, comme au Moyen-Age, une foi absolue. Dans l'état où il se trouve, en tuant son nègre pour réparer ses forces, Viaud ne croit pas hasarder son salut éternel : il invoque la légitime défense et s'en remet à Dieu.

Aujourd'hui trouverait-il un prêtre pour l'absoudre? C'est que l'Église, qui a pâti de la campagne menée par les encyclopédistes, s'est défendue contre eux avec leurs propres armes; elle s'est « alignée » sur le rationalisme. Nous sommes donc devenus plus exigeants, par suite moins croyants — à moins qu'il ne faille inverser les termes. Il nous semble que pour de pareils crimes, il n'y a pas de recours, pas de grâce, qu'ils n'appartiennent pas à Dieu, mais tout entiers à l'Autre Seigneur, au Mal Triomphant. Nous avons même pris une telle conscience de la portion obscure de notre être que nous sommes trop facilement enclins, hélas! à faire la part du feu, si bien qu'on assiste à un retour offensif du manichéisme, à la croyance de l'homme double. C'est du moins ce dont nous convainquent l'expérience atomique et l'horreur des camps de concentration.

Nous reconnaissons, pour ainsi dire officiellement, l'existence du Mal et du même coup avouons l'inefficacité sur certaine région de l'homme du christianisme, de l'humanisme ou de telle philosophie.

Un mot prononcé pendant l'occupation par un Père jésuite de notre connaissance confirme cette opinion; le voici : « Quand les Allemands seront chassés de France, il y aura trois jours sans Dieu. » Mot qui est devenu prédiction. Bien entendu, il ne faut pas prendre la phrase à la lettre, mais son esprit ne prête pas à la confusion; elle montre le désarroi de l'Église aussi bien que de la Sagesse antique devant « des crimes peut-être inconnus aux Enfers ».

En sommes-nous donc réduits à servir deux maîtres?

MARCEL SCHNEIDER.

Dans les journaux :

FABRIQUE HOLLANDAISE DE CONSERVES
DEMANDE POUR CONFIRE LES FRUITS

HOMME DE MÉTIER
DE TOUT PREMIER ORDRE

de préférence célibataire. Lettres à Bruggeman's Conservenfabrieken Is Gravenzande, près La Haye (Hollande).

ÉTRENNES NOIRES

Mon libraire affirme que la vente de la comtesse de Ségur ne donne aucun signe de déclin. Née Rostopchine, elle est toujours la reine des Bonnes Étrennes. On l'achète autant quand on est ouvrier que quand on est bourgeois.

— Que voulez-vous! Tant qu'il y aura des enfants et de vrais parents, ceux-ci souhaiteront toujours donner à ceux-là un mirage éculcoré du monde. De ce point de vue, rien de mieux que l'œuvre de la Comtesse.

★

Imaginez une fillette, nommée Félicie, qui, pour regagner le château familial, traverse un bois. Avec hauteur, elle congédie un pochard qui a tenté d'engager la conversation; le

pochard coupe une branche, trousse la jeune personne, la fouette, et la laisse éperdue de douleur et de honte.

Farouchement, elle cache l'humiliation qu'elle a subie, fait tous ses efforts pour refouler ce souvenir obsédant. Mais son oncle s'engoue du pochard, qui lui a jadis sauvé la vie pendant la guerre, et le fait engager au château en qualité de jardinier. Félicie va donc rencontrer quotidiennement l'homme-qui-l'a-flagellée. N'ayant agi que dans les vapeurs de l'ivresse, il ignore que c'est la fillette qui a été sa proie, ce qui préserve un peu la pudeur de celle-ci.

Cependant, la bonne a reconstitué l'affaire. Elle en informe l'oncle qui, au lieu de garder le silence, révèle à Félicie qu'il sait tout. Dès lors, le trouble de la fillette s'accroît à chaque fois qu'elle rencontre le jardinier sous le regard du tiers *qui sait*. La situation s'alourdit d'autant que, tombée dans un étang, elle en est sortie par le jardinier et se ranime, la tête sur sa poitrine. Alors, ce n'est plus du tout le problème du pardon chrétien qui est posé, mais celui de l'oubli. La fin du roman peut être considérée comme la peinture de la lutte soutenue par la petite aristocrate contre l'évocation lancinante du chemineau qui la posséda par le truchement brutal d'une baguette de merisier.

Ce roman, qui trouve son inspiration dans une région littéraire comprise entre Freud et Yankélévitch, a été écrit, avec une maîtrise toute classique, par la comtesse de Ségur et s'intitule *Diloy le Chemineau*.

Si sadien qu'il soit, le titre *Félicie flagellée* conviendrait mieux. Mais si l'on voulait les nommer d'après leur contenu, ce sont presque tous les livres de la Comtesse qu'il faudrait alors débaptiser. *Diloy le Chemineau* repose entièrement sur le thème du fouet, mais il en est de même pour *le Général Dourakine* : dans ce dernier livre, sur trente pages prises au hasard, il est question de battre et de fouetter dans dix-neuf. Les personnages sont mus les uns par le désir de fouetter, les autres par la peur de l'être. La scène finale, où Maria Petrovna, grande maniaque du fouet elle-même, devient la victime du cruel et souriant capitaine Ispravnik vaut d'être rappelée pour sa minutie perverse :

« Vous outragez l'autorité, Maria Petrovna! Ocipe, Feudors, prenez cette femme et menez-la dans le salon privé.

« Malgré sa résistance, Mme Papovski (Maria Petrovna) fut enlevée par ces hommes robustes qu'elle n'avait pas aperçus

et entraînée dans un salon petit, d'apparence assez élégante. Quand elle fut au milieu de ce salon, elle se sentit descendre par une trappe à peine assez large pour laisser passer le bas de son corps; ses épaules arrêtèrent la descente de la trappe; terrifiée, ne sachant ce qui allait lui arriver, elle voulut implorer la pitié des deux hommes qui l'avaient amenée. Mais ils étaient disparus; elle était seule. A peine commençait-elle à s'inquiéter de sa position qu'elle en comprit toute l'horreur; elle se sentit fouettée comme elle aurait voulu voir fouetter ses paysans. Le supplice fut court, mais terrible. La trappe remonta, la porte du petit salon s'ouvrit :

« — Vous pouvez sortir, Maria Petrovna, lui dit le capitaine Ispravnik qui entrait en lui offrant son bras d'un air souriant.

« Le capitaine Ispravnik (bas et familièrement) : « Vous me direz bien quelques mots, ma chère Maria Petrovna, devant tous ces gens qui nous regardent. Un petit sourire, Maria Petrovna, un regard aimable! Sans quoi, je devrai vous faire faire connaissance avec un autre petit salon très gentil, bien plus agréable que celui que vous connaissez; on y reste plus longtemps et on en sort toujours pour se mettre au lit. »

Quel est le sujet de *François-le-Bossu?* Autant que la bosse de François, les fessées infligées à sa future fiancée par l'horrible bonne Mina. *Les Petites Filles Modèles* culminent à la venue de Mme Fichini, qui prend Sophie sous son bras et lui donne publiquement les verges. *L'Auberge de l'Ange gardien* repose sur les supplices du Général et de Torchonnet. *Les Vacances* consacrent au sadisme leurs scènes les plus marquantes. Rappelons pour mémoire celle où Sophie raconte complaisamment aux autres enfants les traitements qu'elle recevait de sa belle-mère : « Un jour, je me suis sauvée auprès de papa; j'avais les bras, le cou, le dos tout rouges des coups de verges qu'elle m'avait donnés. Jamais je n'oublierai le visage terrible de papa quand je lui dis que c'était ma belle-mère qui m'avait battue. Il sauta de dessus sa chaise, saisit une cravache qui était sur la table — il y a autant de verges et de fouets chez les personnages de la comtesse de Ségur que de cendriers dans la maison d'un fumeur — courut chez ma belle-mère, la saisit par le bras, la jeta à terre et lui donna tant de coups de cravache qu'elle hurlait plutôt qu'elle ne criait. Elle avait beau se débattre, il la maintenait avec une telle force d'une main pendant qu'il la battait de l'autre, qu'elle ne pouvait lui échap-

per... (Après la mort du père)... elle me fit voir un paquet de verges plus grosses encore que celles dont elle se servait habituellement et me dit que chaque fois que je parlerais de papa, de maman ou de mon passé, elle me fouetterait à me faire saigner; et pour me faire voir, dit-elle, la bonté de ces verges, elle me fouetta tellement que j'étais enrouée à force de crier. » Rappelons aussi la rencontre inopinée des enfants avec une bande de garçons occupés à flageller l'un d'eux : « Quand nous sommes arrivés, mon père, nous avons trouvé ces misérables, armés les uns de grandes verges, les autres de poignées d'orties, battant et frottant le pauvre idiot, pendant que les deux plus grands le maintenaient à terre. Ils l'avaient attiré dans ce chemin isolé, l'avaient déshabillé, etc... »

S'il est certain que la comtesse de Ségur situe le général Dourakine en Russie, pour excuser l'abondance des scènes de knout par la couleur locale, il n'est pas moins sûr que *Un bon petit Diable* ne se passe en Angleterre que parce que le fouet y était employé dans les collèges. Ce dernier roman n'est qu'une succession de flagellations; sur trente pages, prises encore au hasard, elles en intéressent vingt et une. A l'unité du thème s'ajoute un raffinement : le garçon de douze ans que l'on fustige d'un bout à l'autre du roman porte la jupe écossaise, une jupe perpétuellement troussée à coups de martinet, ce qui accentue la féminité que certains auteurs se plaisent à conférer à l'adolescent et fournit à ces scènes déjà incroyables un capiteux renfort de dépravation.

Je suis cependant obligé, bien à contre-cœur, d'absoudre la Comtesse de la psychose du kilt qui revient à la lignée des illustrateurs. Jamais, en effet, elle ne fait allusion à cette pièce de vêtement, et le texte nous dépeint un petit Charlot normalement culotté. Exemple : « Quand il fut à sa portée, elle le saisit par l'oreille; Charles ne lutta pas; enhardie par sa soumission, elle prit une baguette et lui donna un coup fortement appliqué, puis deux, puis trois, sans que Charles fît mine de résister; elle profita de cette docilité si nouvelle pour abuser de sa force et de son autorité; elle le jeta par terre et lui donna le fouet au point d'endommager sa culotte déjà en mauvais état. Il courut dans sa chambre pour donner libre cours aux sanglots qui l'étouffaient. Il se roula sur son lit, mordant ses draps pour étouffer les cris d'humiliation et de rage qui s'échappaient de sa poitrine. » Nouvel exemple : « Mme Mac'Miche *(sic)* arracha les boutons qui maintenaient la culotte de Charles; elle allait commencer son exécution quand... Charles ne se le

fit pas dire deux fois et s'échappa, maintenant à deux mains sa culotte qu'il reboutonna promptement. »

Tant d'écrivains se plaignent d'être desservis par les illustrateurs qu'il est réconfortant de constater combien ceux de la Comtesse ont non seulement respecté l'esprit de l'auteur, mais saisi et rehaussé ses moindres nuances. On est frappé aussi, dans toutes les éditions des œuvres de la Comtesse, et surtout dans celles de la Bibliothèque dite Rose, de la complaisance des dessinateurs à l'égard des situations les plus scabreuses. Pour peu que l'on parcoure rapidement ces livres, on tique presque constamment sur des gravures représentant des garçons nus et flagellés, des fillettes coiffées de leurs jupes et recevant le fouet de matrones aux yeux enflammés, de moujiks bien bestiaux ou de généraux un peu congestionnés.

Tout le monde a remarqué l'importance des particules nobiliaires dans les histoires de la Comtesse. Elles en exaspèrent d'abord la sensualité. Dans *Diloy le Chemineau*, la vertu explosive de la fessée reçue par Félicie tient à ce que le fouetteur est un vagabond et la patiente une petite noble. Au contraire, si, dans *Pauvre Blaise*, l'intérêt est obtenu par les sévices que subit le fils du jardinier, c'est que celui-ci les reçoit avec une soumission toute féminine de son tourmenteur, le brutal enfant du château. Mais la séparation de la société en deux groupes, les nobles et les autres, ressortit surtout de la conception que l'auteur se fait de l'humanité. « La divine Comtesse ! » s'écrie Costal, dans *Pitié pour les Femmes*. « Ses livres respirent l'esprit de la conviction. On y boit jusqu'à la lie le malheur de n'être pas noble. Tous les bons ont une particule et les méchants n'en ont pas. Au moins, comme cela, il est facile de s'y reconnaître. »

La morale sociale de Mme de Ségur repose en outre sur la résignation des bons roturiers à l'égard des injustices des nobles. « N'oublie pas, dit Dérigny à son fils (que viennent de rosser les nobles enfants de Maria Petrovna), qu'il ne faut pas agir avec ses supérieurs comme avec ses égaux et qu'il faut savoir supporter avec patience ce qui nous vient d'eux. » Cette humilité, considérée comme premier fleuron des vertus roturières, trouve sa justification dans un christianisme passif dont les nobles sont dispensés, et qui pourrait se formuler ainsi : si tu es roturier et qu'un noble te frappe la joue gauche, tends la droite. Ainsi, les petits garçons et les petites filles qui lisent ces charmants ouvrages dans la posture

de l'enfant sage, les deux mains jointes sur leurs fronts bouclés, ne s'y formeront pas seulement un bagage de vices distingués et de penchants savoureux, ils accéderont à une éthique et à une politique qui, pour peu qu'ils ne soient pas nobles, ce qui arrive, leur accorde le plus gentiment du monde une place légèrement supérieure à celle de l'animal.

On pourrait cependant s'y tromper. La Comtesse a en effet un faible pour les condamnés politiques et attaque avec vigueur le petit et le grand patronat, auxquels elle reproche d'asservir le prolétariat, en des termes qu'eût pu employer un bon socialiste français de l'époque. Mais ce que la Comtesse stigmatise dans l'industriel ou le négociant, c'est la source de son pouvoir. Celle du pouvoir des nobles est divine, la leur est une usurpation. Ils sont pour elle des démons.

En effet, si les nobles sont bons et respectables, ce n'est pas parce qu'ils sont nobles, mais ils sont nobles parce que bons et respectables. La comtesse est théocrate, mais elle est aussi janséniste; elle croit tacitement à une prédestination. Il y a ceux qui ont la grâce (les nobles) et ceux qui ne l'ont pas (les non-nobles). Le signe cabalistique de cette grâce, c'est la particule.

Sa métaphysique n'est pas d'un bloc et son jansénisme admet une réserve qui frôle l'hérésie semi-pélagienne. Elle admet que certains nobles sont indignes de la grâce dont ils sont dépositaires. En ce cas, il y a deux solutions : ou le noble s'amende, et tout est arrangé, ou il persévère. S'il persévère, il perd sa noblesse ou encore on s'aperçoit qu'il se targuait d'un titre faux. Prenons les deux Castelsot, qui sont de méchants nobles; on les démasque à la fin du livre où le général découvre qu'ils s'appellent Futé. Prenons Sophie de Réan, fille insupportable aux parents durs et intéressés. Eh bien! ils perdront la grâce et seront réduits à s'appeler Fichini, la volonté divine ayant pris pour truchement un M. Fichini qui leur laisse sa fortune à condition qu'ils adoptent son nom. Beaucoup plus tard, Sophie deviendra bonne : elle retrouvera la particule.

Entre ceux qui ont la grâce et ceux qui ne l'ont pas, la comtesse de Ségur situe une espèce ambiguë dont les représentants sont rares; il s'agit de roturiers qui, par leur persévérance à servir et à adorer les nobles, pénètrent dans le halo de la Grâce. Ils sont faciles à repérer à leurs noms, qui s'écrivent en un seul mot mais portent une particule intégrée. Exemple : Diloy (d'Iloy), Dérigny (d'Érigny), etc. Le plus touchant de ces

spécimens ne répond pas à cette règle; c'est Lecomte, le brave marin tout dévoué au commandant de Rosbourg, prototype du « je passerai au feu pour vous, on ne me refera plus, le moule est cassé ». Mais il apparaît facilement que la signification même du nom lui donnait la possibilité de racheter sa roture. Il la rachète d'ailleurs cher, jugez-en.

« Lecomte : Madame, chère dame! Je devrais être à vos pieds pour tout ce que vous avez fait pour ma femme et mon enfant. (Mme de Rosbourg répond qu'elle a été heureuse, en cette occasion, d'être utile à Lecomte.) Lecomte : Pardon si j'interromps Madame. Utile, vous appelez cela utile! Mais vous avez été une providence pour elles! Vous les avez sauvées de la mort! Tirées de la misère! Vous les avez soutenues, nourries, vous avez fait apprendre un état à ma Lucie. Vous avez été leur sauveur et le mien. Oh! chère dame! A moi, oui, à moi à vous honorer comme une providence, à vous remercier à deux genoux. Et, en achevant ces mots, Lecomte se jeta à genoux devant Mme de Rosbourg et baisa le bas de sa robe. Mme de Rosbourg, attendrie, lui prit les mains et les lui serra. En se relevant, il osa y porter les lèvres. Effrayé de sa hardiesse, il leva les yeux vers Mme de Rosbourg, qui souriait en lui faisant un signe d'adieu amical. Il sortit ému et heureux. »

Mais pas de pardon, pas d'espoir pour le roturier tant soit peu digne et distant. La comtesse, pour achever de le déconsidérer, le présente en général comme un voleur. En cela, d'ailleurs, elle ne fait qu'user des pleins pouvoirs du romancier, tout comme Bourget livrant à l'onanisme les fils de Celui-qui-n'a-pas-accompli-l'Étape, tout comme Sartre établissant un lien de cause à effet entre la pédérastie d'un de ses héros et son adhésion à l'antisémitisme. Enfin, voici ce que cela donne : (les enfants ont perdu leur chien, qu'ils retrouveront d'ailleurs plus tard dans la buanderie, et soupçonnent le paysan Bernard, chez lequel ils se rendent en compagnie du garde-forestier Nicaise) : « Jean : — Et puis, Nicaise, ne l'a-t-il pas pris l'année dernière, et bien des fois, coupant de jeunes arbres dans les bois de ma tante pour en faire des fourches et des rateaux à faner? Nicaise : — Et encore, c'est qu'il allait les vendre sur la place, au marché de la ville. Les enfants entrèrent chez Bernard qui dînait avec sa femme et ses enfants. — Bonjour, Bernard, dit Léon d'un air aimable. Nous venons vous demander des nouvelles de Biribi, qui a disparu depuis ce matin. Bernard (d'un air bourru) : — Comment que je saurais où est votre chien, moi? Je m'en moque bien de votre chien, et de votre garde

aussi. Nicaise : — Dis donc, Bernard, ne sois pas si malhonnête avec les jeunes messieurs et les petites demoiselles. On te parle poliment, n'est-ce pas? Pourquoi ne répondrais-tu pas de même? Bernard : — Vas-tu finir ton discours, toi. Je n'aime pas qu'on me conseille; je fais ce que je veux et ça ne regarde personne. Nicaise : — Te tairas-tu, mal embouché! Insolent! Sans le respect que je dois aux jeunes maîtres, je t'aurais déjà fait rentrer les paroles dans la gorge », etc.

La bourgeoisie est la classe la plus rudoyée par la Comtesse. D'abord, il ne se trouve personne chez elle qui soit rachetable, car, aussi riche que le noble, sinon plus, le bourgeois, si respectueux qu'il puisse être de la particule, ne peut tout de même exécuter les exercices de reptation sanglotante de Lecomte. La Comtesse, qui n'est pas née Rostopchine pour rien, est un peu agacée de l'importance qu'on accorde aux bourgeois en France. Elle se venge, la plume à la main, et à peine un bourgeois est-il apparu, revêtu de tous les ridicules imaginables, que de bons nobles, en dignes héritiers des détrousseurs de grands chemins, les volent, les pillent, les hypothèquent avec cette sérénité que l'on prête aux Juifs dans les libelles antisémites. Voici la famille Tourneboule. Ils rendent visite aux Rosbourg et aux Fleurville auxquels ils veulent vendre leurs biens. Pendant que les nobles enfants insultent la petite Tourneboule (« Jean : — On dit que son père a été marmiton. ») ...« M. Tourneboule venait de conclure un second marché avec M. de Rosbourg pour son hôtel à Paris, qu'il lui vendait tout meublé à peine le tiers de ce qu'il lui avait coûté. M. de Rosbourg offrait de l'argent comptant; M. Tourneboule, criblé de dettes malgré sa fortune, en avait besoin. » Les Tourneboule partis, M. de Rosbourg se frotte les mains : « Il est fou de vendre ainsi à perte! Les terres du château valent plus de cinquante mille francs de revenus, et la forêt plus de cent mille francs. Quant à l'hôtel à Paris, il vaut un million et demi, meublé comme il est. J'espère bien que nous y passerons l'hiver ensemble, chère et excellente amie, dit-il à Mme de Rosbourg en lui baisant la main. » Dans l'épilogue, on fait l'inventaire des plaisirs et des joies que recueillirent les Rosbourg et les Fleurville, et l'on raconte comment les Tourneboule furent punis d'avoir voulu vivre dans un château comme s'ils y étaient nés. « Les Tourneboule quittèrent le pays et la France pour habiter l'Amérique avec les débris de leur fortune perdue en luxe et en vanités; Mlle Yolande, mal élevée, sans esprit, sans cœur et sans religion, se fit actrice quand elle fut grande et mourut à l'hôpital.

M. Tourneboule, rentré en France et mourant de faim, fut très heureux d'être reçu chez les Petites Sœurs des Pauvres où il rendit des services en reprenant son ancien métier de marmiton. »

Il ne faut pas être injuste avec la Comtesse. Elle est née en Russie, d'un père incendiaire qui invitait ses paysans à achever les soldats français à coups de fourche; l'esclavage existait encore dans le pays où elle apprit à se faire une idée du monde. S'il faut s'étonner, ce n'est pas de l'idée qu'elle en eut, mais de la persévérance des parents français à élever leurs enfants à grandes rasades de dogmes et de superstitions qui n'ont plus cours en France depuis près de six siècles.

A titre indicatif, voici ce que devinrent les enfants de celle qui sert d'éducatrice aux nôtres. L'aîné entra dans les ordres et publia une série d'ouvrages dont voici quelques titres : *Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous?*, *Instructions familières et lectures du soir sur toutes les vérités de la Religion*, *Nobles et prêtres*. Citation extraite de ce dernier livre : « C'est donc l'autorité qu'il nous faut : l'autorité religieuse, Vive le Pape! Vive l'Église! L'autorité civile : Vive le Roi et les hommes du Roi! » Son frère cadet, devenu conseiller d'État, troussait de son côté assez joliment les titres : *Le dimanche des Soldats*, contes et récits; *La caserne et le presbytère*, contes et récits; *De l'indemnité de logement due par les communes aux curés*, *La maison*, stances et sonnets; *Nouveau recueil des cantiques pour les réunions d'hommes (sic) et spécialement de militaires (id.)*.

Mais le génie de la Comtesse réside dans cette conjonction du conservatisme clérical et du sadisme anal. Cette romancière inquiétante tire son meilleur effet du contraste qu'elle ménage entre le charme bénin de ses titres *(Les Vacances*, *L'Auberge de l'Ange gardien*, *Les malheurs de Sophie*, *Pauvre Blaise*, autant de trouvailles!), la quiétude gaie du château normand qui nous accueille d'abord (« Tout était en l'air au château de Fleurville. Camille, Madeleine de Fleurville, Marguerite de Rosbourg et Sophie Fichini, leurs amies, allaient et venaient, montaient et descendaient l'escalier, couraient dans les corridors, sautaient, criaient, riaient, se poussaient »), les parfums de pain chaud et de crème fraîche, les enfantins goûters sur l'herbe, la promenade au moulin, le zèle respectueux des domestiques et des animaux, et le déchaînement brusque de sa petite Apocalypse personnelle. Car toutes ces images paisibles, autant d'alibis : déjà la vipère rampe vers le pied de Léon, les loups cernent Sophie, les sangsues veillent dans l'étang,

le sanglier fonce sur les petites filles, le cheval s'emballe, le fantôme agite sa chaîne et le fouet frétille. La vraie Comtesse n'est pas celle des bons enfants et des mamans vertueuses; elle les tolère. Alors que c'est du fond d'elle-même que les monstres jaillissent, nés du refoulement d'une petite Rostopchine et transférés dans la campagne normande à la conquête du village français qui en prend un coup. Si cet éminent critique, qui reprocha à Bernanos de n'avoir pas su rendre, dans *Monsieur Ouine*, la bonne humeur narquoise de nos chers villages où chacun sait qu'on épuce le rosier en chatouillant le coteau modéré, avait relu un peu de Comtesse, il aurait été aussi sévère pour elle. Ce qui est amusant, ce n'est pas que Mme de Ségur, par pénurie de moujiks à fouetter, se soit soulagée dans ses livres, c'est qu'elle ait su, aussi inextricablement, marier le vice et la bonne parole. Car elle reste, à l'instar de tous nos grands romanciers, une moraliste. Si son inculture est totale, si de ses œuvres sont bannies toutes velléités instructives ou érudites, si elle reste résolument étrangère aux découvertes mécaniques et géographiques (l'Amérique est pour elle un purgatoire), le monde enfantin qu'elle décrit tend à donner de sommaires répliques, à partir d'un « Sophie était gourmande » ou « Félicie était vaniteuse », à « Onuphre ou l'Hyocrite », « Gnaton ou l'Égoiste », « Théodacte ou le Fat ». Les périples de ses petits héros, en proie aux bons et aux mauvais sentiments et aux conséquences disproportionnées qui en découlent, rappellent aussi, à une échelle puérile, ceux de Clélie à travers la Carte du Tendre — une Carte du Tendre où le château de Vanité, les Fraisiers de Gourmandise, le Sentier de Désobéissance tiennent lieu de Lac d'Indifférence et des Hameaux de Tiédeur, de Légèreté et d'Oubli.

Le complexeségurien tient dans la rencontre de la moraliste tatillonne et de la névrosée, du goupillon et du knout. Angélisme et terreur. Et de la terreur, la Comtesse connaît tous les trucs, même et surtout les plus malsains. Où les a-t-elle appris? Elle frappe juste comme l'insecte bergsonien. Quand le petit Paul est perdu dans l'île, qu'est-ce qui apparaît sous le feuillage, se glisse au ras du sol et lui saisit le pied : une main. Cette main-là, peut-être, dont vous aviez peur qu'elle vous saisît la cheville au moment de grimper dans votre lit. La trappe où s'enfonce Maria Petrovna est un cauchemar très répandu. Et il y a bien d'autres thèmes de cauchemar pour coller à merveille avec la glissade de Violette que le crapaud entraîne dans la rivière et qui se raccroche vainement aux herbes, avec le puits d'Ourson,

etc. Quant à la déclaration du crapaud-fée à Agnella : « Tu vas avoir un fils couvert de poils comme un ours », n'est-elle pas mignonnement tournée en vue d'un délire puerpéral?

Mais à l'âge où les enfants lisent la comtesse de Ségur, ils sont blasés sur toutes les violences. Peu de lectures sont en effet aussi cruelles que celles qu'on offre à l'enfance. On les fait pérégriner dans les forêts gauloises fertiles en sacrifices humains et réciter par cœur l'écartèlement de Brunehaut par Frédégonde, ou, pour peu qu'ils soient chrétiens, ils ont droit à la longue suite de supplices, de meurtres et de réclusions concentrationnaires qui s'appelle l'Histoire Sainte. On ne parle aux enfants que de cités incendiées dont les habitants sont passés au fil de l'épée. On leur fait une spécialité du moyen âge. Il faut attendre quinze ans pour qu'on vous entretienne paisiblement des ministères Ollivier et Waldeck-Rousseau. Le Waldeck-Rousseau de l'enfance, c'est Attila. Racontez vos rêves aux enfants, disaient les Surréalistes. Mais les éducateurs roses font mieux puisqu'ils leur racontent nos cauchemars. A peine y a-t-il, pour les reposer de temps à autre, parce que tout bon pédagogue sait qu'un arc ne peut rester toujours tendu, l'intervention d'une fermière enjouée qui répond malicieusement à une voisine trop curieuse : « Si j'avais vendu deux fois moins d'œufs à un franc de plus par douzaine, j'aurais gagné trois francs de moins. »

Jacques LAURENT.

Dans les journaux :

M. X... pacifiste convaincu a jeté des pierres dans une vitrine où étaient exposés des soldats de plomb. 7.500 fr. d'amende.

★

M .Y... s'est suicidé parce qu'il avait été déclaré inapte par le conseil de révision.

LES TECHNIQUES DE LA PRESSE

Quand *La Croix* parut, en 1883, de nombreux catholiques s'émurent de voir en première page le crucifix. Le cardinal-archevêque de Paris, Mgr Guibert, était contre, tandis que la Curie romaine était plutôt pour. Pourtant, le 2 février 1884, les adversaires du crucifix l'emportèrent.

Laissons maintenant la parole au journal *La Croix* du 6 décembre 1948 qui raconte l'épisode :

La Croix, *toujours déférente envers l'autorité épiscopale, supprima alors le Crucifix.*

Au bout de deux mois, le P. Vincent de Paul écrivit au cardinal Pitra pour lui indiquer les résultats. Avec le Crucifix, le tirage était monté à 30.000; *depuis sa suppression, il était progressivement descendu à* 14.000, *et on ne savait où s'arrêterait le fléchissement.*

Sans consulter, cette fois, le cardinal de Paris, le cardinal Pitra répondit aussitôt : « Reprenez le Crucifix. » Ce fut aussi l'avis du cardinal Guibert, et le grand Crucifix reparut avec le dimanche des Rameaux 5 *avril* 1884, *reprenant ainsi la place qu'il n'a jamais plus quittée depuis.*

Les abonnements se renouvelèrent aussitôt. L'effroyable fléchissement s'arrêta net. Les 30.000 *abonnés revinrent et se multiplièrent. C'était la réponse du ciel; l'expérience était décisive. Il était clair que Dieu voulait que cet étendard présidât à la bataille du journalisme quotidien.*

LES LIGNES DU MOIS

1. La Chine dans le monde en 1948. Chang Kai Chek hier et aujourd'hui. — 2. Incertitudes américaines. — 3. Communisme chinois. — 4. Perspectives nouvelles pour le monde communiste. — 5. L'Europe, bastion de la démocratie.

1. En cette fin d'année 1948, alors que le monde semble devenir chaque jour plus étroit, le Français lui-même, sollicité par tant de problèmes, éprouvé par tant de difficultés immédiates, peut se demander si les événements les plus chargés de conséquences dans un proche avenir ne sont pas ceux qui se déroulent en Chine. Il y a trois ans, après l'effondrement de l'impérialisme japonais, le maréchal Tchang Kaï Chek paraissait, à distance, revêtu d'un prestige incomparable. Doyen de la lutte contre les fascismes, engagé, bien des années avant que n'éclatât la seconde guerre mondiale, dans une résistance patiente, tenace, infatigable, contre l'agresseur qui tenait les ports, les centres industriels, il avait su coordonner des efforts innombrables, mais anarchiques, réunir en un faisceau, moralement, politiquement, militairement, les sentiments obscurs de millions de paysans, de coolies, de ces gagne-petit répandus sur l'immense terre chinoise; des villages, des populations entières, fuyant le contact avec l'étranger, avaient tout sacrifié pour le suivre dans l'intérieur de la Chine; il y avait reconstitué des industries, dans des conditions de pénurie invraisemblable, rétabli des communications avec l'étranger, ou par les déserts de l'Asie centrale, ou par les défilés de l'Himalaya. Il avait donné un sens, et assuré un résultat, aux fatigues, aux souffrances de ces êtres humbles et frustes qui n'avaient jamais connu d'autre collectivité que celle du village natal ou de la bande dans laquelle, contraints par la misère, plus brigands que soldats, ils s'étaient engagés. Plus qu'organisateur, plus que chef de guerre, il paraissait l'unificateur, celui qui avait rétabli une Chine. Héritier moral de Sun Yat Sen, son

beau-frère, il apportait à cette Chine les principes, les doctrines, qui devaient lui assurer un rang moral éminent entre les nations. Sa capitale des années d'épreuve, Tchoung-King, avait été un des hauts lieux de la lutte des démocraties. La victoire acquise, la Chine siégeait parmi les quatre grands avant que la France ne fût admise à ce rang honorable.

Telle était au moins l'apparence. La réalité y répondait-elle? On peut se le demander, quand trois ans plus tard on voit s'effondrer par pans énormes la puissance du Maréchal et l'édifice politique dont il était la clé de voûte. Qu'en restera-t-il même, au moment où ces lignes paraîtront sous les yeux du lecteur? Nankin évacué, le gouvernement du Kuomintang se réfugie à Canton, dans l'extrême Sud. Pourra-t-il y tenir un secteur restreint, sans une protection étrangère? Ou un accord se fera-t-il par la constitution d'un gouvernement national où, naturellement, les communistes vainqueurs s'assureront la prépondérance. Quelle que soit la solution il semble peu douteux que dans quelques semaines, quelques mois au plus tard, Mao Tse Tsung et les communistes chinois ne soient, en fait et en droit, les maîtres de la plus grande partie de l'immense empire.

Or, le communisme a déjà profondément pénétré dans les pays situés aux confins méridionaux de la Chine : Annam et Birmanie, et plus loin, dans les îles de la Sonde. Quel stimulant ne va pas lui apporter l'exemple chinois? Quel encouragement à développer son action dans les Indes où les conditions sociales et économiques sont voisines? Bref, la constitution d'un bloc oriental communiste, de cinq à six cents millions d'âmes, d'un milliard bientôt peut-être, est aujourd'hui une éventualité qui paraît prochaine.

Le communisme, d'autre part, débordant en Europe, jusqu'au cœur de l'Allemagne réaliserait un empire comme le monde n'en n'a jamais vu, plus étendu que celui de Gengis Khan et où les méthodes du vieux conquérant, déjà pleines d'efficacité en ces temps lointains, bénéficieraient des progès des techniques, de toutes les techniques modernes.

2. En face d'une semblable perspective on peut s'étonner de la passivité américaine. Le gouvernement des États-Unis semble convaincu que toute nouvelle expansion de la puissance soviétique serait fatale à la paix, il l'a montré en de nombreux points, et en ce moment-ci d'une façon particulièrement spectaculaire dans l'affaire de Berlin. Or, l'accession de la Chine au système soviétique représente un accroissement en hommes et en richesses dont aucune annexion européenne n'approcherait. Mais il faut dire qu'en Europe et dans le bassin méditerranéen la résistance à l'expansion soviétique peut s'accrocher à quelques points d'appui solides. Évidemment, il n'en

n'a pas été de même en Chine. Le général Marshall connaît bien le terrain. Il a lui-même, il y a un peu plus de deux ans, tenté de pacifier le pays, de rapprocher les deux partis, de les amener à s'entendre. Tentative vaine. Vraisemblablement du côté communiste, il y a l'action occulte des chefs moscoutaires décidés à assurer par un triomphe révolutionnaire l'adhésion à un groupement politique. Du côté du Kuomintang il semble malheureusement certain que toute intelligence politique ait fait défaut en même temps que l'honnêteté la plus élémentaire. Tous les voyageurs qui ont visité la Chine au cours de ces dernières années sont d'accord sur la gabegie, sur la corruption effroyables qui y règnent. Troupes et chefs sont à vendre au plus offrant. Et le matériel américain ne tardait pas à se retrouver de l'autre côté. Ce qui est une indication sur les moyens financiers dont on dispose du côté communiste. Pour l'aide américaine, pécuniaire et militaire, la Chine est un gouffre sans fond.

Peut-être ausssi le gouvernement américain n'a-t-il pas les mêmes raisons de redouter une domination russe sur l'Asie que sur l'Europe. Dans les années qui viennent la conquête de l'Europe occidentale par le communisme c'est la main-mise de Moscou sur un équipement industriel perfectionné, sur une main-d'œuvre technique pleine d'expérience, sur des cadres d'ingénieurs de premier ordre. L'Extrême-Orient, ce sont d'immenses sources de richesses naturelles encore inexploitées, qu'il faudra d'abord mettre en valeur; ce sont des fourmilières humaines, laborieuses, patientes, souvent intelligentes dont la formation aux pratiques modernes demandera encore des années. L'Europe ce sont des armes, sur-le-champ, aux mains des Russes. Et ce sont des peuples à nourrir, des usines à alimenter, d'où une nécessité d'expansion nouvelle. Après l'Europe, il faudra les colonies européennes. L'Asie c'est déjà une colonie, dont l'exploiration, l'équipement, la modernisation peuvent, pendant quelques années, servir de débouchés aux énergies russes et révolutionnaires disponibles.

Sécurité précaire, sans doute, et combien provisoire. Nous avons connu trop bien un raisonnement semblable il y a quelques années. Presque toujours la conquête encourage et facilite de nouvelles conquêtes.

3. Il y a autre chose. Cet immense bloc, que représenterait le communisme asiatique, sera-t-il aux ordres de Moscou? Les journalistes qui ont interrogé Mao Tse Tsung ou ses collaborateurs ont rapporté des déclarations catégoriques : le communisme chinois et le communisme russe sont entièrement indépendants l'un de l'autre, ils ont à résoudre des problèmes fort différents et ne peuvent le faire par les mêmes méthodes. Nous savons ce que peuvent valoir ces déclarations officielles,

inspirées par les besoins de la propagande. Le mieux est de n'en tenir aucun compte. Mais il n'est pas douteux que le communisme chinois est autre chose qu'un article d'importation. Le mouvement, selon toute apparence, doit son ampleur et son succès à la misère des classes paysannes. Le cultivateur chinois exploite avec beaucoup d'efforts, de patience, et des moyens primitifs une parcelle de terre minuscule. Pauvre, il l'a toujours été, mais naguère il vivait dans les cadres, qui paraissaient solides, de la famille et du village, sa vie s'ordonnait selon des rites traditionnels, aucune curiosité, aucun besoin nouveau n'étaient venus les ébranler et l'administration impériale, au-dessus des autorités locales, assurait, par l'entretien des canaux et des digues, une sécurité suffisante de garder ce qui restait de la récolte après les prélèvements d'usage. Depuis quarante ans tout est changé. La guerre civile a dévasté le pays. Au lieu d'un maître, deux, trois, plus encore, au hasard des combats, des mouvements de troupes, des partages d'influences; des impôts écrasants, exigés dix ou quinze ans d'avance; les dettes, les usuriers; les dépossessions; les pillages et les massacres; l'abandon ou la destruction des travaux nécessaires à l'irrigation; la famine permanente; une vie de bête traquée. Les bandes armées deviennent le refuge normal des malheureux assez vigoureux pour y trouver place, tandis que la ruine du paysan enrichit quelques accapareurs protégés par les maîtres de l'heure. La contrebande, l'agiotage, les faveurs du pouvoir, souvent le brigandage pur et simple, permettent à quelques très rares fortunes de s'élever. C'est dans ces conditions qu'a prospéré le communisme chinois. A l'origine c'est une immense jacquerie, et peut-être est-il bien vrai que l'aspiration à peu près unanime de ce paysan chinois qui fait la force des effectifs communistes, c'est de pouvoir conserver ou retrouver sa parcelle de terre, et la cultiver en paix. C'est ce désir que n'a pu satisfaire le gouvernement de Nankin, et c'est lui qu'encourage le gouvernement de Yenan. Est-il si loin du communisme russe? De la doctrine peut-être. Mais il ne faut pas oublier que Lénine a commencé par donner la terre au paysan, réalisation d'un de ses plus vieux rêves, et que la collectivisation n'est venue que des années après. Mais ce n'est pas tout. Pour ce paysan, ce coolie, arraché à ses cadres, à ses rites, à ses vénérations séculaires, le communisme a apporté une mystique sommaire, faite d'espérances terrestres et prochaines, de solidarité humaine, de justice élémentaire, bien faite pour séduire un temps des âmes frustes. Cet aspect semi-religieux du communisme international est un principe d'unité entre les peuples très différents par la race, la langue et les traditions qui l'ont adopté et peut-être ce point de vue n'a-t-il pas encore été assez étudié. Il réalise déjà et peut réaliser de plus en plus, au fur et à mesure de ses progrès, une communauté spirituelle

qui recouvrira et atténuera les divergences originelles. A voir les choses d'un point de vue plus rigoureux et plus voisin de la pensée marxiste, il faut noter que la Chine, comme les autres nations de l'Extrême-Orient, est plus proche par ses conditions sociales et économiques de la Russie de 1918 que les nations industrielles de l'Europe Occidentale et de l'Amérique septentrionale. Le communisme révolutionnaire trouve son terrain d'élection dans les sociétés où un capitalisme aux moyens puissants, mais à base nationale faible, a été introduit du dehors et a ébranlé brusquement les situations, les habitudes économiques et les traditions morales. N'oublions pas enfin que le mouvement est dirigé par un état-major formé à Moscou, selon des méthodes dont nous connaissons déjà, par les résultats, l'efficacité. Voilà pour les ressemblances. Maintenant si l'on considère l'avenir avec un peu d'étendue, il faut reconnaître que l'extension du communisme au monde extrême-oriental, aux peuples de civilisation chinoise pour commencer, doit entraîner dans la structure même du monde communiste des réactions d'une nature actuellement imprévisible, mais probablement sans commune mesure avec celles qui furent entraînées par son extension aux états de l'Europe orientale. Dans ces états le communisme s'est installé sous la protection des baïonnettes russes, en outre, ils avaient déjà, avec la Russie, de vieux liens de race, de langue ou de religion, de mœurs ou de culture, de voisinage et d'alliance, de domination ou de protection. Enfin, réunis, ils ne forment en face de la population russe qu'une masse numériquement faible, et sont, en fait, divisés profondément par de vieilles haines. Et la force militaire des Soviets est toujours là, toute-puissante.

La Chine forme à elle seule une masse de populations deux fois supérieure à celle de toutes les républiques de l'U.R.S.S. Par la raison précisément que le communisme n'y a pas été introduit par la conquête comme un système étranger et complet, mais, à partir de germes adroitement déposés, s'y est développé librement, aidé par les circonstances, il a pris, et peut prendre de plus en plus un caractère indigène. Création d'un idéologue allemand, le marxisme a pris, au contact des réalités russes, approfondi par des esprits russes, un caractère russe. C'est celui que la force peut imposer à l'Europe orientale et voudrait imposer à l'Europe entière. En Chine, il est normal que le communisme se sinise. Si les caractères nationaux s'affirment et s'opposent, le monde communiste peut tendre à se scinder; s'ils se fondent dans une unité supérieure, le centre de gravité communiste se déplacera encore vers l'Est. L'influence orientale et même extrême-orientale dominera. Le communisme deviendra, de plus en plus, chose d'Asie.

4. Mais nous n'en sommes pas encore là. Dans l'avenir

immédiat, celui qui compte pour l'homme politique, le triomphe du communisme en Chine représente, ne nous faisons pas d'illusions, un prodigieux accroissement de puissance pour l'empire des Soviets. La Chine, héritière d'une très vieille et complexe civilisation rurale et corporative, d'une philosophie pratique et d'un art de la vie raffiné, paraît incapable depuis des siècles de dégager elle-même un système politique et juridique à l'échelle de son étendue et de sa population. Son unité est régulièrement refaite, tous les deux ou trois siècles, par un envahisseur étranger, et cet envahisseur vient des steppes du Nord ou de l'Ouest. Le nomade Mongol ou Mandchou a l'habitude des armes, de la discipline et de l'organisation; il l'impose au paysan comme au lettré chinois et il lève son tribut; régulièrement aussi il s'est laissé gagner, absorber par la vie chinoise, en deux, trois générations l'assimilation était faite; mais aussi un siècle ou deux plus tard il fallait laisser la place à un conquérant neuf.

Le destin des fils de Gengiskhan préfigure-t-il celui qui est réservé aux nouveaux Gengiskhanides? On peut le supposer. Mais ce sont là rêveries pour le penseur, bien plus que méditations pour l'homme d'État. Ou plutôt ces précédents historiques confirmeraient que dans les années qui viennent le nouvel Empire des Steppes va exercer son despotisme sur la terre jaune et l'exploiter pour multiplier sa puissance.

Après l'échec de Dewey qui, dans sa campagne électorale, avait insisté sur la nécessité de prêter une aide décisive, financière et militaire, à la Chine, l'administration américaine semble prendre son parti et abandonner la Chine à elle-même, c'est-à-dire au communisme. A-t-elle, ou plus exactement, le général Marshall, bien placé pour connaître les affaires chinoises, a-t-il des raisons de penser que tout n'est pas perdu, que si Chang Kaï Chek ne peut plus être utilisé, il y aura d'autres ressorts à faire jouer, que Mao-Tse-Tsung ne sera peut-être pas le seul maître, qu'à côté de lui des hommes nouveaux sentiront l'utilité de ne pas s'appuyer uniquement sur la Russie, alors que le Japon, Formose, chargés de bombardiers et d'engins atomiques, sont à leur porte; que les desseins des Chinois ont toujours des faces multiples, qu'il n'y a pas de peuple qui ait moins le goût de l'absolu, et qu'avec lui rien n'est jamais ni tout à fait gagné, ni tout à fait perdu ?

5. Le sacrifice de la Chine à son destin doit avoir pour nous Français et Européens, une double conséquence : l'accroissement de la puissance russe rend encore plus urgente la nécessité de réaliser la cohésion qui seule pourra nous éviter d'être absorbés; le concours économique et financier des États-Unis, n'étant plus dirigé sur deux voies, pourra être concentré vers l'Europe où son besoin est plus pressant. L'an dernier déjà,

W. Lippmann, qui voyait juste, conseillait à ses compatriotes de réunir tous leurs efforts pour la défense de l'Europe.

Les dernières semaines ont cependant marqué bien des flottements. Les élections américaines y sont pour quelque chose. Elle ont déconcerté, puisque Truman est apparu là où l'unanimité des augures disait Dewey. Mais la politique étrangère des États-Unis était, on l'avait assez affirmé, hors du débat. Elle avait été menée avec les conseils de représentants de chacun des deux partis au Sénat, Connaly et Vandenbergh; la réélection du Président sortant était une approbation de sa politique, enfin le candidat qui avait les sympathies de Moscou subissait un échec complet. Cependant, à peine la réélection de Truman était-elle connue que l'on parlait de la démission de Marshall, d'une tentative pour un contact personnel avec Staline, etc. Le Président Truman, à en croire la presse, s'attribuerait le même pouvoir de séduction personnelle que son prédécesseur (celui-ci faisait de son interlocuteur ce qu'il voulait, ou du moins il le pensait. On l'a vu à Yalta). Ces considérations étaient au moins prématurées. La ligne de la politique européenne en Europe ne paraît pas modifiée. Malgré les efforts méritoires du Président argentin du conseil de l'O. N. U., l'affaire de Berlin est toujours dans l'impasse, et le pont aérien continue comme une magnifique démonstration de propagande.

L'objectif toutefois de cette politique américaine reste obscur. Qu'il s'agisse d'opposer un barrage à la Russie, c'est évident, et non moins nécessaire. Mais s'il ne s'agit que d'un barrage, pourquoi Berlin? La limite s'établissait normalement au milieu de l'Allemagne, et Berlin était une monnaie d'échange pour l'Autriche et la Thuringe. Or les Alliés, et les Américains les premiers, sont maintenant beaucoup trop engagés à Berlin pour pouvoir l'abandonner, même moyennant une contrepartie, sans que cet abandon n'apparaisse comme une perte désastreuse de prestige et d'influence. S'agit-il alors de faire reculer la Russie et de libérer, le jour où l'occasion paraîtra propice, une partie de l'Europe centrale et orientale? Les événements d'Extrême-Orient, l'abandon de Tchang-Kaï-Chek permettraient-ils de donner à la Russie une compensation éventuelle? Tout cela n'est qu'hypothèse. Notons, puisque nous citions plus haut la justesse des prévisions de W. Lippmann et que son influence outre Atlantique est considérable et justifiée, que c'est la nécessité d'un repli russe en Europe qu'il a toujours soutenue.

Malgré tout ce qui impose la nécessité d'une politique commune sa réalisation ne va pas sans heurts et sans secousses. Nous en avons eu la démonstration avec les industries de la Ruhr, comprises dans la bizone. Les autorités militaires américaines et britanniques avaient décidé d'en remettre la propriété à un gouvernement allemand à créer, un organisme allié aurait

seulement contrôlé la distribution du charbon et de l'acier. La publication de cette décision, dont l'application ne peut être que lointaine, a provoqué en France une très vive émotion, il faut le dire naturelle et justifiée. D'abord, comme on l'a dit, parce que la Ruhr a toujours été l'arsenal du Reich. Ensuite, comme on l'a moins dit, parce que l'exploitation de ce bassin serait l'occasion même de mettre sur pied un organisme européen avec éventuellement des participations américaines, où seraient représentés les ouvriers, techniciens, ingénieurs, en majorité allemands, les fournisseurs de capitaux, parmi lesquels les Américains trouveraient naturellement une place à côté des clients qui pourraient y prendre des intérêts comme notre métallurgie, et enfin les collectivités administratives et politiques. Mais il faut, pour présenter des propositions utiles en ce sens, la formation de la Fédération européenne. Faute de plan positif et susceptible d'une exécution prochaine, il nous sera difficile, de quelque indignation que nous puissions témoigner, d'empêcher nos alliés de mettre sur pied le système qui leur paraîtra devoir être le plus promptement productif et rémunérateur.

L'Europe unie est une nécessité urgente et notre intérêt exige qu'à sa constitution et à sa direction nous prenions une part prépondérante. Les communistes savent très bien ce qu'ils veulent en portant à notre activité économique des coups directs, même si l'ouvrier français doit en être victime, car plus il sera malheureux plus il sera une proie facile pour la propagande. La grève des mines en a été un exemple. Échec pour les mineurs, ruineuse pour la France, elle peut être par cela même un succès matériel pour le communisme. Nous disons matériel car si elle éclaire un peu plus les ouvriers français, elle peut devenir pour lui une défaite morale. Le gouvernement a probablement agi avec sagesse en évitant de se heurter de front aux organisations ouvrières et ce en laissant se déconsidérer les organisateurs de la grève. Mais l'occasion se présente à lui, l'échec du mouvement ayant ébranlé l'autorité des représentants syndicaux, de contre-attaquer. Avec le concours de tout ce qui dans la classe ouvrière est conscient et éclairé il doit la débarrasser de ceux qui exploitent ses souffrances pour précipiter le pays dans la ruine.

FRANÇOIS NICARD.

La gérante : SIMONE TOURNIER.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Janvier 1949.
Dépôt légal : 1er trim. 1949.

Nous voulons tout d'abord remercier nos lecteurs qui, nombreux, se sont abonnés ou réabonnés durant le mois de janvier.

Par les lettres que nous avons reçues, nous savons que beaucoup ont tenu ainsi, non pas seulement à bénéficier des avantages qui s'attachent à l'abonnement, mais aussi, mais surtout, à favoriser le rayonnement de *leur* Revue et à marquer leur confiance dans son avenir.

Ce mouvement ne doit pas se ralentir. Il doit même s'accélérer. Nos lecteurs trouveront à la fin de ce numéro un bulletin de souscription qu'il leur suffira de remplir et de nous retourner, accompagné d'un chèque postal, ou, s'il leur est plus aisé, d'un chèque bancaire. Ainsi ils seront assurés de recevoir régulièrement chaque exemplaire de la Revue.

Pour répondre à la demande des lecteurs nouveaux qui désirent posséder les douze numéros parus de l'an dernier, nous disposons encore de quelques collections complètes. Celles-ci étant peu

nombreuses, nous nous voyons obligés de les réserver à tous nos abonnés d'un an. Il appartient à ceux-ci de nous demander cette collection : elle leur sera envoyée franco contre la somme de mille cinquante francs.